

Une vie centrée sur le Sauveur

En Jésus seul



SINCLAIR
FERGUSON

EUROPRESSE

EN JÉSUS SEUL

En Jésus seul

Une vie centrée sur le Sauveur

Sinclair Ferguson



EUROPRESSE

Éditions EUROPRESSE
europresse.france@wanadoo.fr
www.europresse-editions.com

Diffusion pour l'Europe et l'Amérique :

Publications Chrétiennes, Inc.
509, rue des Érables, Trois-Rivières (Québec)
G8T 7Z7 - Canada
www.publicationschretiennes.com

Publié aux États-Unis par Ligonier Ministries
400 Technology Park, Lake Mary, FL 32746, U.S.A.
www.ligonier.org
sous le titre *"In Christ Alone"*

Traduit et publié avec permission. Tous droits réservés

© Sinclair Ferguson 2007
© traduction française : E.P.M.T. 2023

Europresse est une marque de Evangelical Press Missionary Trust (EPMT)
89, Brenty Lane, Brenty, BRISTOL BS10 6RH - Royaume-Uni.

Tous droits de traduction, reproduction ou adaptation réservés.

Sauf indication, les citations de versets bibliques proviennent de la version L. Segond, nouvelle édition de Genève 1979, Société biblique de Genève.

ISBN 978 1 914156 30 4

Dépôt légal 1^{er} trimestre 2024
Impression : Marquis Imprimeur, Canada.

Avant-propos

Il m'est difficile de cacher le sentiment de plaisir et de privilège que j'éprouve devant l'occasion qui m'est donnée d'écrire l'avant-propos de ce livre. Comme beaucoup d'autres, j'ai trouvé les écrits de son auteur d'une aide profonde. J'ai du mal à prendre conscience que près de trois décennies se sont écoulées depuis la première fois où j'ai lu un livre provenant de sa plume (*La vie chrétienne*, éditions Cruciforme). Je me souviens, tout jeune pasteur, d'avoir été fortement tenté de prêcher une telle introduction à la doctrine chrétienne, à la fois parce qu'elle couvre tous les points à aborder et en raison de sa merveilleuse clarté. Alors que je lisais le livre, je me suis surpris à penser : « Hé bien ! Sinclair l'a déjà fait ! »

Nous avons dans le présent livre un contenu théologique d'une grande richesse, distillé avec un soin pastoral et une grande attention, de sorte que ces vérités sont aisément accessibles à tout lecteur. Comment expliquer autrement un chapitre au sujet de la grande doctrine de la liberté chrétienne qui porte le titre « Manger du boudin noir » ? Alors que vous goûtez chacun des cinquante courts chapitres, vous aurez certainement

l'impression d'avoir le privilège de jeter un œil par-dessus l'épaule du professeur vers les esquisses de ses notes de lecture. Ou, mieux encore, vous vous imaginerez assis en compagnie de votre pasteur, alors qu'il vous encourage à voir «que le salut, en son entier et ses moindres aspects, réside en Christ», comme le disait Jean Calvin.

C'est cet accent qui rend ce livre si pertinent pour le temps présent. Un des signes qu'on prend de l'âge est la tendance de regarder à chaque fois notre «hier» comme le «bon vieux temps», et de trouver dans le présent plus de raisons de crainte et de déception qu'il est légitime de le faire. En tant que chrétiens, nous ne sommes pas à l'abri de cette perspective sur la vie (nous y sommes peut-être même plus enclins que d'autres).

Conscient de cela, je prends désormais garde à mes réactions. Est-il juste de penser que les générations précédentes étaient davantage enracinées dans l'Évangile, plus familières avec les Écritures et plus solides dans la conviction que la nouvelle vie qui est en Christ se vit dans une obéissance pleine de joie ? Comment peut-on le dire ?

Pour commencer, écoutons les propos de la génération actuelle. J'ai le privilège d'échanger avec des étudiants chrétiens à l'université, et c'est une grande joie pour moi. Leur enthousiasme et leur créativité m'aiguillonnent. Mais je vois aussi chez eux beaucoup d'incertitude et une carence dans la définition des vérités chrétiennes de base, et cela m'amène à craindre pour eux. Par exemple, certains d'entre eux sont incapables de dire pourquoi les idées des Mormons ne sont pas chrétiennes, tout simplement parce qu'ils ne savent pas ce qu'est vraiment la Trinité selon la Bible. Beaucoup de ces jeunes semblent incertains au sujet des affirmations exclusives provenant de la bouche même de Jésus. Face à l'accent omniprésent mis sur l'écologie et

sur la lutte contre la pauvreté, beaucoup seraient incapables de faire écho au théologien George Smeaton quand il déclare que «détourner un seul pécheur de ses voies est un événement de plus grande importance que délivrer toute une nation de ses problèmes temporels».

Ensuite, pensez aux lectures de cette génération de chrétiens. Si les ventes sont un étalon fiable, les gens sont préoccupés par les descriptions romancées des phénomènes de la fin des temps, tout en cherchant à vivre à la hauteur de leur potentiel personnel. Les livres sur l'affirmation de soi, ainsi que les recettes pour régler tel ou tel problème du présent, se vendent comme des petits pains. Les chrétiens lisent ce qui concerne leur corps alors même qu'ils négligent leur âme. Ils mesurent le succès par ce qu'on accomplit ici-bas, tout en perdant de vue ce qu'il y a ci-après.

Enfin, l'appauvrissement et la perte de définition – quant aux vérités chrétiennes de base – qui affligent l'hymnologie actuelle sont remarquables. Je ne parle pas ici des styles et des goûts musicaux. Je me contente de remarquer le contenu de ce que la plupart des églises chantent aujourd'hui. Très souvent et de manière inconsciente, les assemblées ont glissé vers des textes qui se centrent sur l'homme et ses émotions plutôt que sur Dieu et sa gloire.

Quel est donc l'antidote à l'imprécision théologique qui touche les étudiants, les livres et les cantiques, ainsi que l'Église en général ? Il est nécessaire d'apprendre à se prêcher l'Évangile à soi-même, car c'est la somme totale de la foi chrétienne. Comme le chapitre 28 du présent livre le rappelle, nous avons besoin de recouvrer les trois temps du salut. Sinclair Ferguson nous conduit pleinement à cela, et bien plus, alors qu'il oriente sans cesse notre regard vers Christ, celui qui suscite la foi et qui la mène à la perfection.

Au cours des siècles, Dieu a suscité ceux qui ont saturé d'Évangile l'atmosphère des chrétiens, et il y en a encore quelques-uns aujourd'hui qui insistent sur le fait que tout est «en Jésus seul». Des croyants, enracinés dans la foi donnée aux saints une fois pour toutes, produiront des vies centrées sur Christ. Comme le dit le théologien Alec Motyer : «Quand la vérité pénètre dans le recueil de cantiques, elle est devenue la possession assurée de toute l'Église.» Pour mettre au jour la superficialité de nos chants et pour nous amener à louer Dieu comme nous le devons, il faut sans doute simplement que pasteurs, poètes et musiciens boivent à la même source. Alors, la prédication biblique produira des cantiques qui eux-mêmes seront saturés d'Évangile.

C'est pourquoi je recommande à la fois ce livre et le cantique dont il partage le titre.

*Alistair Begg,
Cleveland*

Préface

Bien que de taille modeste, ce livre fut long à rédiger. En effet, deux décennies m'ont été nécessaires à sa production. Ce n'est pas tant que j'écrive lentement que parce que la quasi-totalité du livre se compose d'une mosaïque d'articles rédigés au fil du temps pour deux revues en particulier. Seul un ensemble de circonstances a mis en évidence que rassembler ces divers articles formerait une image des bénédictions de la vie en Christ.

Quant aux différents chapitres, ils prirent vie au début des années 1980, lorsque deux responsables chrétiens et amis mutuels, les regrettés James Montgomery Boice et Robert Charles Sproul, se nouèrent d'amitié avec moi, alors que je n'étais qu'un jeune professeur de séminaire venant de l'étranger. Tout au long des années, tant l'un que l'autre cultivèrent à mon égard une gentillesse et une amitié sans faille, m'accordant le privilège de prendre part à leurs ministères à Philadelphie, Orlando et ailleurs aux États-Unis. Outre cela, ils m'ont fourni des occasions d'écrire pour leurs revues respectives. Ce livre n'est qu'un petit acompte sur la dette que j'ai à l'égard de ces deux amis.

Je suis reconnaissant envers les responsables de l'Alliance des Évangéliques Confessants, qui m'ont courtoisement permis

d'utiliser plusieurs articles issus de leur magazine qui constituent divers chapitres du présent ouvrage. Ils sont conservés sur le site Internet de l'Alliance (www.alliancenet.org) et y forment une composante de la mission de cette organisation, qui est d'appeler l'Église du vingt-et-unième siècle à une nouvelle réforme et de proclamer les grandes vérités de l'Évangile. Initialement sous la conduite de Jim Boice, l'Alliance poursuit sa mission en diffusant à la radio des enseignements bibliques solides, ainsi qu'en sponsorisant des événements tels que la conférence de Philadelphie sur la théologie réformée. Servir en tant que membre du conseil de l'Alliance est un privilège à mes yeux.

Je suis aussi reconnaissant envers mes amis du ministère Ligonier (<https://fr.ligonier.org/>) et de sa division éditoriale (<https://fr.ligonier.org/bibliotheque/>), pour leur aide et leurs encouragements dans l'accomplissement de ce projet. Greg Bailey, en particulier, est allé bien au-delà de ses obligations, combinant à la perfection des encouragements personnels à mon égard et ses compétences éditoriales afin que je mène ce projet à son terme. Je suis à la fois reconnaissant et redevable envers lui. Ligonier diffuse les enseignements de R. C. Sproul sous des formes audio et vidéo, produit ses programmes radio quotidiens (*Renewing Your Mind*), sponsorise des conférences, et publie des livres ainsi que de la musique qui honorent Dieu. Ce sont autant d'éléments de la mission de cette organisation, mission qui consiste à proclamer la sainteté de Dieu. Sa revue mensuelle, *Tabletalk* fut fondée en 1977 et les éditeurs ont fait preuve d'une immense bienveillance en m'accordant la permission d'utiliser plusieurs articles pour cet ouvrage.

Comme l'indique la conclusion du présent livre, ces pages se sont combinées dans mon esprit juste après que mon collègue et ami de longue date, Allan Groves, fut parti rejoindre la patrie

céleste. Je dédie cet ouvrage à sa mémoire. La conclusion fait référence à ce frère et contient du matériel qu'il a produit. Je suis redevable à Libbie Groves et sa famille de m'avoir accordé la permission d'inclure ce matériel ici. Ami lecteur, vous avez tout intérêt à garder cette conclusion pour la fin de votre lecture.

Il ne me reste plus qu'à exprimer ma gratitude à Eve Huffman, ma secrétaire à l'église *First Presbyterian* de Columbia, pour son efficacité enjouée et si caractéristique, alors qu'elle m'aidait à préparer ces pages en vue de la publication, ainsi que mon ami de longue date, Alistair Begg, pour son avant-propos.

Rien de très important ne se produit dans ma vie qui ne dépende de la piété, la prière fervente, l'amour et l'amitié de ma femme, Dorothy. Je lui dois, à elle et à notre famille, bien plus que ce que des mots peuvent exprimer ou que ce que le temps pourrait racheter.

Sinclair B. Ferguson

Columbia, Caroline du sud, août 2007

En Jésus seul

«Puisque nous voyons que le salut,
En son entier et ses moindres aspects
Se trouve en Christ,
Aussi devons-nous prendre garde,
De peur d'en tirer la moindre goutte d'une autre source.
Car si nous cherchons le salut,
Le seul nom de Jésus nous enseigne qu'il est en sa possession.
Si d'autres dons de l'Esprit sont cherchés –
En son Oint ils sont trouvés ;
La force – en son règne ;
La pureté – en sa conception ;
Et la tendresse – en sa naissance exprimée,
Dans laquelle en tout point il fut semblable à nous,
Afin qu'il puisse apprendre à ressentir notre affliction :

La rédemption à laquelle nous aspirons, se trouve dans sa Passion ;
L'acquiescement – repose dans sa condamnation ;
Et la libération de la malédiction – par sa croix est donnée.

Si nous cherchons la satisfaction pour nos péchés –
En son sacrifice nous la trouverons ; et dans son sang la purification.
Si maintenant nous avons besoin de réconciliation,
Pour cela dans l'Hadès il est entré.
Pour triompher de nos péchés,
Nous avons besoin de savoir qu'en sa tombe ils sont laissés.
Alors la nouveauté de notre vie – que sa résurrection produit
Et l'immortalité viennent aussi avec ce don gratuit.

Et si nous aspirons aussi à trouver
L'héritage dans le royaume céleste,

Son entrée là-haut pour nous l'a scellé
Tout comme notre protection, sécurité et maintes bénédictions
abondantes –
Qui de son trône sont déversées.

Le résumé de tout ceci :
Pour ceux qui cherchent
Ce trésor de toutes sortes de bénédictions rempli,
En nul autre ne peut être trouvé qu'en lui,
Car toutes choses sont données
En Jésus seul.»¹

Note :

1. Ces lignes représentent sous une forme poétique un paragraphe vraiment magnifique à propos des richesses qui sont nôtres en Christ seul. Ce passage se trouve dans *l'Institution de la religion chrétienne*, éditions Kerygma, Aix-en-Provence, 2009, II, 16:19, p.464. Ni le titre, ni la mise en vers ne sont de Calvin. Bien que n'ayant pas de don poétique notoire, ni n'étant un traducteur qualifié, j'ai exprimé par ces lignes ma propre compréhension méditative du latin de Calvin.

Partie 1

La Parole a été faite chair

Le Créateur a endossé la nature de la créature. Réfléchir à cela peut s'avérer difficile au début, même pour le chrétien. Ne nous étonnons pas si cette vérité fait vaciller notre esprit. Si besoin est, lisez toute cette partie puis revenez-y une fois achevée la lecture de tout le livre.

1

Prologue pour Christ

Des quatre récits évangéliques, on considère depuis toujours celui qui nous vient de la plume de l'apôtre Jean comme étant le plus théologique. Comme Jean Calvin le disait avec une perspicacité certaine, «les trois premiers exposent le corps [de Christ], s'il m'est permis de le formuler ainsi... mais Jean montre son âme.»¹

Chacun des évangiles prend un point de départ différent. Matthieu commence avec Abraham, Marc avec Jean-Baptiste, Luc avec Zacharie et Élisabeth. Mais l'évangile selon Jean débute par le commencement, à savoir dans l'éternité.

On décrit habituellement les versets d'ouverture comme formant le «prologue». Comme l'ouverture d'une grande symphonie, ils introduisent les thèmes que le compositeur (Jean en l'occurrence) va entrelacer tout au long de son témoignage pour son Seigneur. Quels sont ces thèmes ?

L'identité de Jésus

Il est la Parole faite chair (1:14). Avec un sens du suspense captivant (lisez le prologue lentement et à voix haute pour le ressentir), Jean attend le dernier moment pour nommer le «Logos» majestueux (vv.17,18). Enfin, nous apprenons qu'il est Jésus ! Il vient à nous des profondeurs mêmes de l'éternité. Notre Sauveur est le Dieu-Homme, et c'est ainsi que nous devons penser à lui. Le premier verset le décrit comme le compagnon de Dieu (il était «avec Dieu») qui, simultanément, est lui-même Dieu («la Parole était Dieu»). Il a été fait «chair» (v.14). Pleinement Dieu, pleinement homme ; vrai Dieu, vrai homme.

La théologie chrétienne en est venue à qualifier cette perspective sur Jésus d'«union hypostatique» ou «personnelle» (le Seigneur Jésus possède deux natures réunies en une seule personne). Il s'agit de la clé pour ouvrir l'évangile selon Jean. Celui qui chemine au long de ses pages est le Fils de Dieu fait chair.

La révélation en Jésus

Le Seigneur Jésus est la lumière du monde (*Jean 1:4,5,9 ; cf. 8:12*). L'évangile selon Jean rapporte comment Jésus se révèle lui-même. On appelle parfois ses deux parties principales le «livre des signes» (*ch. 1 à 12*), dans lequel Jésus fait ressortir sa propre identité, et le «livre de la gloire» (*ch. 13 à 21*), dans lequel il révèle sa communion avec le Père et l'Esprit, avant d'être glorifié à travers sa mort, sa résurrection et son ascension. Tout au long de ces deux parties, le Seigneur est la lumière qui brille dans les ténèbres du monde.

Dans le «livre des signes», nous voyons Jésus illuminer et mettre à nu les ténèbres qui forment l'atmosphère dans laquelle

vit l'humanité. Ainsi, en dépit de ses très nombreuses qualités, Nicodème vient à Jésus «de nuit» (3:2). La conversation qui s'ensuit montre clairement qu'aussi érudit soit-il, Nicodème est spirituellement dans l'obscurité.

Dans le «livre de la gloire», la lumière de Christ continue de briller en dépit des efforts que déploient les puissances des ténèbres pour l'éteindre. Là encore, il est significatif de remarquer que lorsque Judas quitte le rassemblement dans la chambre haute, afin de trahir Jésus, «il faisait nuit» (13:30).

Au sein de ce monde, dans lequel «les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière» (3:19), la lumière du monde vient afin de démasquer et de juger le péché (9:39) et pour révéler Dieu. Quiconque a vu Jésus a vu le Père (14:9; cf. 1:18).

L'accomplissement en Jésus

La christologie de Jean prend place dans le contexte de la progression du dessein de Dieu dans l'Histoire. «La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ» (1:17). L'Ancien Testament se projette résolument en direction du Nouveau. Par l'intermédiaire de Moïse, Dieu s'y révèle dans des images et des cérémonies. Jésus, quant à lui, est la réalité vers laquelle ces choses dirigeaient le regard. En lui vient la plénitude (1:16).

Comme Jean-Baptiste (1:15), la loi et les prophètes sont seulement des témoins de la lumière que Jésus est lui-même. C'est pourquoi Jean voit les événements, l'imagerie et le langage de l'Ancien Testament comme une ombre renvoyée dans le passé par Christ, lui-même la lumière du monde. La présence de Dieu au milieu du peuple lors de son séjour dans le désert, dans le tabernacle, préfigurait la présence de la Parole incarnée comme

temple ultime. C'est en lui seul que nous voyons finalement la gloire de Dieu (1:14).

L'œuvre de Jésus

Le Créateur est aussi celui qui crée à nouveau. Dès le début de son récit, l'apôtre Jean répond clairement à la célèbre question qui formait le titre du chef-d'œuvre d'Anselme de Cantorbéry : *Cur Deus Homo* ? (Pourquoi le Dieu-Homme ?).

Qu'est-ce qui fait que cette christologie, avec sa double nature, est indispensable pour l'Évangile ? La réponse de Jean est double :

1. Seul Dieu – celui par qui «toutes choses ont été faites» (1:3 ; cf. v.10), en qui «était la vie» et la «lumière» (v.4) – peut abolir la mort de la création et dissiper les ténèbres causées par le péché.

2. Puisque la mort et les ténèbres sont présents dans la création et en l'homme, la Parole (le Verbe, Christ) devait devenir chair afin de les restaurer de l'intérieur. Le Créateur doit entrer dans sa propre création car celle-ci gémit sous le fardeau de sa séparation d'avec lui.

La christologie de Jean vient à la fois d'en haut et d'ici-bas. Christ vient du Père, mais il est né aussi de la vierge Marie. Toutefois, il y a plus que cela. C'est une christologie du dehors et du dedans : «Combien la différence est grande entre la gloire spirituelle de la Parole de Dieu et la souillure nauséabonde de notre chair !», écrit encore Jean Calvin. «Pourtant, le Fils de Dieu s'est abaissé au point de s'appropriier cette chair à laquelle s'attachent tant de misères.»²

Ainsi, Jean nous invite à suivre trois étapes pour comprendre le Seigneur Jésus-Christ :

1. La Parole a été faite chair.
2. La Parole a fait sa demeure parmi nous.
3. La Parole a révélé sa gloire.

Quand nous venons à connaître Christ comme notre Rédempteur, à notre grande stupéfaction et joie, nous découvrons que nous en sommes aussi venus à connaître notre Créateur ! Nous nous exclamons alors : «Nous avons contemplé sa gloire» (v.14).

Quelle leçon en tirer ? Lisez et relisez l'évangile selon Jean, jusqu'à ce que vous découvriez combien sa profondeur est grande à l'intérieur, bien plus qu'elle semble l'être quand on la voit seulement de l'extérieur. Cela est vrai de l'évangile selon Jean parce que c'est d'abord vrai de l'Évangile de Jésus-Christ !

Notes :

1. Jean Calvin, *Commentaires bibliques, Évangile selon Jean*, 1-6.
2. *Ibid.*, 20.

2

Jésus est-il le père Noël ?

Mon très jeune fils tenant ma main dans la sienne (c'était il y a déjà quelques décennies), nous sommes entrés dans une boutique locale d'une petite île écossaise reculée où j'avais été placé plus tôt dans l'année pour exercer le ministère pastoral. C'était la semaine de Noël, et le magasin était décoré de toutes sortes de lumières. Une atmosphère d'excitation générale y régnait.

Soudain, une voix interrogative qui venait d'à côté de moi interrompit les conversations des clients. Mon fils pointait du doigt un large père Noël en carton. «Papa, qui est ce drôle de bonhomme ?», demanda-t-il.

L'étonnement se répandit sur les visages dans la foule des clients. Des regards réprobateurs fusèrent dans ma direction. Quelle honte, le fils du pasteur ne reconnaît même pas le père Noël ! Quelle probabilité y aura-t-il alors d'entendre de bonnes nouvelles dans sa prédication pour les Fêtes ?

De telles expériences sont une source de tristesse quand nous voyons à quel point le monde moderne s'abandonne d'année en année à cette grand-messe commerciale du père Noël. Nous célébrons une version retravaillée du culte païen des Saturnales, dans des proportions démesurées et dans laquelle la seule connexion avec l'incarnation est sémantique. On célèbre le père Noël plutôt que le Sauveur ; les pèlerins vont dans les magasins avec leurs cartes de crédit plutôt que se rendre à la crèche avec leurs cadeaux. C'est la fête de la complaisance et non de l'incarnation.

Il est toujours plus facile de se lamenter du nouveau paganisme issu de l'idolâtrie flagrante de ce siècle et de le critiquer que de voir avec quelle aisance l'Église (et nous-mêmes) tordons ou diluons le message de l'incarnation afin qu'il corresponde à nos penchants. Hélas, nous usons de plusieurs moyens pour transformer le Sauveur en une sorte de père Noël.

Le christianisme à la sauce «père Noël»

Tout d'abord, lors de notre adoration à Noël, il arrive que nous revêtions d'un vernis la vérité stupéfiante de l'incarnation. Ce vernis se constitue de ce qui est agréable sur le plan visuel, esthétique ou sonore. Nous faisons la confusion entre le plaisir émotionnel (ou pire, les sentiments) et la vraie adoration.

D'autre part, nous pouvons dénigrer le Seigneur Jésus avec une christologie «de père Noël». Il est tristement commun de voir l'Église fabriquer un Jésus qui est le reflet du père Noël. Le «Jésus Noël».

Ce «Jésus Noël» est parfois pélagien. Comme le père Noël, il se contente de demander si j'ai été sage ou gentil. Plus précisément, puisque le présumé est que nous sommes tous bons

par nature, le «Jésus Noël» me demande si j'ai été «assez bon». Ainsi, tout comme le repas de Noël est simplement le meilleur que nous méritons réellement, Jésus devient une sorte de bonus supplémentaire qui rend une vie honnête encore meilleure. On ne le conçoit plus comme le Sauveur de pécheurs impuissants.

Ou bien le «Jésus Noël» est semi-pélagien, une version un peu plus sophistiquée. Comme le père Noël, il donne des cadeaux à ceux qui ont fait du mieux qu'ils peuvent ! Donc, comme la hotte du père Noël, la main de Jésus ne s'ouvre que lorsque nous pouvons donner une réponse supérieure à la moyenne à l'issue d'un examen pas trop poussé : «As-tu fait de ton mieux cette année ?» La seule différence avec la théologie médiévale est que nous n'utilisons pas la phraséologie latine *facere quod in se est* (faire tout ce qui est possible par soi-même ou, dans le langage courant, «aide-toi et le ciel t'aidera»).

Le «Jésus Noël» devient aussi un personnage mystique. Comme le père Noël, il est important grâce à l'expérience agréable qu'il procure lorsque nous pensons à lui, sans que nous ayons à tenir compte de sa réalité historique. Peu importe si l'histoire est vraie ou non ; l'important, c'est l'esprit du «Jésus Noël». Que chacun se façonne son propre «Jésus Noël» ne change pas grand-chose, même si le dire aux enfants peut les troubler. Tant que nous avons le bon esprit du «Jésus Noël», tout va bien.

Mais il est impossible d'identifier Jésus avec le père Noël. Quel que soit l'emploi du vocabulaire christique par le monde, ne confondons pas cette pensée avec la vérité biblique.

Le véritable Jésus

Les Écritures décapernt systématiquement le vernis qui recouvre la vérité authentique de l'histoire de Noël. Jésus n'est pas venu

pour améliorer notre confort. Il n'est pas venu pour aider des gens qui s'appuient déjà sur leurs propres forces, ni pour remplir la vie d'expériences plus agréables. Il est venu dans un but défini, à savoir la mission de délivrer et de sauver des pécheurs. Pour cela, il lui fallait détruire l'œuvre du diable (*Matthieu 1:21 ; 1 Jean 3:8b*).

Ceux dont la vie était impliquée dans les événements du premier Noël n'ont pas trouvé que sa venue était une expérience facile et plaisante.

La vie de Marie et de Joseph fut bouleversée sens dessus dessous. La frayeur vint interrompre la nuit tranquille des bergers, et il se peut fort bien que leur avenir en fut changé radicalement. Les mages firent face à toutes sortes de désagréments dans leur périple, ainsi qu'à la séparation d'avec leur famille pendant de longs mois.

Le Seigneur Jésus lui-même, conçu avant le mariage, probablement né dans une caverne, allait passer ses premiers jours en tant que réfugié, fuyant un Hérode plein de haine et assoiffé de sang (*Matthieu 2:13-21*).

La narration de l'Évangile contient donc un élément qui souligne que la venue de Jésus est un événement troublant dans des proportions insondables. Il fallait qu'il en soit ainsi, car il n'est pas simplement venu pour ajouter quelque chose de plus à l'existence mais pour s'occuper de notre faillite spirituelle et de la dette de notre péché. Il n'a pas été conçu dans le sein de Marie pour ceux qui ont fait de leur mieux, mais il vient pour des gens qui savent que leur mieux est «comme un vêtement souillé» (*Ésaïe 64:5*),¹ ce qui est très loin d'être suffisant pour le salut. Ce sont des gens en qui rien de bon n'habite (*Romains 7:18*). Jésus n'a pas été envoyé pour être à l'origine de belles expériences mais pour endurer les douleurs de l'enfer afin d'être notre Sauveur.

Un Noël chrétien

Les premiers chrétiens à célébrer la naissance du Sauveur voyaient cela. Contrairement à ce qui est parfois affirmé de manière erronée, Noël n'était pas pour eux un simple ajout de vernis chrétien à une fête païenne, les Saturnales romaines en l'occurrence. Il se peut qu'ils faisaient ce que de nombreux chrétiens font en commémorant le jour de la Réforme (qui tombe au moment d'Halloween), à savoir s'engager dans une différence radicale face aux Saturnales du monde, refusant d'être asservis à ce modèle. Ils étaient déterminés à ce que tout en eux (esprit, cœur, volonté et force) s'attache exclusivement au Seigneur Jésus-Christ. Il n'y avait pas de confusion dans leur pensée entre le monde et l'Évangile, entre les Saturnales et Noël, entre le «Jésus Noël» et Jésus-Christ. Ils étaient pleinement citoyens d'un autre empire.

En fait, la malveillance suscitée par leur consécration hors du commun à Christ était telle que, durant les persécutions qui se produisirent sous le règne de l'empereur Dioclétien, plusieurs croyants furent assassinés alors qu'ils se rassemblaient pour célébrer Noël. Quel était leur délit flagrant ? L'adoration du vrai Christ, incarné, crucifié, ressuscité, glorifié et dont le retour s'approchait. Ils le célébraient ce jour-là car il s'était donné tout entier pour eux et, alors qu'ils adoraient, ils se donnaient tout entiers pour lui.

Lors d'une veillée de Noël durant mon adolescence, j'ouvris un livre qu'un ami m'avait offert. Les enseignements qu'il contenait sur le Sauveur que je venais de rencontrer récemment me submergèrent à tel point que je commençai à trembler d'émotion devant ce qui s'ouvrait devant moi : le monde n'avait pas célébré sa venue, mais l'avait plutôt crucifié.

J'étais un adolescent impressionnable, cela ne fait pas de doute. Mais ne devrions-nous pas trembler à la pensée : «Ils ont crucifié mon Seigneur» ? Ou bien, est-ce que cela n'est vrai que de manière abstraite plutôt que réelle ? Ne sommes-nous pas présents quand le monde le crucifie encore, souvent avec toute sa subtilité ?

En vérité, si la portée de ce que Christ a fait lors du premier Noël ne nous ébranle pas, on ne peut pas nous décrire comme ayant compris qui est réellement Christ et la signification de tout cela.

«Écoutez ! un saint cantique vient d'éclater dans les cieux :
C'est un hymne magnifique, c'est un chant simple et joyeux.
Les voix, parcourant l'espace disent aux humains surpris :
La loi fait place à la grâce, et Moïse à Jésus-Christ.

«La promesse est accomplie, le salut nous est donné ;
En Christ, Dieu réconcilie sa justice et sa bonté.
L'heure de la délivrance pour les captifs a sonné ;
C'est la nouvelle alliance, l'enfant Jésus nous est né.

«Et soudain, perçant le voile du firmament ténébreux,
L'éclat nouveau d'une étoile vers Juda jette ses feux.
Les mages à sa lumière, accourent de l'Orient ;
Et pour rendre gloire au Père, ils vont adorer l'Enfant.

«Ce Jésus est notre frère, il a vécu parmi nous :
Il a pris notre misère, pécheurs, il est mort pour nous.
Sa charité nous enlace, il veut régner sur nos cœurs ;
Sachons accepter sa grâce. Jésus, sois notre Sauveur.»

*A. André*²

Et nous pourrions ajouter :

«Il eut la croix pour trône, l'épine pour couronne !
Mais le Père a glorifié son Fils crucifié.
Au Prince de la vie la mort est asservie ;
Hors de la tombe il est monté ; Christ est ressuscité !

«À l'Agneau tous les trônes, et toutes les couronnes !
Il est le Maître souverain, les temps sont en sa main.
Rendons l'honneur suprême à celui qui nous aime,
Et qui revient victorieux, pour nous ouvrir les cieux !»

*Ruben Saillens*³

Ne confondons jamais Jésus-Christ et le père Noël !

Notes :

1. Le langage coloré d'Ésaïe peut se traduire ici plus littéralement par «une couche de menstruations».

2. N° 111, *À toi la gloire* ; 87, *Sur les ailes de la foi*.

3. N° 67, *À toi la gloire*, strophes 3 & 4 ; 62, *Sur les ailes de la foi*.

3

La Parole était Dieu

Le théologien Benjamin Warfield écrit : «Chaque mot qui est dit de Christ est prononcé en partant du postulat qu'il est Dieu».¹ La première phrase de l'évangile selon Jean est très claire à ce propos. L'apôtre Jean croyait à la fois en la préexistence du Rédempteur et en sa divinité absolue : «La Parole était Dieu» (1:1).

Depuis longtemps, les chrétiens considèrent les premiers mots de Jean au sujet de Jésus comme la déclaration finale sur sa divinité absolue. Ne nous étonnons donc pas que son témoignage ait fait l'objet d'une opposition et d'attaques farouches et continuelles.

Dans l'Église primitive, cette opposition se développa pour devenir l'hérésie connue sous le nom d'arianisme.² De nos jours, on l'associe plus communément aux «Témoins de Jéhovah». Leur *Traduction du Monde Nouveau* fait dire à Jean 1:1 : «La Parole

était un dieu», argumentant que si Jésus était «divin», il n'est toutefois pas Dieu.

Comparer Jean 1:1 en grec et en français peut nous aider à suivre le débat :

Kai theos ên ho logos (texte grec)

«Et Dieu était la Parole» (traduction française littérale).³

Le mot grec pour Dieu est *theos*. Puisque dans le texte grec de Jean 1:1 ce mot ne comporte pas l'article défini «le» (*ho* en grec), la *Traduction du Monde Nouveau* le présente comme un article indéfini («un dieu»). Ainsi, selon la vision de cette secte, Jésus n'est pas vraiment ni pleinement Dieu. Tout au plus, il est une créature divinisée – «un dieu». Pourquoi cette traduction est-elle fausse, et pourquoi l'argument qui vise à la défendre est-il intenable ? Il y a au moins quatre raisons.

La grammaire

Dans plusieurs langues, y compris le grec, les noms utilisés sans article défini (appelés techniquement «anarthrose») possèdent néanmoins fréquemment une signification définie.

Plus loin dans le premier chapitre de Jean, nous rencontrons un exemple intéressant. Nathanaël dit : «Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël» (v.49).

Dans le texte grec *Fils* possède l'article défini (*ho*) mais pas *Roi*. Pourtant, Nathanaël veut clairement dire que Jésus est le Roi, celui que Dieu a promis. Or, même la *Traduction du Monde Nouveau* rend ce verset : «Tu es le Roi d'Israël», et non pas, notez bien, *un* roi ! Les traducteurs de cette version eux-mêmes ne peuvent pas éviter le principe qui veut que le contexte détermine la traduction d'un substantif indéfini, et ils auraient dû reconnaître cela en Jean 1:1.

Le contexte

On dit parfois avec finesse qu'un texte sans contexte n'est qu'un prétexte. Si le contexte est le facteur déterminant, quel éclairage jette-t-il sur l'identité de Jésus ? Jean donne immédiatement une piste quant à ce qu'il veut dire : «rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle» (v.3). La logique de ses paroles implique obligatoirement que le Seigneur Jésus est le Créateur et qu'il est lui-même incréé.

Quiconque lit la Bible à partir du commencement remarque rapidement que Jean attribue à Jésus des prérogatives qui, dans la Genèse, appartiennent à Dieu seul. Il crée (v.3) ; il possède la vie en lui-même (v.4) ; il a «habité» (littéralement «fait son tabernacle», «planté sa tente») parmi les hommes (v.14, les mots rappellent à dessein la présence de Dieu parmi son peuple durant l'exode) ; il est rempli de grâce, de vérité et de gloire divines (v.14).

L'Évangile

Jean indique quel est le but de l'évangile qu'il a rédigé : «afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu» (20:31). Il est significatif de voir que cette déclaration suit immédiatement la confession de foi spectaculaire de Thomas : «Mon Seigneur et mon Dieu !» (20:28)

Ici, les traducteurs des «Témoins de Jéhovah» n'ont pas eu d'autre choix que de traduire le texte grec de la même manière que de nombreuses versions fidèles en mettant une majuscule à *Seigneur* et à *Dieu*. Ici, en une seule phrase, Thomas appelle Jésus *ho kurios* (le Seigneur) et *ho theos* (le Dieu). L'article défini précède les deux mots !

C'est précisément au point culminant de son évangile, alors qu'il s'apprête à indiquer exactement pourquoi il a écrit ce compte rendu, que Jean illustre ce qui se passe lorsque naît la foi en Christ. Christ est reconnu comme étant vraiment et pleinement Dieu.

La théologie

Le prologue de l'évangile selon Jean fournit une série d'indices à propos de tout le livre. D'une certaine façon, Jean dit : « Lorsque vous lisez mon évangile, cherchez ce type de Sauveur. » Et c'est précisément sa divinité qui est dévoilée. Ses affirmations impliquent une égalité avec le Père, comme le comprenaient les Juifs (5:17,18). Occasionnellement, il la revendique même explicitement (10:30-33).

De plus, le Seigneur Jésus se présente lui-même comme celui en qui se révèle pleinement le grand JE SUIS de l'Ancien Testament (cf. *Exode* 3:14). Par exemple, Jésus fournit le vrai pain qui vient du ciel (6:30-51 ; cf. *Deutéronome* 8:16) et, de la même manière, il est le Bon Berger (*Psaume* 23 ; cf. *Jean* 10:1ss.).

Tout ceci atteint une apogée surprenante lors de son arrestation. Jésus demande aux soldats qui ils cherchent. Lorsqu'ils lui répondent que c'est lui, il leur réplique : « C'est moi » (18:5, littéralement « Moi je suis »). Les mots de Jésus font ici clairement écho au nom divin de l'alliance, *Yahvé*. Lorsqu'il dit : « C'est moi », ou : « Moi je suis » (*ego eimi*), les soldats reculent et tombent à la renverse (18.6).

La scène se passe presque de commentaire. C'est comme si, l'espace d'un instant, court mais spectaculaire, la divinité de Christ ne pouvait pas se cacher. Des pieds impies ne peuvent subsister en ce lieu saint (cf. *Exode* 3:5 ; *Psaume* 1:5).

Une raison pour les paroles de Jean

Pourquoi alors Jean n'a-t-il pas écrit : «La Parole était le Dieu» (*ho theos*) ? Parce que cela aurait pu tout autant induire en erreur que dire : «La Parole était un dieu.» Cela aurait pu suggérer que *theos* (Dieu) et *logos* (Parole) étaient des termes réciproquement exhaustifs. Ceci impliquerait que Dieu et la Parole sont réciproquement exhaustifs, ne laissant aucune place pour une distinction de personnes et évacuant en conséquence la vérité de la Trinité. La Parole, ou le Fils, serait alors une simple manifestation temporaire de Dieu. Cette idée est connue sous le nom de *modalisme*, une perspective hérétique selon laquelle le Logos est simplement un «mode» de Dieu. Il «apparaît» parfois en tant que Père, et d'autres fois en tant que Fils ou encore en tant qu'Esprit, sans qu'il ne s'agisse de personnes distinctes.

En disant que le Fils est «Dieu avec Dieu» (1:1), Jean nous prépare pour une révélation encore plus complète : Dieu est Père, Fils et Saint-Esprit !

Comme toute la foi chrétienne, l'évangile selon Jean tient debout ou s'écroule avec sa phrase d'ouverture. Christ en tant que divinité, Dieu en tant que Trinité, le salut de l'homme : tout dépend des premiers mots de Jean.

Notes :

1. Benjamin Warfield, *Selected Shorter Writings*, P&R Publishing, Phillipsburg, 1970, vol.1, p.153.

2. L'arianisme tire son nom de son chef de file et promoteur, Arius d'Alexandrie (250–336 ap. J.-C.). Il rejetait l'idée que le Fils de Dieu n'avait pas de commencement. La controverse qui s'ensuivit fut officiellement tranchée

lors du Concile de Nicée (325) par l'affirmation que le Fils est *homoousios* (d'une seule et même substance) avec le Père, et non pas *homoiousios* (d'une substance similaire). Depuis, la conception arienne a ressurgi de temps en temps au cours de l'histoire de l'Église. Sur ce sujet en particulier, voir Stuart Olyott, *Fils de Marie, Fils de Dieu*, éditions Europresse, Chalon-sur-Saône, 2016, pp.129,130.

3. Cf. *Nouveau Testament Interlinéaire grec/français*, Maurice Carrez, Alliance biblique universelle, 1993, p.405.

4

L'humanité de Christ

«Pourquoi Dieu est-il devenu homme ?», demande Anselme de Cantorbéry dans son chef-d'œuvre, *Cur Deus Homo* ? Que signifie le fait que le Logos devienne *chair* (Jean 1:14) ?

Aucun livre dans tout le Nouveau Testament n'a plus à voir avec la réponse à la question d'Anselme que la lettre aux Hébreux. Bien que cette épître nous introduise dans le monde étrange et peu familier de la théologie et du culte de l'Ancien Testament, une étude patiente et appuyée de ses chapitres nous communiquera la conviction qu'il s'agit d'une des présentations de Christ des plus profondes de toute la révélation biblique. Cela se manifeste en particulier dans son enseignement au sujet de l'humanité du Sauveur.

Pourquoi le Dieu éternel est-il devenu homme ? Parmi les raisons que présente l'épître aux Hébreux se trouvent les suivantes :

La victoire

La défaite de Satan nécessite une incarnation. Nous pourrions penser qu'il s'agit d'un message d'ouverture étrange, jusqu'à ce que nous nous souvenions que la première promesse de salut dans la Bible ne se réfère pas au pardon du péché d'Adam, mais à la victoire sur l'ennemi d'Adam, le diable (*Genèse 3:15*). Ainsi, en Hébreux, le salut implique la délivrance de l'emprise de Satan. Celui-ci détient «la puissance de la mort», et il retient les êtres humains dans la «servitude» à travers leur «crainte de la mort» (*Hébreux 2:14,15*).

Nous avons besoin de *délivrance* tout autant que du *pardon*.

Comment peut-on être délivré ? Seulement en affaiblissant l'emprise que Satan possède sur nous. Cela s'accomplit uniquement si quelqu'un paie le salaire du péché, péché qui donne à la mort son emprise et à Satan sa domination. Accomplir cela requiert d'expérimenter soi-même la mort (de mourir) et de vaincre la mort dans la mort.

Celui qui est capable d'accomplir cette œuvre a besoin de remplir trois conditions :

1. Ne pas être soumis à la nécessité de mourir pour son propre péché.
2. Être capable de mourir et disposé à le faire, afin de se dresser contre la mort.
3. Être en possession du pouvoir de recouvrer à nouveau sa vie.

Aucun des descendants naturels d'Adam n'est jamais parvenu à remplir ces conditions. Tout homme est déjà en possession du salaire du péché, salaire qui est inexorablement payé à travers la mort (*Romains 6:23*).

Pourtant, dans le même temps, personne en dehors de l'espèce humaine n'est en mesure de remplir ces conditions. Telle est notre détresse.

Or, regardez avec joie à l'éclatante sagesse divine de l'Évangile : «Ainsi donc, puisque les enfants participent au sang et à la chair, il y a également participé lui-même, afin que, par la mort, il rende impuissant celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable ; ainsi il délivre tous ceux qui, par crainte de la mort, étaient toute leur vie retenus dans la servitude.» (*Hébreux 2:14,15*).

En se revêtant de la nature humaine, Jésus le Fils de Dieu a vécu, est mort, puis a remporté la victoire dans la résurrection, faisant ainsi une réalité de la libération de la servitude de Satan (*cf. Jean 8:36*).

L'expiation

L'expiation est impossible sans une incarnation. L'épître aux Hébreux explique pourquoi le Fils de Dieu «a dû être rendu semblable en toutes choses à ses frères». C'est afin de «faire l'expiation des péchés du peuple» (2:17).

Notre salut ne requiert pas seulement la défaite de notre ennemi, Satan, mais la disparition d'une inimitié encore plus terrifiante, à savoir la colère du Dieu saint qui règne dans les cieux. La «purification» et l'«expiation» doivent s'accomplir pour les «péchés du peuple» (*Hébreux 1:3 ; 2:17*).

Les sacrifices rituels incessants que Dieu exigeait du peuple dans l'Ancien Testament le démontraient clairement. Ils apprenaient ainsi aux hommes qu'ils méritaient la mort à cause de leurs péchés. Ils témoignaient aussi que, par grâce, Dieu lui-même pourvoit à un sacrifice qui prend la place des pécheurs.

Cependant, même le croyant de l'Ancien Testament pouvait voir que les sacrifices d'animaux étaient incapables en eux-mêmes d'offrir une expiation suffisante (*Hébreux 10:11*). Sinon, il n'aurait pas été nécessaire de les répéter. La chair et le sang des taureaux et des boucs ne peuvent pas expier les péchés de la chair et du sang d'un homme (*Hébreux 10:4*) ! Seuls une chair et un sang humains constituent un sacrifice de substitution approprié. L'auteur de l'épître aux Hébreux écrit donc :

«C'est pourquoi Christ, entrant dans le monde, dit... tu m'as formé un corps ; tu n'as agréé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit : Voici, je viens (Dans le rouleau du livre il est question de moi) Pour faire, ô Dieu, ta volonté» (*10:5-7*).

Jésus s'est livré lui-même comme un sacrifice d'expiation à la place de son peuple !

Parfois, certains théologiens ont tenu des propos trompeurs, impliquant que l'incarnation elle-même (l'union de Dieu et l'homme en Christ) constituait l'expiation. Ce n'est pas le cas. Ceci étant dit, il ne pourrait pas y avoir d'expiation sans incarnation. Christ a revêtu la nature humaine afin d'endurer le châtement encouru par l'homme. Ce n'est qu'ainsi que la paix avec Dieu est possible.

La consolation

La connaissance de l'incarnation de Christ nous console dans notre fragilité persistante. Il s'est incarné dans la fragilité de notre enveloppe humaine, étant «rendu semblable en toutes choses à ses frères» (*Hébreux 2:17*).

En toutes choses, dites-vous, alors même qu'il était sans péché (Hébreux 7:26) ? Oui ! N'oubliez pas :

1. Il était innocent et pur, mais il n'était pas pour autant immunisé contre les *effets* du péché, que ce soit durant sa vie ou sur la croix. En fait, il a vécu nos tentations avec une sensibilité qu'aucun de nous n'a connue, précisément parce qu'il leur a résisté. Quelle que soit votre expérience des tentations ou de la souffrance, celle de Christ était plus profonde et cela en raison du fait que son humanité était sans péché.

2. Seul un Sauveur dénué de péché peut mourir pour les péchés des hommes. Il en serait incapable s'il lui fallait déjà mourir pour ses propres péchés. Plus encore, quelqu'un qui a lui-même été vaincu par le péché ne peut pas en fin de compte nous aider à être vainqueurs. Or, le Fils de Dieu le peut car il est incarné et sans péché !

Réjouissez-vous donc : «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous issus d'un seul. C'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères» (*Hébreux 2:11*). Réjouissez-vous aussi de connaître le «seul Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme» (*1 Timothée 2:5*) !

5

L'Archēgos

Étant donné que la lettre aux Hébreux exhorte spécifiquement les chrétiens à considérer «l'apôtre et le souverain sacrificateur de la foi» qu'ils professent et à fixer leurs «regards sur Jésus» (*Hébreux 3:1 ; cf. 12:2*), il n'est pas surprenant que l'auteur le décrive de plus d'une douzaine de manières différentes. Jésus est «Fils» (1:2) ; «Seigneur» (2:3) ; «l'apôtre et le souverain sacrificateur» (3:1) ; «Christ» (5:5) ; «l'auteur [la source] d'un salut éternel» (5:9) ; un sacrificateur «selon l'ordre de Melchisédek» (7:11) ; un descendant de Juda (7:14) ; «un ministre... du véritable tabernacle» (8:2) ; «le médiateur d'une nouvelle alliance» (9:15 ; 12:24) ; «le même hier, aujourd'hui, et éternellement» (13:8) ; le «grand berger des brebis» (13:20).

Mais le titre de Jésus peut-être le plus captivant est «auteur». Il est appelé «Prince de leur salut» (littéralement l'initiateur, *Hébreux 2:10*), celui qui «suscite la foi» («l'initiateur», 12:2).

Ce titre renferme une riche connotation. Le mot grec utilisé est *archēgos*. Il exprime l'idée d'un chef, de celui qui prend la tête d'un groupe pour ouvrir le chemin aux autres.

Pensez à un peloton de commandos dans la jungle. Un profond ravin bloque leur progression, mais l'urgence de la situation ne leur permet pas de chercher un moyen de contournement. L'officier en charge parvient à lancer une corde par-dessus l'abîme et à l'arrimer de l'autre côté. Il risque ensuite sa vie en traversant le premier, lentement, petit à petit. Il sécurise ensuite l'autre extrémité de la corde et en fait un pont. Le chemin est maintenant ouvert pour que ses hommes franchissent le ravin.

Il s'agit d'un pâle reflet, à peine convenable, de ce que l'auteur de l'épître aux Hébreux veut dire lorsqu'il appelle Jésus *l'archēgos* ou «le Prince de notre salut». Le Seigneur Jésus est le «pionnier» de notre salut. Par ses souffrances, il conduit «à la gloire beaucoup de fils» (*Hébreux 2:10*).

Archegos — le premier et le second

Adam est le premier *archēgos*. Il était appelé, au moyen d'un test et dans l'obéissance, à mener la race humaine vers la gloire. Hélas, il a péché et échoué, se privant alors de la gloire de Dieu (*Romains 3:23*). Ce monde est devenu une jungle où l'homme se retrouve enchevêtré dans l'hostilité, que ce soit avec Dieu, Satan, la femme, le monde animal, son environnement ou, enfin avec son semblable (*Genèse 3:8-19 ; 4:1-12*).

Jésus est venu comme le second *archēgos*, le second homme dans le rôle de représentant (*1 Corinthiens 15:45-47*). Il est entré dans la jungle. Il a percé une voie et a soumis toute opposition à Dieu. Il a fait face à la malédiction solennelle de Dieu

(Genèse 3:14,17) et a ouvert le chemin vers la présence de Dieu pour tous ceux qui croient en lui et le suivent (*Hébreux 10:19,20*).

Le Fils de Dieu s'est revêtu de notre nature humaine et il est entré dans notre environnement déchu et ravagé par le péché. Pour la gloire de Dieu, il a mené une vie d'obéissance parfaite. En portant sur la croix le jugement de Dieu contre notre péché, il a subi la malédiction divine. Dorénavant, la bénédiction de Dieu et la restauration ruissellent vers nous tout le long du chemin de grâce qu'il a ouvert (*Galates 3:13*).

Retour vers le futur

Pour être *l'archegos* d'un tel salut, le Fils de Dieu devait commencer par le commencement. Il a pris notre chair dans les entrailles de la vierge Marie. Lui qui soutient toutes choses devait s'incarner, devenir un embryon, petit, fragile et dépendant de sa mère pour sa survie physique. Pour cela, l'Esprit-Saint couvrit Marie afin que, bien que «le saint enfant» soit le fruit de ses entrailles, il fût «appelé Fils de Dieu» dès le moment de sa conception (*Luc 1:35*).

En Jésus, Dieu commence son ouvrage au commencement. Dans un monde au sein duquel le péché nous infecte tous dès le ventre maternel (*Psaume 51:5*), il était impossible de commencer avec un homme adulte. Le Seigneur devait débiter son œuvre dans l'obscurité prénatale, puis mûrir à travers chaque étape de la vie dans une communion parfaite avec son Père, avant de mourir dans la profonde obscurité qui l'entoura à Golgotha.

Jésus a été le seul enfant à jamais grandir «normalement», en «sagesse, en stature, et en grâce, devant Dieu et devant les hommes» (*Luc 2:52*). Tout cela ne s'est pas produit dans un Éden luxuriant, avec des parents parfaits, mais dans la maison d'un

artisan, dans laquelle même ceux qui l'aimaient ne le comprenaient pas toujours.

Étant devenu un homme mûr d'une trentaine d'années, il fit face au tentateur, non pas dans un jardin plein d'abondance avec le soutien d'une aide semblable à lui ou accompagné par des animaux soumis au nom qu'il leur avait donné (*Genèse 2:15-22*). Non, Jésus dut se frayer un chemin à travers l'étendue sauvage du désert que le péché humain avait créé. C'est affaibli par la faim et la soif, entouré de bêtes sauvages, qu'il dut résister à Satan. C'est pourtant là qu'il remporta la victoire sur son ennemi qui, tel un serpent, s'enfuit loin de la présence sainte de Jésus, soumis par l'ordre victorieux : «Retire-toi Satan !» (*Matthieu 4:10*)

Après une vie d'obéissance, malgré la torture, les coups et par sa mort sacrificielle, le Prince de notre salut sortit victorieux de tous les obstacles qui bloquaient le chemin de la communion avec son Père. Il portait notre péché et succomba sous sa domination, remportant ainsi la victoire sur Satan. Par sa résurrection, il vainquit la mort, ouvrant une «route nouvelle et vivante» vers la présence sainte de Dieu pour tous ceux qui croient (*Hébreux 10:20*). Du ventre maternel au berceau, du désert à Golgotha, du tombeau au trône, le Seigneur Jésus ouvre pour nous un sentier de grâce. Il est notre *archêgos* !

Ainsi, nous pouvons chanter le cantique :

«Comme lui, du tombeau brisant la froide pierre,
Nous nous réveillerons pour l'immortalité,
Et nous irons jouir, dans la maison du Père,
D'un bonheur éternel : Christ est ressuscité !

«Qu'au Rédempteur vivant notre âme soit unie ;
Aimant de son amour, saints de sa sainteté,

Commençons sur la terre une nouvelle vie,
En attendant les cieux : Christ est ressuscité !»

*Ed. Monod*¹

Note :

1. N° 137 *À toi la gloire* ; 49, *Sur les ailes de la foi*.

6

Le Sauveur s'abaisse pour vaincre

Nous sommes dans la chambre haute à la veille de la crucifixion. La partie de l'évangile selon Jean que nous avons appelée le «livre des signes» (*ch. 1 à 12*) s'est refermée. Maintenant s'ouvre le *livre de la gloire* (*ch. 13 à 22*). En cet instant, la communion fraternelle du groupe apostolique est telle que le disciple que Jésus aime n'a qu'à se pencher en arrière pour s'appuyer sur la poitrine de Jésus et lui parler (*13:25*). Ici plus qu'ailleurs, nous voyons pourquoi Jean Calvin estime que si les évangiles synoptiques montrent le corps de Christ, Jean dévoile son âme. Un rideau s'étend entre Christ et le monde, mais «ayant aimé les siens», il met «le comble à son amour pour eux» (*13:1*).

S'ensuit la scène où il leur lave les pieds (*13:1-17*), dont ils ne comprennent la signification profonde que plus tard (*v.7*). Comme Jean l'explique (*v.1*), il devient clair pour lui que Jésus est en train de révéler le cœur à la fois de son identité et de

son ministère. D'une manière remarquable, l'événement est une parabole en actes, à laquelle Paul fournira plus tard un commentaire théologique dans son exposé grandiose de Philippiens 2:5-11.

Cela se voit avec clarté quand nous suivons les pas de Jésus, étape par étape :

L'origine

Jean offre un aperçu poignant de l'état d'esprit du Seigneur Jésus. Il est profondément conscient de sa place dans la communion divine. Il est venu du Père, dont il a mis en œuvre toute la puissance, et il retourne maintenant auprès du Père (13:3), bien qu'il n'ait jamais quitté le sein du Père (1:18; 5:19,20).

Pleinement conscient de cette dignité, Jésus montre maintenant combien il aime ses disciples. Il quitte sa position en tête de table, retire sa tunique et revêt une tenue de serviteur afin d'accomplir la tâche d'un serviteur. Le Seigneur de gloire lave les pieds sales de ses disciples.

Commentaire sur la première étape : «Existant en forme de Dieu... il s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur... » (Philippiens 2:6,7)

Le salut

Le Seigneur suprême devient le serviteur de tous. Dans la chambre haute, on peut entendre des échos de la description explicite du Serviteur souffrant (*Ésaïe 52:13-53:12*). En effet, le thème du passage de Jean 13:1-17 est le même que Philippiens 2:5-11 : l'humiliation est le chemin vers la glorification.

Mais l'humiliation du Seigneur Jésus n'est pas un simple exemple (bien qu'elle le soit aussi, *vv.14,15*). Elle revêt une dimension du salut. Jésus ne s'abaisse pas dans le simple but de faire honte à ses disciples. Il le fait afin de leur montrer que le seul moyen de salut passe par la purification de la souillure de leurs péchés, purification qu'il accomplit en se dépouillant de lui-même sur la croix. Seuls ceux qui sont lavés ont part à Jésus (*13:8*).

Commentaire sur la deuxième étape : «Il a paru comme un vrai homme, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix» (Philippiens 2:7,8).

L'élévation

Après que Jésus eut lavé les pieds des disciples et repris ses vêtements, «il se remit à table» (*13:12*). Le langage utilisé ici fait écho aux paroles qu'il prononce plus tôt :

«Le Père m'aime, parce que je donne ma vie, afin de la reprendre... j'ai le pouvoir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre» (*10:17,18*).

Là encore, dans le microcosme de la chambre haute, le Seigneur illustre ce qui a été prophétisé à propos du Serviteur souffrant : de la gloire, il s'abaisse dans l'humiliation, mais son humiliation conduit à la gloire (*Ésaïe 52:13 ; 53:11,12*).

Commentaire sur la troisième étape : «C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse» (Philippiens 2:9,10).

L'application

La parabole en actes dans la chambre haute se conclut par une question que Jésus pose à ses disciples : «Comprenez-vous ce que je vous ai fait ?» (13:12) Il les encourage à réfléchir sur ce qu'ils viennent de voir. Comprennent-ils ce qu'implique le fait d'être disciples d'un tel Maître et serviteurs d'un tel Seigneur (13:13) ?

Quoique de manière informelle, Jésus les enseigne parce qu'il désire que la logique profonde de cet épisode transforme leur manière de penser et de vivre (*Romains 12:1,2*). Comprennent-ils la puissance des mots de Jésus : «Si donc je... vous devez aussi... » ? Ceux qui reçoivent la purification, qui leur vient gratuitement mais qui a tant coûté au Seigneur, pour leur communion avec Christ doivent avoir en eux «les sentiments qui étaient en Jésus-Christ» (*Philippiens 2:5*). Le serviteur doit vivre comme le maître a vécu.

L'enseignement du Seigneur porte du fruit. Cet épisode n'a pas laissé une trace indélébile seulement chez Jean. Par deux fois, Simon Pierre y fait écho, d'abord de manière générale : «Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces.» Puis, d'une manière encore plus poignante : «Vous soumettant tous les uns aux autres, revêtez-vous d'humilité» (*1 Pierre 2:21 ; 5:5*). Ce n'est sûrement pas accidentel si Pierre fait usage ici de ce que le commentateur J. N. D. Kelly appelle le langage de la «classe ouvrière»,¹ approprié pour ceux qui acceptent de porter la livrée du serviteur en tant qu'esclaves de Christ et qui désirent être aussi esclaves des autres (*2 Corinthiens 4:5*).

Que ce soit dans la chambre haute (ou bien avant et après), Pierre se souvenait-il de sa lenteur à saisir ce qu'*être son Sauveur* signifiait réellement pour Jésus ?

Commentaire sur la quatrième étape : «Ne faites rien par esprit de parti ou par vaine gloire, mais que l'humilité vous fasse regarder les autres comme étant au-dessus de vous-mêmes. Que chacun de vous, au lieu de considérer ses propres intérêts, considère aussi ceux des autres. Ayez en vous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ» (Philippiens 2:3-5).

Votre attitude est-elle celle de Jésus-Christ ?

Note :

1. J. N .D. Kelly, *A Commentary on the Epistles of Peter and of Jude*, A&C Black, London, 1969, p.206.

Partie 2

Le cœur du sujet

Jésus est notre Sauveur. Mais ces simples mots résument des vérités merveilleuses et profondes sur ce qu'il a fait pour nous. C'est pourquoi Paul parle de «l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur... »

(Philippiens 3:8)

7

L'échange de l'épître aux Romains

Quand les merveilles de l'Évangile font irruption dans votre vie, vous avez l'impression d'être la première personne à découvrir sa puissance et sa gloire. Où Christ se cachait-il toutes ces années ? Le Sauveur semble tellement rafraîchissant, si nouveau et rempli de grâce ! Puis vient une seconde découverte : c'est vous qui étiez aveugle, et vous venez d'expérimenter précisément cela même que d'innombrables autres personnes ont découvert avant vous. Vous partagez vos expériences et, bien évidemment, vous n'êtes pas le premier ! Heureusement, vous ne serez pas le dernier non plus.

La découverte d'une clé

Si j'en crois ma propre expérience, la découverte de la lettre de Paul aux Romains ressemble à cela. Je me souviens encore, alors que je n'étais qu'un adolescent chrétien, de la lente naissance de cette pensée dans mon esprit : toute l'Écriture est inspirée de Dieu et utile pour moi, et il semble qu'elle a aussi une forme et une structure, un centre et une circonférence. S'il en est ainsi, alors certains livres de la Bible pourraient être fondamentaux et je devrais les maîtriser en premier.

Puis je pris conscience qu'en plus des théologies systématiques, les commentaires bibliques devaient être le fondement de ma bibliothèque. Étant béni dans le contexte de l'Écosse de l'époque, je bénéficiais d'une scolarité gratuite et d'une bourse d'études. Étant dégagé de ces frais, j'achetai donc les deux merveilleux commentaires de l'épître aux Romains écrits respectivement par Robert Haldane et John Murray (ce n'est que plus tard que je remarquai qu'un certain préjugé ethnique m'avait peut-être influencé, ces auteurs étant tous deux écossais comme moi !)

Alors que j'étudiais Romains, luttant pour saisir quelques-unes de ses grandes vérités et me débattant avec certains passages difficiles (des passages auxquels sûrement 2 Pierre 3:14-16 fait référence !), il me devint clair que des pieds sans nombre avaient déjà foulé ce chemin avant moi. Je venais tout juste de me joindre à eux dans la découverte de la puissance de ce que Paul appelle «l'Évangile de Dieu» (*Romains 1:1 ; 15:16*), «l'Évangile de Christ» (*15:19*), et «mon Évangile» (*2:16 ; 16:25*), puissance qui renouvelle l'esprit et transforme la vie. La raison pour laquelle Martin Luther appelle Romains «le plus pur Évangile» me devint bientôt évidente.¹

Le grand échange

On peut condenser l'Évangile de Romains en un seul mot : *échange*. En fait, lorsque Paul résume l'enseignement de Romains 1:18 à 5:11, il conclut en disant que les chrétiens se glorifient en Dieu «par notre Seigneur Jésus-Christ, par qui maintenant nous avons obtenu la *réconciliation*» (5:11). La racine du mot grec *katallagē*, traduit par «réconciliation», évoque la mise en place d'un changement (ou d'un échange).²

L'Évangile de Paul est l'histoire d'une série d'échanges.

Échange numéro 1 – (1:18-32) Tout en connaissant le Dieu créateur, qui se révèle clairement et manifeste sa gloire dans l'univers qu'il a créé, l'humanité a «[é]changé la gloire du Dieu incorruptible en images... *changé* la vérité de Dieu en mensonge... adoré et servi la créature au lieu du Créateur... *changé* l'usage naturel en celui qui est contre nature» (1:23-26 *les mots en italique sont des variantes de la même racine*).

Échange numéro 2 – C'est la conséquence directe et divinement ordonnée de tout cela : Dieu a échangé le privilège de l'homme (qui est la connaissance intime de Dieu) contre sa juste colère à l'égard de sa créature rebelle (1:18ss.). Au lieu de connaître Dieu, d'avoir confiance en lui et de le glorifier dans l'amour, l'humanité a attiré sur elle le jugement de Dieu par son impiété et son injustice (cet ordre chronologique est significatif).

Ainsi, l'être humain a échangé la communion avec Dieu contre la condamnation par Dieu. Ce n'est pas une simple question eschatologique, loin dans le futur, mais une réalité actuelle qui envahit le quotidien de notre vie. Les êtres humains abandonnent Dieu et font parade devant lui de leur prétendue

autonomie. Ils pensent : «Nous méprisons ses lois et nous les violons librement, sans que le feu menaçant du jugement ne s'abatte pourtant sur nous.» Ils sont en fait aveuglés et endurcis judiciairement, incapables de voir que le jugement de Dieu *produit* l'endurcissement de leur conscience et les effets destructeurs de leur rébellion pour le corps. Ses jugements sont justes : si nous désirons l'impiété, alors la punition vient au moyen de l'instrument même de notre crime contre lui. Au final, nous avons échangé la lumière de sa présence contre les ténèbres intérieures du présent et les ténèbres extérieures du futur.

Échange numéro 3 – Il est immérité (*démérité* pour dire vrai), un échange que Dieu offre dans sa grâce en Christ. Sans compromettre sa justice, qu'il révèle dans sa colère, Dieu justifie parfaitement des pécheurs au travers de la rédemption qu'il fournit pour leurs péchés dans le sang propitiatoire de Christ. Paul affirme cette vérité dans la déclaration riche et profonde de Romains 3:21-26.

Ce n'est que plus loin dans la lettre qu'il propose un regard différent à ce propos, regard qui est d'une certaine manière plus crucial : le Fils de Dieu a pris notre nature et est venu «dans une chair semblable à celle du péché» afin d'échanger sa place avec Adam (8:3). Il l'a fait dans le but d'offrir en échange son obéissance et sa justice contre la désobéissance et le péché d'Adam (et les nôtres, 5:12-21).

Échange numéro 4 – C'est celui que Dieu propose aux pécheurs dans l'Évangile : la justification et l'acquiescement au lieu de l'impiété et la condamnation. De plus, cette justification que Christ a façonnée se constitue de sa vie d'entière obéissance et du sacrifice de sa mort par lequel il reçoit la colère divine sur

la croix où il s'offre pour le péché (Paul dit en Romains 8:3 que Christ est venu «à cause du péché» ou comme cela peut être rendu «pour être un sacrifice»).

En plus d'insister sur le fait que cet échange est cohérent avec la justice absolue de Dieu (3:21,22,25,26), Paul souligne que ce moyen de salut est cohérent avec l'enseignement de l'Ancien Testament («la justice de Dieu, à laquelle rendent témoignage la loi et les prophètes», 3:21 ; cf. 1:1-4). Il insiste également sur le fait que nous ne contribuons en rien dans notre salut. Tout n'est que grâce. Le pur génie de la stratégie divine est tout simplement à couper le souffle.

Échange numéro 5 – Il émerge ici. Voici ce que Jean Calvin écrit dans *l'Institution de la religion chrétienne*, lorsqu'il passe du Livre II (sur l'œuvre de Christ) au Livre III (sur l'application de la rédemption) :

«Nous avons à voir, maintenant, comment les biens que Dieu le Père a mis en son Fils nous parviennent, puisque le Fils ne les a pas reçus pour lui-même, mais pour en faire bénéficier ceux qui sont spirituellement indigents et démunis.

«Tout d'abord, il est clair que tant que nous ne sommes pas à Christ, tout ce qu'il a fait ou souffert pour le salut des hommes est dépourvu de sens et d'utilité pour nous... cette communion avec Jésus-Christ, qui est offerte par l'Évangile et que nous obtenons par la foi... »³

En réponse au grand échange qui a été accompli *pour nous* en Christ, existe un échange accompli *en nous* par l'Esprit. L'incrédulité cède place à la foi, la rébellion est échangée contre

la confiance. La justification (être déclaré juste et établi dans une relation juste avec Dieu) ne nous est pas imputée par des œuvres, une cérémonie ou quoi que ce soit d'autre, mais par le seul exercice de la foi en Christ.

Par la foi

À ce stade, Paul s'exprime avec beaucoup de précaution et expose la relation entre la foi et la justification avec une précision méticuleuse. La justification est toujours décrite comme étant «par la foi» et jamais «sur le compte de/sur la base de la foi» (*diapistin*). Celle-ci n'est pas le fondement ni la base sur laquelle nous sommes justifiés. Elle n'est que le moyen, «l'instrument», par lequel nous sommes unis à Christ, en qui notre justification, notre rétablissement avec Dieu, est accompli. Selon les mots de William Temple, «tout est de Dieu ; la seule chose que je contribue à ma rédemption est le péché duquel j'ai besoin d'être racheté.»⁴

Cela ressort de manière suffisamment claire dans l'exposé de base que fait Paul, et la chose devient encore plus limpide dans son application de cet exposé (3 :27-30). Il y argumente que toute vantardise en lien avec la justification est exclue, avant de poser la question : «Pourquoi ?» Il poursuit : «Par quelle loi [c.-à-d. quel principe] ? Par la loi des œuvres ? Non, mais par la loi de la foi.»

D'une certaine manière, la loi des œuvres exclut toute vantardise étant donné que nous sommes incapables de l'accomplir parfaitement. Même si nous le pouvions, aucune œuvre personnelle ou rituelle n'est adéquate pour traiter notre culpabilité et notre péché. Ce n'est pourtant pas l'argument de Paul ici, semble-t-il. Il dit plutôt que le fait que la foi est le moyen de recevoir la

justification exclut toute possibilité de se vanter. Par définition, la foi exclut toute contribution de notre part.

Comment cela est-il possible, alors que la foi est un acte dans lequel nous nous engageons consciemment ? Dieu ne croit pas à notre place.

Le génie du moyen divin de salut par la foi tient au fait que nous sommes effectivement personnellement et activement unis à Jésus Christ, cela ne se fait pas d'une manière qui contribue en quoi que ce soit à son œuvre. Par définition, la foi n'a pas le caractère d'une contribution. Elle n'est que la réception de Christ et non une addition à son œuvre parfaite et achevée.

Le théologien Benjamin Warfield exprime cela avec finesse :

«Ce n'est pas la foi qui sauve, mais la foi en Jésus Christ... À proprement parler, ce n'est même pas la foi en Christ qui sauve, mais Christ qui sauve au travers de la foi. La puissance de salut réside exclusivement dans l'objet de la foi, et non dans l'acte, l'attitude ou la nature de la foi.»⁵

Dans cette perspective, même si nous sommes impliqués activement dans la foi, nous sommes passifs quant à l'accomplissement de la justification. Au sens le plus profond, nous sommes sauvés par grâce, par le moyen de la foi, et c'est le don de Dieu (qu'il s'agisse de la grâce, de la foi, ou de l'union des deux dans la justification). Ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie (*Éphésiens* 2:8,9 ; remarquez la réitération du thème de Romains 3:27 concernant l'impossibilité de se vanter).

De ce fait, quand Paul dit plus loin que la foi «fut *imputée* à justice à Abraham» (*Romains* 4:9), il est évident qu'il ne se contredit pas. Il se contente de citer Genèse 15:6, et voit cette déclaration comme un résumé succinct de son propre enseignement selon

lequel nous sommes justifiés parce que nous croyons les promesses divines de salut, accomplies en Christ et reçues par la foi.

Cet Évangile de Dieu, l'Évangile de Paul, est immense, et cela en vertu de cette grâce pure, sans mélange, irrésistible. Immense en effet ! C'est pourquoi, alors qu'il qualifie l'épître aux Romains de «plus pur Évangile», Martin Luther reconnaît la pertinence pour l'épître aux Romains à la fois de Jérémie 9:23,24 («que celui qui veut se glorifier se glorifie d'avoir de l'intelligence et de me connaître, de savoir que je suis l'Eternel») mais aussi des paroles que le prophète a déjà prononcées :

«La somme et la substance de cette lettre est de démolir, d'arracher et de détruire toute sagesse et toute propre justice de la chair... peu importe la sincérité et l'entrain avec lesquels elles ont pu être pratiquées. Dieu dit au prophète Jérémie qu'il l'a établi «pour que tu arraches et que tu abattes, pour que tu ruines et que tu détruises» (1:10), à savoir tout ce qui est en nous (c.-à-d. tout ce qui nous est agréable parce que cela vient de nous et nous appartient) et «pour que tu bâtisses et que tu plantes (c'est-à-dire tout ce qui est en Christ et en dehors de nous)». ⁶

S'engager dans cette grande tâche qu'est l'étude de l'épître aux Romains, en étant maîtrisé par elle et en la maîtrisant, équivaut à découvrir la justesse de l'allusion de Luther. Cet Évangile de la grâce permet de découvrir sans cesse le grand nombre de choses, dans notre vie, qui n'ont pas encore succombé à la puissance de destruction de la grâce, ainsi que tout ce que la grâce doit encore y construire. C'est pourquoi l'épître aux Romains est «le plus pur Évangile» !

Notes :

1. Martin Luther décrit l'épître aux Romains ainsi dans la préface de sa traduction allemande de la Bible (1522).
2. On utilisait ce mot dans le monde séculier grec, en particulier à propos d'échange d'argent.
3. Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, éditions Kerygma, Aix-en-Provence, III-1.1, p.475.
4. Cité par J.R.W. Stott dans *La croix de Jésus-Christ*, Grâce et Vérité, Mulhouse, 2005.
5. Benjamin Warfield, *Biblical and Theological Studies*, P&R Publishing, Harrisburgh, 1952, p.425.
6. Martin Luther, *Commentaire de l'épître aux Romains*, Labor et Fides, Genève, 1983, tome XI.

8

Hébreux Qu'est-ce que ça m'apporte ?

Un ami (le visage éclairé par un sourire joyeux) m'a décrit une conversation qu'il avait entendue par hasard à la fin d'un exposé que j'avais donné lors d'une conférence. Un des auditeurs, apparemment rempli des bénédictions qu'il avait reçues du passage abordé, s'était retourné vers son voisin, un parfait inconnu, pour faire quelques commentaires positifs sur l'expérience de ce qu'il venait de recevoir : «N'était-ce pas excellent ?» Il reçut alors une réponse quelque peu froide : «Ça ne m'a rien apporté !»

Je pense que si quelqu'un créait un test aléatoire concernant les épîtres du Nouveau Testament, Philippiens («remplie de joie»), Romains («remplie des doctrines de la grâce») et même Jacques («remplie de conseils pratiques») seraient des épîtres qui s'en sortiraient bien. En revanche, la mention d'Hébreux risquerait de susciter un nombre substantiel de réponses de type «ça ne m'apporte rien».

Est-ce parce que cette épître est trop différente, parce que sa pensée est trop étrangère, trop semblable à l'Ancien Testament ? Quelle qu'en soit la raison, la lettre aux Hébreux figure rarement au sommet de la liste des livres les plus appréciés du Nouveau Testament (exception faite, bien sûr, de versets mémorisés occasionnellement, qui parlent de la tentation, de la foi ou de porter les regards sur Jésus).

Il n'y a pourtant aucune autre lettre dans le Nouveau Testament qui parle davantage de Christ et de son œuvre. Cette lettre se déroule, chapitre après chapitre (dix en tout) avant d'arriver à la charnière où l'auteur anonyme passe de l'exposé sur Christ : «Frères saints... considérez l'apôtre et le souverain sacrificateur de la foi que nous professons, Jésus» (3:1,2), à la mise en application : «Ainsi donc... approchons-nous donc... » (10:19,22)

Peu de choses feraient plus de bien à l'Église évangélique qu'un baptême dans la lettre aux Hébreux ! Mais pourquoi ? Voici plusieurs raisons, sélectionnées presque au hasard, à partir d'une lecture rapide de cette lettre.

Christ est la clé de l'Ancien Testament

Hébreux révèle Christ comme la clé pour comprendre l'Ancien Testament. Celui-ci occupe les trois quarts de la Bible. L'épître aux Hébreux agit comme un maître-interprète, qui emmène son lecteur au long de l'Ancien Testament et met en lumière son message central. Elle fournit un guide au pied sûr qui montre comment les divers éléments de l'Ancien Testament se combinent pour conduire à Jésus : histoire, liturgie, typologie et prophétie s'entrelacent pour former un portrait harmonieux de la signification et de l'importance de son ministère. Dans son entier, Hébreux développe la déclaration initiale :

«Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils ; il l'a établi héritier de toutes choses ; par lui il a aussi créé l'univers»
(1:1,2).

L'Ancien Testament dit :

Autrefois

Une révélation aux multiples facettes

Exprimée au travers des prophètes

Donnée aux pères

Le Nouveau Testament dit :

*Maintenant,
dans ces derniers temps*

Une révélation ciblée

Exprimée en Christ, le Fils

Donnée pour nous

Comme Hébreux l'explique, les deux sont liés comme la promesse et l'accomplissement, le type et l'antitype, l'ombre et la réalité. Ils sont liés par une promesse, un plan de salut, un moyen de grâce, un Sauveur. Par conséquent, comprenez Hébreux, et vous êtes capable de lire l'Ancien Testament avec des lunettes qui vous aident à voir comment c'est un tout, rempli de sens, unifié, glorieux et centré sur Christ.

Jésus-Christ est suprême

Hébreux expose la prééminence de Jésus-Christ. Le Nouveau Testament ne méprise jamais l'Ancien, mais son langage semble parfois frôler le péjoratif. La raison en est simple. À la lumière de la révélation grandiose et éclatante de la grâce de Dieu en Christ dans le Nouveau Testament, tout ce qui précède semble fade en comparaison.

Ainsi, Hébreux s'efforce de montrer la supériorité de Christ sur les anges, sur Moïse, Josué, Aaron, ainsi que sur le sacerdoce lévitique, le tabernacle et les sacrifices – en fait sur toutes les choses et les personnages révéérés pour leur rôle dans la communication et la mise en œuvre de l'«ancienne» alliance mosaïque. Une fois que le nouveau est venu, l'ancien semble pauvre, préliminaire et même de seconde classe *par comparaison*.

Voilà qui est en harmonie parfaite avec l'enseignement paulinien. Le Seigneur Jésus est simplement «le plus grand !»

L'humanité de Jésus

Hébreux met l'accent sur l'importance théologique et pratique de l'humanité de Christ. Cela ressurgit de manière récurrente tout au long de la lettre.

Gardez bien en mémoire que l'assurance, la paix, l'accès à Dieu, le connaître en tant que notre Père, et la force de surmonter la tentation, tout dépend d'une chose : le Fils de Dieu s'est revêtu de notre chair et a porté nos péchés, de telle manière que tout autre sacrifice pour le péché est à la fois inutile et dépourvu de sens. Christ a subi notre mort et, maintenant, dans sa résurrection, il continue de porter notre nature pour toujours. Il se tient pour nous dans cette nature devant la face de Dieu. Il ne pouvait pas faire plus pour nous que ce qu'il a fait. Nous n'avons besoin d'aucune autre ressource pour traverser ce monde et pour entrer dans le monde à venir.

Vous et moi avons besoin d'un sauveur qui est proche, qui est avec nous et qui nous comprend. Jésus est tout cela, et l'auteur de la lettre aux Hébreux affirme cette vérité. Fixez les regards sur ce Christ, et votre vie chrétienne sera entièrement transformée.

La nature de la vraie foi

Hébreux met en relief la nature de la vraie foi dans le Seigneur Jésus-Christ. Les premiers destinataires de cette lettre subissaient des pressions pour retourner à leurs anciennes voies et à leur religion d'autrefois. L'auteur avait cependant la conviction qu'en dépit des tentations et de leurs échecs, ils possédaient le salut car ils avaient le genre de foi qui persévère jusqu'à la fin (6:11).

En cela, ils ressemblaient aux grands héros de la foi du passé, à commencer par Abel en passant par tous ceux qui, conformément à l'étendue de la révélation divine qui leur avait été donnée, attendaient l'accomplissement de toutes les promesses de Dieu en Christ. Chacun d'eux estimait que souffrir l'opprobre (et tous le subirent) pour l'amour du Christ (promis) avait plus de valeur que tous les trésors du monde.

Si l'étude d'Hébreux avait cet effet sur nous, ce serait du temps bien employé, n'est-ce pas ?

Alors, qu'est-ce que ça vous fait de savoir que l'épître aux Hébreux vous «apporte» cela ?

9

Comparaître, paraître et apparaître

Beaucoup de pasteurs, peut-être la plupart, éprouvent de l'appréhension à s'engager dans une prédication suivie et séquentielle de la lettre aux Hébreux ! C'est compréhensible, dans la mesure où cette épître introduit la plupart des chrétiens dans un monde étranger et distant : Melchisédek et Aaron, le temple et son mobilier, le sang et les sacrifices d'animaux, les types et antitypes. Il s'agit effectivement d'un monde ancien et étrange !

Toutefois, Hébreux est une clé pour toute la Bible, une feuille de route pour l'intégralité de l'histoire de la rédemption, comme le montrent clairement ses versets d'introduction. De temps en temps, comme dans ces sublimes versets d'ouverture, l'auteur fournit des condensés remarquables, «simples» en quelque sorte, du plan de salut de Dieu. De plus, il propose à l'occasion quelques canevas pour aider le lecteur à voir sa propre vie dans le contexte du déroulement du dessein divin.

Hébreux 9:24-28 est un de ces résumés. En l'espace de quelques phrases, l'auteur emploie un verbe (rendu par «comparaître», «paraître» et «apparaître») pour évoquer trois aspects distincts du ministère du Seigneur Jésus. Il les mentionne dans l'ordre de son argumentation. Leur signification souligne la manière dont il considère l'œuvre de Christ.

1. Christ «a *paru* une seule fois pour effacer le péché par son sacrifice» (9:26b).
2. Christ *comparaît* «maintenant pour nous devant la face de Dieu» (9:24).
3. Christ «*apparaîtra*» pour sauver «ceux qui l'attendent (sous-entendu impatientement) pour leur salut» (9:28).

Trois temps

L'œuvre de Christ se déroule en trois temps. Il a paru (passé), il comparaît (présent), et il apparaîtra (futur). Ceci permet d'apprécier et de comprendre les merveilles du plan de Dieu dans l'Histoire. Ces propos nous éclairent sur l'expérience des croyants (de l'ancienne et de la nouvelle alliance) et nous enseignent sur les dimensions du ministère sacerdotal de Christ en notre faveur.

Nous apprenons ainsi à réfléchir comme l'exégète biblique qui, lorsqu'un croyant enthousiaste lui demanda s'il était sauvé, fit allusion dans sa réponse aux temps passé, présent et futur, dans lesquels le Nouveau Testament utilise le verbe *sauver* : «Voulez-vous dire : ai-je été sauvé, suis-je sauvé, ou serai-je sauvé ?» Les trois sont vrais, et ils aident à mieux apprécier l'œuvre du Seigneur Jésus.

Ainsi, lorsqu'un croyant demande (comme certains le font souvent !) : «crois-tu à la venue du Seigneur ?», nous pouvons répondre de manière similaire : «Parles-tu de sa première venue,

de sa présence actuelle ou de son retour ?» Nous croyons dans les trois, et nous sommes sauvés par les trois. Les trois temps font chacun partie de son ministère en tant que notre Grand Souverain Sacrificateur et Sauveur.

Le passé

Christ est apparu sur terre pour effacer le péché. Contrairement aux sacrifices répétés qu'offraient les sacrificateurs issus d'Aaron, le sien est un sacrifice offert «une fois pour toutes». C'est pourquoi l'auteur dit qu'il a paru «à la fin des siècles» (9:26). L'œuvre de Christ met un terme aux jours de préparation et d'attente. Sa mort, sa résurrection, son ascension et l'envoi de son Esprit intronisent les «derniers temps» (*Hébreux 1:2 ; Actes 2:17*).

À travers les yeux de l'auteur, cette perspective permet de comprendre l'expérience spirituelle dans l'Ancien Testament. Les croyants de cette ancienne alliance vivaient à la lumière des promesses de Dieu. Ils marchaient par la foi tout en essayant de saisir le sens profond des sacrifices que Dieu avait fournis. Ils examinaient le système sacrificiel (qui était un type, une ombre) pour élucider le mystère du vrai sacrifice ultime. Ils ne reçurent pas ce que Dieu avait promis (11:39). Toutefois, ils comprenaient que le modèle des sacrifices continuels d'animaux, effectués par une longue lignée de sacrificateurs qui avaient eux-mêmes besoin d'expier leurs propres péchés, ne pouvait pas être le moyen pour un pardon entier et final (*Hébreux 9:1-10*).

Le présent

Quel n'est pas notre privilège de vivre au temps durant lequel Christ est apparu et s'est occupé pleinement et définitivement

de notre péché ! Mais que fait Christ maintenant ? Il comparaît aujourd'hui même dans le ciel et il intercède pour son peuple (9:24). L'auteur de l'épître aux Hébreux évoque ici ce qui a pris place après la mort de notre Grand Souverain Sacrificateur.

Quand le Christ s'est présenté devant Dieu au calvaire, il ne portait pas d'autre sacrifice que lui-même. Là, dans le vrai lieu très saint, dans les ténèbres de Golgotha, il a été «puni, frappé de Dieu, et humilié» (*Ésaïe* 53:4). Il s'est écrié soudain : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» Son corps fut ensuite déposé dans le tombeau du jardin, frappé à mort par le poids de nos péchés.

Quand le souverain sacrificateur accomplissait autrefois ses sacrifices, les clochettes sur la bordure de son vêtement résonnaient afin que les fidèles, qui ne le voyaient pas, sachent qu'il était encore en vie (*Exode* 28:33-35). Par contraste, aucune clochette ne résonna durant les longues heures au cours desquelles Christ gisait dans le tombeau. Mais c'est alors qu'il sortit. Il ressuscita dans la puissance d'une vie indestructible et il monta aux cieux pour être à la droite du Père. Là, il comparaît pour nous – preuve s'il en était besoin que son sacrifice pour nos péchés a été accepté et qu'il n'aura jamais besoin d'être répété.

Christ incarne maintenant en lui-même la propitiation qu'il a faite pour nos péchés (*Apocalypse* 5:6). La présence de Jésus à la droite de Dieu constitue l'intercession dont nous avons besoin (*Romains* 8:34 ; *1 Jean* 2:1,2) !

Le futur

Notre salut durera aussi longtemps que Jésus est au ciel, devant Dieu pour nous. Nous savons qu'il y est pour l'éternité (*Hébreux* 7:25). Mais autre chose réside dans le futur. Christ apparaîtra

dans la gloire pour le salut de ceux qui l'attendent impatiemment (*Hébreux 9:28*).

On dit souvent que le chrétien vit «à la croisée des temps». Il goûte le «déjà» ou le «maintenant» du salut, mais il a conscience que son expérience renferme un «pas encore». Hébreux montre que le même modèle s'appliquait aux croyants de l'Ancien Testament. Ils vivaient dans la foi en la promesse de Christ, mais avant sa venue.

L'auteur souligne comment désormais, à la lumière des deux premières apparitions de Christ, il subsiste un «pas encore» pour nous, croyants de la nouvelle alliance. Nous ne sommes pas encore arrivés à destination avec Christ. Le pèlerinage continue jusqu'à ce qu'il apparaisse pour la dernière fois, pleinement et définitivement pour nous sauver.

Notez bien la description de ceux que Christ sauvera. Ce sont «ceux qui l'attendent [litt. *«attendent avec passion»*] pour leur salut» (*Hébreux 9:28*). C'est en effet un merveilleux paradoxe. Ils attendent, mais passionnément (*cf. Romains 8:25*) ! Cette description vous correspond-elle ?

Les trois parutions de Christ permettent de comprendre l'Évangile. Mais elles sont aussi une raison de sonder notre cœur. Sa première venue et sa comparution devant le Père visent à nous donner une telle reconnaissance pour ce qu'il a fait et ce qu'il fait, que nous attendons avec impatience et passion son retour prochain.

À quel point êtes-vous passionné ?

10

Un vrai sacrificateur et un sacrifice efficace

Le sacerdoce suprême de Jésus-Christ est un thème récurrent dans la lettre aux Hébreux, qui souligne plusieurs aspects de ce ministère :

Christ est un souverain sacrificateur authentique. Il possède les qualifications appropriées pour nous représenter parce qu'il est devenu semblable à nous dans la faiblesse et la fragilité de notre chair. Il a expérimenté la souffrance et les inévitables tentations qui nous sont communes (2:14-18).

Jésus est le souverain sacrificateur parfait. En lui s'accomplit la symbolique du jour des expiations. Il a offert *personnellement* le sacrifice pour les péchés du peuple (*Lévitique 16:9*). En outre, il est le sacrifice. Christ ne s'est pas contenté d'offrir le sang d'animaux, mais il a versé son propre sang précieux (9:14,25).

Jésus est un souverain sacrificateur supérieur. Il a achevé la purification des péchés – quelque chose dont les sacrificateurs de l'Ancien Testament étaient incapables. Ils devaient se tenir quotidiennement devant l'autel de Jérusalem, répétant sans cesse les mêmes sacrifices. Mais, une fois pour toutes, Christ a accompli un sacrifice pleinement suffisant. Nous savons cela car, après avoir offert ce sacrifice, il «s'est assis à la droite de la majesté divine dans les lieux très hauts» (1:3).

En outre, les sacrificateurs lévites mouraient. Leur ministère était bref et éphémère. Le sacerdoce de Christ, lui, est éternel, exercé «selon la puissance d'une vie impérissable» (7:11-16). Il est souverain sacrificateur à jamais, capable de nous sauver parfaitement (7:23-25).

La réalité derrière la copie

On pense fréquemment aux rituels de l'Ancien Testament comme ayant fourni le modèle que le sacerdoce de Jésus a ensuite copié et accompli. La lettre aux Hébreux voit les choses différemment. Le rite du souverain sacrificateur de l'Ancien Testament se déplaçant dans le tabernacle, avec ses pièces et les divers éléments de mobilier (tout particulièrement le lieu très saint et l'arche avec le propitiatoire), n'est pas le modèle mais la copie (*Hébreux* 8:5).

Christ a ouvert un chemin vers le ciel. Telle est la réalité sur laquelle Hébreux a beaucoup à dire : Jésus «a traversé le tabernacle plus grand et plus parfait... qui n'est pas de cette création» (9:11). «Il est entré une fois pour toutes dans le lieu très saint... avec son propre sang... » (9:12) En fait, Jésus accomplit maintenant son ministère dans le tabernacle céleste (8:2).

Une copie de l'authentique

Notez ce qui étirent l'esprit de l'auteur. Si la copie (le tabernacle dans le désert) avait besoin de purification, alors il était nécessaire «que les choses célestes elles-mêmes le soient [purifiées] par des sacrifices plus excellents que ceux-là» (9:23). En quoi consiste cette purification des choses célestes ?

Il était autrefois nécessaire de purifier rituellement chaque partie du tabernacle pour que le peuple puisse entrer symboliquement et temporairement dans la présence de Dieu, étant donné que rien de souillé ne peut servir dans la rencontre de l'homme avec un Dieu saint (9:19-23). Ainsi, au grand jour des expiations, Aaron offrait un sacrifice, puis il entra dans le lieu très saint avec le sang de ce sacrifice qu'il répandait sur le propitiatoire entre les chérubins (*Lévitique 16:15,16*).

Ce rituel était une parabole en actes, une copie anticipée de ce que Christ allait faire le grand jour où il accomplirait l'expiation. Le sang des animaux est à la fois inapproprié et insuffisant pour apporter la purification nécessaire pour s'approcher de Dieu. Un sacrifice animal ne peut pas expier le péché de l'homme, pas plus que le sacrifice de n'importe quel mortel ne peut ôter le péché commis contre le Dieu infini. Seul le sang de l'image divine incarnée peut purifier notre péché et nous permettre d'entrer sans crainte dans la présence du Dieu qui est un feu dévorant (*Hébreux 1:3 ; 12:29*).

L'œuvre d'expiation se déroule dans la présence du Dieu du ciel. En effet, elle implique une opération interne à la communion des personnes de la Trinité éternelle dans leur amour pour nous : le Fils était disposé, avec l'aide de l'Esprit, à ce que le Père lui cache sa face. Le sang versé du Fils de Dieu a ouvert pour nous le chemin vers son Père (*Actes 20:28*). C'est ici à la fois

l'horreur et la gloire du ministère de notre Grand Souverain Sacrificateur.

Un moyen terrible, une fin glorieuse

La nature de cette théologie est la plus glorieuse et la plus éblouissante qui soit. Elle éclipse notre vision parfois excessivement pragmatique en faisant briller ce qui est central à la vraie spiritualité. Pourtant, une telle théologie est une source d'adoration empreinte d'étonnement car Dieu agit ici de la manière la plus pragmatique qui soit. Une fin merveilleuse justifie le moyen le plus terrible. Sans ce moyen, il ne peut pas y avoir de rémission des péchés. Ici, la théologie la plus profonde signifie un pragmatisme de premier plan.

Prenez le temps de méditer avec intensité cet aspect du sacerdoce de Christ et ses implications. On peut tirer au moins quatre conclusions de la lettre aux Hébreux. Étant donné que vous avez un tel Grand Souverain Sacrificateur, qui a ouvert par son sang un accès nouveau et vivant vers le sanctuaire (10:19) :

Approchez-vous de Dieu avec une pleine assurance
(10:22).

Ne vous retirez pas de la course chrétienne pour vous perdre
(10:39).

Portez les regards sur Jésus, car il est un si grand Sauveur
(12:1,2).

Acceptez de sortir du camp en partageant son humiliation
(13:13,14).

C'est là le sentier sur lequel Christ vous conduira dans la présence de Dieu.

11

Souverain Sacrificateur et Intercesseur

L'épître aux Hébreux est le seul livre de tout le Nouveau Testament qui décrit explicitement Jésus comme notre souverain sacrificateur. Mais l'idée se profile dans l'intégralité du Nouveau Testament. L'apôtre Paul dit par exemple que Christ intercède pour nous (*Romains 8:34*), et l'apôtre Jean qu'il est notre avocat auprès du Père (*1 Jean 2:1*).

Tout au long des siècles, les chrétiens ont lu la prière du Seigneur Jésus dans le chapitre 17 de l'évangile selon Jean dans cette optique. Cyrille d'Alexandrie (375-444) décrit Jésus comme un souverain sacrificateur qui intercède pour son peuple. Le théologien luthérien David Chytraeus (1531-1600), pour sa part, est celui qui a donné à ce chapitre le nom de «prière sacerdotale» du Seigneur Jésus.

Ce passage offre un magnifique aperçu du cœur de Christ et de sa préoccupation pour son peuple.

Les qualifications des souverains sacrificateurs

Dans la théologie rituelle de l'Ancien Testament, plusieurs choses importantes préparaient l'individu à la sacrificature suprême.

1. Le sacrificateur devait compatir à la faiblesse de son peuple et la partager (*Hébreux 5:2*). En Jean 13:21, Jésus le fait clairement. Il est troublé en esprit (*cf. Jean 12:27*).

2. Le sacrificateur était consacré au service de Dieu. De la même manière, Jésus se sanctifie lui-même à ce service (*Jean 17:19*).

3. Le souverain sacrificateur portait les noms et les besoins du peuple de Dieu. Par-dessus ses vêtements sacerdotaux, il portait sur les épaulettes et le pectoral des pierres précieuses sur lesquelles étaient inscrits les noms des tribus d'Israël. Pareillement, Jésus porte à Dieu les fardeaux et les besoins de son peuple lorsqu'il prie pour ses disciples (*Jean 17:6-19*), ainsi que pour tous ceux qui deviendront ses disciples dans le futur (*vv.20-26*).

La prière sacerdotale

Le grand jour des expiations était le moment le plus solennel de toute l'année pour les croyants de l'Ancien Testament. C'est alors que le souverain sacrificateur entrait dans le lieu très saint pour intercéder en faveur du peuple. Que serait sa prière ? Son intercession serait-elle agréée ? Ressortirait-il vivant de ce lieu ? Le peuple entendrait-il à nouveau le léger tintement des clochettes fixées sur le bord de son vêtement ? Tout Juif aurait sûrement donné n'importe quoi pour pouvoir entendre la voix du souverain sacrificateur intercesseur. Mais cela n'arriva jamais.

En revanche, le chrétien connaît l'objet de la vraie prière de son souverain sacrificateur, à savoir que les siens voient sa gloire : «Père, je veux que là où je suis ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la fondation du monde.» (*Jean 17:24*). Jésus leur avait déjà promis sa paix (*14:27 ; 16:33*) et sa joie (*15:11 ; 16:22*). Il met maintenant la dernière touche au tableau en demandant au Père qu'ils voient sa gloire.

La gloire au lieu de la honte

Remarquez le contraste frappant entre cette requête et celle que Jésus offre à Gethsémané. Dans l'une, il est accablé sous le fardeau de la sombre vision de la coupe qu'il s'apprête à boire. Il prie à l'ombre de son expérience imminente de l'abandon de Dieu. Dans l'autre, il prie à la lumière de son œuvre accomplie et de l'amour éternel du Père pour lui (*17:4,24*).

Nous avons ici le privilège de percevoir un écho de la communion éternelle entre le Père et le Fils. Le Père aime le Fils et partage sa gloire éternelle avec lui.

La gloire est la manifestation presque physique de toutes les perfections de l'être de Dieu : sa bonté, sa vérité, sa fidélité, sa justice, sa sainteté et sa sagesse. Dès «avant la fondation du monde», le Père et le Fils vivent dans une jouissance parfaite de cette gloire, dans un amour mutuel sans fin (*17:24*). Maintenant, notre Seigneur divin et éternel, qui demeure à jamais auprès du Père, veut par-dessus tout que nous le voyions dans sa gloire éclatante.

Pourquoi ?

1. Jésus pense à nous comme à un don que son Père lui fait dans son amour (*17:24*). En cet instant sacré, Jésus décrit ses disciples

de la manière la plus significative à ses yeux. Les chrétiens sont «ceux que tu m'as donnés». Il ne possède rien qu'il considère comme étant plus précieux, et c'est pourquoi il désire que nous soyons avec lui pour toujours.

2. Jésus connaît la souffrance que ses disciples vont ressentir durant son agonie à Gethsémané et lors de l'humiliation de la croix. De la même manière, il connaît la douleur que nous ressentons lorsque des gens piétinent son sang et cherchent à le crucifier à nouveau en l'humiliant publiquement (*Hébreux 10:29 ; 6:6*). Il veut donc que nous le voyions tel qu'il est vraiment : le Seigneur intronisé dans la gloire.

3. Jésus veut que nous sachions que le Père entendra et exaucera ses prières pour notre salut. Il sait que le Père ne le lui refusera pas parce qu'il demande seulement ce que le Père a promis de lui donner.

Un aperçu des trésors

Pouvez-vous assimiler ce que vous avez perçu de la prière sacerdotale de Jean 17 ? C'est comme une lumière qu'on allume pendant un bref instant dans une pièce obscure. Avez-vous vraiment vu de tels trésors ? Jésus a-t-il vraiment prié pour que ma foi ne défaille pas (*Luc 22:31,32*) et pour que je sois gardé par la puissance de Dieu afin d'avoir part à une telle gloire (*1 Pierre 1:5-11*) ? Mon nom lui-même est-il gravé sur ses épaules et inscrit sur son cœur ?

Comprenez-vous à quel point votre souverain sacrificateur se soucie de vous et vous aime ? C'est presque comme s'il disait : «Père, ma gloire sera incomplète à moins que tu gardes la pro-

messe que tu m'as faites : que mes disciples la voient et qu'ils y prennent part.»

Pensez-y : «Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, et éternellement.» (*Hébreux 13:8*).

12

Le Christ-Roi

«Où est le roi des Juifs qui vient de naître ?», demandèrent les visiteurs inattendus qui venaient de l'Est, lorsqu'ils se présentèrent sur le seuil du palais d'Hérode. Leur question troubla le roi si profondément qu'elle eut des répercussions à travers toute la capitale (*Matthieu 2:1-3*).

Ces étrangers connaissaient peut-être les anciennes prophéties annonçant la venue d'un royaume, des annonces consignées dans la tradition orale des sages orientaux et écrites dans une section du grand livre auquel Hérode n'accordait que peu d'attention (*Daniel 2:44,45*), malgré le fait qu'il pouvait facilement y accéder (*cf. Matthieu 2:4-6*).

Quelque trente années plus tard, Jean-Baptiste parut dans les régions sauvages de Judée. Cet Élie des derniers temps annonçait déjà que le royaume de Dieu, promis depuis longtemps, commençait déjà à poindre à l'horizon de l'Histoire. Jésus

de Nazareth, son cousin, parut alors, répétant et accomplissant ce message : « Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche. » (*Matthieu 4:17 ; cf. Marc 1:14*).

Enfin, le royaume était présent ; le roi lui-même était arrivé.

Mais que signifie « Jésus est roi » ? Oui, il est venu pour être le « roi de ma vie », mais l'histoire de l'Évangile dessine une royauté qui, à la fois, est ancrée plus profondément dans l'histoire de la révélation divine et qui revêt une dimension plus cosmique dans ses implications.

En fait, lorsque Jésus annonce pour la première fois son royaume et son règne, deux événements majeurs de celui-ci se sont déjà produits.

Oint et confronté à l'opposition

Premièrement, Jésus a été fait Christ (du grec « oint »), consacré dans la fonction royale par la venue puissante du Saint-Esprit sur lui lors de son baptême dans le Jourdain (*Luc 3:21,22*). Cet événement lui indiquait le baptême accablant qu'il lui faudrait endurer par sa mort au Calvaire (*Luc 12:50*). Par ce baptême de sang, il allait imposer la défaite au péché, à la mort et à Satan (*Colossiens 2:13-15 ; Hébreux 2:14,15*).

Mais il y avait plus que cela, et c'est notre deuxième point. Un conflit fit immédiatement suite à son baptême. Il sortit des eaux du Jourdain pour aller dans les étendues sauvages de Judée, et ceci afin d'affronter face à face Satan lui-même (*Luc 4:1-13*). Cet événement définit avec peut-être encore plus de clarté les contours de son royaume parce qu'en cette occasion, Jésus prouve qu'il est tout ce qu'Adam et Israël n'ont pas été dans leur échec.

Le premier Adam

Celui-ci a été créé dans la communion avec Dieu, à son image, dit la Parole (*Genèse 1:26,27*). Dans le Proche-Orient ancien, un roi pouvait symboliser sa souveraineté sur son territoire en y installant une image le représentant, lui et sa domination. C'est précisément ce que décrit *Genèse 1* : Dieu, le grand roi, crée l'homme, vivant, respirant et se déplaçant comme l'image de lui-même.

Dieu donna la «domination» au premier Adam, qui devait régner sur le monde du vivant (*Genèse 1:26*). Dans le contexte de sa communion avec Adam en Éden, Dieu appelait aussi l'homme à transformer la terre entière en un jardin de Dieu (*Genèse 1:28*). Avec un amour imaginatif et étonnant, Dieu façonna une créature qui, en miniature, est capable d'expérimenter la créativité et la domination, ainsi que d'entretenir une vraie communion avec lui.

C'est là que se situe la subtilité du serpent lorsque, pour tenter la femme, il susurre avec indécence : «Vous serez comme Dieu» (*Genèse 3:5*). Il l'aveugle à la vérité cardinale : *Adam et Ève étaient déjà comme Dieu ; ils étaient son image !*

Ce fut donc la chute du premier Adam, et avec lui de tout le cosmos.

Le dernier Adam

Le dernier Adam entre en scène. Le Seigneur Jésus fut oint de l'Esprit, qui est à la fois l'agent de reconnaissance divin (il est «les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre», *Apocalypse 5:6*) et le stratège divin (il pousse le nouvel Adam dans le désert pour être tenté par le diable, *Matthieu 4:1*).

La bataille pour la domination cosmique ne fut pas rejouée dans un jardin, mais elle prit place dans un désert, causé par le péché. Les animaux qui entouraient Jésus n'étaient pas assujettis et tranquilles, mais des «bêtes sauvages» (*Marc 1:13*). Néanmoins, le dernier Adam fit face la tête haute aux tentations auxquelles le premier Adam (et Israël dans son sillage) avait succombé. Il remporta la victoire et mit l'adversaire en déroute.

Jésus est venu afin d'établir sa seigneurie sur toutes choses et de restaurer le règne de l'homme sur la terre. Le prince de ce monde offrit donc son royaume à Jésus. Mais il le fit de sorte que Jésus devienne *son* sujet (*Matthieu 4:9*). Heureusement, le prince des ténèbres, qui détient le pouvoir de la mort, ne faisait pas le poids face au Prince de la lumière et de la vie. Anticipant la bataille plus sanglante de la croix, Jésus tint ferme.

Ainsi, dans la personne d'un homme, une tête de pont fut établie en territoire ennemi, et une faille fatale dans le caractère, les tactiques et les moyens de Satan fut mise au jour. Le royaume s'était en effet approché. Il n'est donc pas surprenant de voir le Seigneur Jésus débiter dans son ministère avec une proclamation de cette bonne nouvelle accompagnée de démonstrations merveilleuses de son pouvoir sur la maladie, sur le chaos de la création et sur le Malin lui-même (*Marc 4:35–5:43*).

La bataille décisive

Mais il restait à combattre une bataille finale pour la domination. Dieu avait promis une journée de conflit sanglant entre la Postérité de la femme et le serpent. Le premier serait blessé alors même que le serpent aurait la tête écrasée (*cf. Genèse 3:15*). De toute éternité, Dieu avait décrété dans son dessein que cet événement se produirait (*2 Timothée 1:9,10*).

Les évangiles décrivent l'avance inexorable des antagonistes vers ce dénouement final. Le plan de bataille de Dieu est en place. Après avoir tenté d'empêcher les événements de la croix, Satan se précipite maintenant dans le but de détruire le Fils, le Roi de Dieu, et il semble réussir. À la croix, lui qui détenait le pouvoir de la mort détient enfin le dernier Adam entre ses griffes.

Mais ce Roi mourait volontairement, portant la culpabilité de péchés qui n'étaient pas les siens. En vérité, il était impossible de retenir captif un homme tellement bon (*Actes 2:24*) !

Par conséquent, Christ triompha de Satan à la croix (*Colossiens 2:15*) et, par sa résurrection, son ascension et son couronnement dans les cieux, il reçut du Père l'autorité de donner à son peuple le même Esprit qui l'avait oint (*Jean 14:16 ; Actes 2:33*). L'Esprit du Roi se répand sur les sujets afin de «donner à l'empire de l'accroissement, et une paix sans fin» (*Ésaïe 9:6*). C'est ainsi qu'aujourd'hui, des hommes et des femmes, des garçons et des filles, jeunes et moins jeunes, riches et pauvres, sages et gens ordinaires, issus de toutes les tribus, langues, peuples et nations du monde, plient le genou devant lui et l'appellent Seigneur.

La consommation finale

Nous ne voyons pas toutes choses sous les pieds du Fils de l'homme, pas encore. Mais nous voyons déjà Jésus, couronné de gloire et d'honneur *en vertu* de la mort qu'il a subie pour nous (*Hébreux 2:5,9*). Nous le voyons par la foi, et nous prenons conscience que sa présence sur le trône céleste est la garantie qu'il reviendra parachever le royaume qu'il a déjà inauguré. Alors, la dernière parole sera prononcée, le renversement final se produira. Le nouvel ordre, commencé à la résurrection de notre Roi, s'étendra à tout ce qu'il réclame pour sien. Les brèches de

l'ordre créé seront scellées et transformées. Les gémissements de la création se tairont (*Romains 8:19-22*). Sa gloire parfaite se reflètera partout et en toutes choses. Alors, on entendra dans le ciel des voix fortes s'exclamer :

«Le royaume du monde est remis à notre Seigneur et à son Christ ; et il régnera aux siècles des siècles» (*Apocalypse 11:15*).

Tout cela repose dans l'avenir du petit bébé, enveloppé de langes dans la mangeoire de Bethléhem (*Luc 2:12*). Pour l'heure celui qui «renferme les eaux dans ses nuages», qui peut nouer «les liens des Pléiades» (*Job 26:8 ; 38:31*), repose lui-même entouré de bandelettes de linge selon la croyance que cela évitera à ses petits membres de futures malformations.¹

Ici s'accumulent les merveilles. Le Tout-Puissant est faible ; celui qui remplit les cieux repose dans une mangeoire ; le prince de la vie meurt ; le crucifié vit ; celui qui s'est humilié est glorifié.

Oui, une douceur et une majesté véritables !

Alors, contemplez votre Roi nouveau-né ! Venez et adorez-le !

Note :

1. Il semble que la pratique consistant à enrouler des linges autour de l'enfant nouveau-né s'enracinait dans la croyance qu'une telle entrave des mouvements du bébé l'empêcherait plus tard dans sa vie de développer des malformations physiques. Dans ce sens, le Seigneur Jésus s'est soumis à l'ignorance de Marie et Joseph, dont il est clair qu'ils l'aimaient profondément.

13

Hier, aujourd'hui et éternellement

«Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, et éternellement» (*Hébreux 13:8*). De tout le Nouveau Testament, ce texte est probablement un de ceux qu'on sort le plus fréquemment de leur contexte.

Il est vrai qu'il contient tous les ingrédients essentiels pour qu'on le traite comme s'il se tenait isolé, comme un de ces bons mots de sagesse populaire qu'on trouve dans les pochettes-surprises. Cependant, il émerge de l'enseignement soigneusement élaboré de l'épître aux Hébreux. Il n'y a pas de verbe dans le texte grec, mais trois éléments sont évidents : hier, aujourd'hui et éternellement.

Or, ici comme ailleurs, «à chaque texte, son contexte». Cette déclaration à propos de la nature immuable de Christ ne donne pas vie à une idée platonicienne et intemporelle, mais c'est une vérité qui émerge de l'histoire de la rédemption.

Pour l'auteur d'Hébreux, l'histoire du peuple de Dieu est celle d'un pèlerinage vers la Sion céleste, dont l'errance de l'exode dans le désert et l'entrée dans la terre promise sont un type dans l'expérience des saints de l'Ancien Testament. Les relations de Dieu avec son peuple se distinguent, aujourd'hui comme à l'époque, par le principe consistant à suivre le chef désigné (Moïse, Josué et d'autres) jusqu'à ce que le peuple sorte des ténèbres du passé égyptien, passe par les luttes de leur pèlerinage actuel, pour parvenir aux bénédictions anticipées de la terre de la promesse.

Dans ces circonstances, leur foi a toujours eu trois dimensions : sur la base de la Parole que Dieu avait donnée hier, ils vivaient en tant que son peuple racheté aujourd'hui, avec la certitude qu'il garderait ses promesses éternellement. Il s'agit de la définition de la foi d'Hébreux 11:1, qu'illustrent les héros et héroïnes de l'Ancien Testament aux versets 3 à 40 de ce même chapitre. Jésus l'incarne pleinement, car il est l'auteur de la foi et celui qui la mène à la perfection. Il est son exemple suprême, mais aussi son objet (*Hébreux 12:1,2*).

Comme dans l'ère nouvelle, on suivait et on imitait autrefois de tels hommes et femmes de foi. Mais *dans les deux cas*, les yeux des croyants se fixent ultimement sur la personne même de Christ. Il est le même *hier* pour eux dans les temps anciens, *aujourd'hui* pour nous au jour de la résurrection (*cf. Hébreux 1:5 ; Actes 13:33*), et *éternellement* pour les croyants de tous les âges. Ce grand résumé sur Christ contient trois implications importantes.

Christ ne change pas

Il est toujours le même. Ici, à la fin de sa lettre, l'auteur fait écho à un thème abordé dès le début : « Mais il a dit au Fils... tu

restes le même» (*Hébreux 1:8,12, citant le Psaume 102:28*) mais il rend explicite ce qui était auparavant seulement implicite. Celui qui est immuable dans le Psaume 102 n'est autre que celui qui est venu en chair et que présente l'Évangile.

L'implication pratique de tout cela devient claire lorsque nous nous rappelons que le Psaume 102 est probablement la description la plus éloquente qu'on trouve dans tout le psautier du désespoir et de la dépression. Le salut mental du psalmiste repose dans la redécouverte de l'immuabilité de Dieu. Hébreux habille cette vérité de chair et de sang en la personne de Jésus-Christ. Vous pouvez lui faire confiance, car il est toujours le même.

Ne vous méprenez pas sur le sens de cette vérité. Il ne s'agit pas de l'immuabilité d'un sphinx – un Christ immortalisé pour toujours par une photographie qui ne s'efface jamais. C'est plutôt l'immuabilité de Jésus-Christ dans toute sa vie, son amour, sa sainteté, sa grâce, sa justice, sa vérité et sa puissance. Il est toujours le même pour vous, peu importe l'évolution de vos circonstances.

Dites-vous cela lorsque vous vous levez le matin, lorsque vous lutez dans la difficulté, ou quand la tristesse vous accable au moment de vous coucher : «Seigneur Jésus, tu es toujours le même, et tu le seras à jamais.»

Les évangiles sont importants

Les récits évangéliques révèlent ce Christ qui ne change jamais. Tout ce qu'il a prouvé être dans son ministère est une indication de ce qu'il est vraiment et éternellement. C'est pourquoi il est légitime pour nous de voir ces récits à la fois dans le contexte de l'histoire de la rédemption et comme un portrait de la personne

du Christ qui vit à jamais. Nous sommes capables de dire : «Si Jésus était comme cela *hier*, alors il l'est aussi *aujourd'hui*.»

Connaissez-vous le Christ des évangiles ? Ou êtes-vous tombé dans le piège dans lequel les chrétiens qui aiment la doctrine et la théologie systématique sont susceptibles de tomber (peut-être tout particulièrement ceux qui sont attachés à la grâce souveraine, mais cela contrairement à Jean Calvin, il faut le préciser) : la fascination pour les formules dogmatiques au détriment de l'amour pour la personne du Sauveur ?

La vérité est fondamentale

Ce n'est pas un accident si une exhortation à ne pas se laisser «entraîner par des doctrines diverses et étrangères» suit les mots de l'épître aux Hébreux à propos de Christ (13:9).

Qu'ils soient doctrinaux ou éthiques, les faux enseignements ont toujours pour effet de focaliser l'attention sur ce qui est secondaire au détriment de ce qui est principal, notamment en occultant la gloire primordiale du Seigneur Jésus lui-même. Il n'est pas toujours facile de formuler ce qui ne va pas avec de telles influences, mais le contexte suggère que nous devrions demander : «Cet enseignement qui m'influence me conduit-il ou non à aimer Jésus-Christ et à lui faire davantage confiance ? Ai-je échangé la communion avec Christ pour des querelles secondaires ?»

De même, grandir dans la foi et dans l'amour pour Christ, tel que le révèlent les Écritures, est la meilleure de toutes les protections contre l'égarement. La personne que saturent les enseignements et l'esprit des évangiles voit ses facultés «exercé[es] par l'usage à discerner ce qui est bien et ce qui est mal» (*Hébreux 5:14*). Cet homme sait alors discerner ce qui est fidèle à Christ et ce qui

l'honore, et ceci résulte aussi de savoir que «Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, et éternellement.»

Ainsi, du début à la fin, fixez les regards sur Christ. Il ne change jamais !

14

La résurrection et la vie

Les récits évangéliques ne rendent compte que de trois cas lors desquels Jésus a ressuscité un mort durant son ministère, bien qu'il ait pu y en avoir d'autres (*Matthieu 11:4,5*). Seuls la fille de Jaïrus et le fils de la veuve de Naïn figurent dans les trois premiers évangiles. Ce sont des événements merveilleux, mais leur description n'est pas celle d'un tournant décisif dans le ministère de Jésus.

En revanche, lorsque Jean décrit la résurrection de Lazare (le seul incident de ce type qu'il rapporte), il souligne la portée critique de l'événement : «Jésus dit : Cette maladie n'est point à la mort ; mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle» (*11:4*).

En fait, Jésus retarde sa venue à Béthanie parce que la mort et la résurrection de Lazare sont des éléments essentiels sur la voie de sa propre glorification, laquelle prend place au travers

de sa mort, selon le témoignage de Jean (12:23). De manière significative, la prophétie involontaire de Thomas sur la mort de Jésus et le complot ourdi au sein du Sanhédrin pour mettre Jésus à mort entourent la résurrection de Lazare (11:16,45-57 ; 12:9-11).

La résurrection de Lazare est le septième et dernier miracle rapporté dans le «livre des signes» de Jean (*ch. 1 à 12*). Elle marque le point culminant vers lequel tout se dirige, et elle oriente les regards vers le miracle ultime du «livre de la gloire» (*ch. 13 à 21*), à savoir la résurrection de notre Seigneur, Dieu et Sauveur (*Jean 20:31*).

Qu'est-ce que cela enseigne à son propos ? Notez ces trois vérités :

Jésus est vraiment homme

Nous avons dans cet événement un aperçu de la véritable et profonde humanité de Jésus. Nous portons souvent notre attention sur les mots du verset le plus court de la Bible : «Jésus pleura» (11:35). Ces larmes révèlent qu'une tornade d'émotions se saisit du cœur du Seigneur. Il «frémit en son esprit, et fut tout ému» (11:33). La traduction est correcte, mais elle suffit à peine pour exprimer le profond trouble intérieur et la colère du Seigneur face au règne de Satan dans le péché et la mort.

L'absence de péché en Jésus ne rime pas avec une absence d'émotions, tout au contraire. Son humanité sainte expérimente des hauteurs et des profondeurs d'émotions inconnues d'une humanité en proie au péché. Voyant le besoin de l'être humain avec une clarté parfaite, Jésus le ressent avec une intensité sans pareille. Par comparaison, nos sens sont engourdis. Ainsi, la crise présentée par la mort de Lazare (que Jésus aimait) devient

l'occasion qui révèle davantage la sensibilité du Seigneur Jésus dans son humanité sainte (*Hébreux* 2:10,11,14-18 ; 4:14-16).

Jésus est puissant

Jésus révèle aussi sa puissance à donner la vie aux morts. Il ressuscite son ami mort avec un seul ordre : «Lazare, sors !» (11:43)

Il est fascinant de noter quels sont les deux moyens par lesquels le Seigneur accomplit cela : la prière et sa parole (*vv.41-43*). Le prophète Ézéchiel parla autrefois aux ossements et aux esprits de ceux qui étaient tombés victimes de la malédiction du péché. Reprenant l'image, Jésus apporte une vie nouvelle aux morts. Ce que les prophètes de Dieu faisaient spirituellement, le grand Prophète de Dieu l'accomplit littéralement et physiquement.

Veillons à souligner l'accent porté sur la prière. Les apôtres l'avaient bien saisi (*Actes* 6:4). En outre, un thème émerge, qui illustre une caractéristique de l'activité continuelle de Christ quand il donne la vie nouvelle : la résurrection vient par les paroles qu'il prononce.

Les théologiens sont souvent perplexes face à cela. Le don d'une vie nouvelle est un acte souverain de Dieu, de nature monergiste et non synergiste. Dieu seul est l'agent ; nous ne coopérons pas avec lui pour recevoir la vie nouvelle. Toutefois, selon l'Écriture, c'est au travers de la Parole de Dieu que nous recevons cette nouvelle vie (*Jean* 1:18 ; *1 Pierre* 1:23).

Question : L'instrumentalité de la Parole (à laquelle nous répondons activement) n'implique-t-elle pas une activité certaine de notre part ? Ne contribuons-nous pas, dans ce sens, à quelque chose dans notre nouvelle naissance ?

Réponse : Pas plus que Lazare contribue à l'énergie vitale de sa propre résurrection, suite à l'ordre de Jésus. Lazare sort du tombeau parce que Jésus le ressuscite des morts, et non dans le but qu'il soit ramené à la vie. En lui s'accomplissent les mots du Seigneur : «En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'auront entendue vivront» (*Jean 5:25*). Quand la prière au Père et le commandement adressé aux morts sortent des lèvres de Jésus, sa voix ouvre les oreilles des sourds et ressuscite les morts.

Ce qui était vrai alors le reste aujourd'hui (c'est pourquoi nous joignons prière et prédication), et cela le restera jusqu'à la fin, lorsque par son commandement puissant, Christ ressuscitera finalement les morts (*1 Thessaloniens 4:16*). Dans un monergisme¹ sans mélange, celui qui a appelé les galaxies à l'existence donne vie aux morts de la même manière (*Romains 4:17*).

La consommation de toutes choses

On peut voir ici aussi un aperçu du dessein final de Jésus dans la consommation finale de son royaume.

L'évangile selon Jean parle des miracles de Jésus comme étant des «signes». Les signes sont souvent des représentations miniatures (ou même codées) de la réalité vers laquelle ils dirigent le regard. C'est le cas ici. Pendant un moment, Jésus, la lumière du monde (*Jean 8:12 ; 1:5*), brille d'une manière qui repousse irrésistiblement les ténèbres du monde en disant : «Voici qui je suis, et voici ce que je ferai.»

Un jour, Christ reviendra dans la pleine gloire de sa puissance de résurrection. La lumière paraîtra, pour ne jamais plus s'éteindre. L'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde sera

présent dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre, les éclairant comme un flambeau. Il n'y aura plus besoin de soleil ni de lune (*Apocalypse 21:23*). Tout comme il sera la vie, il sera la lumière de la nouvelle création.

«Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, même s'il meurt... Crois-tu cela ?» (*Jean 11:25,26*)

Et vous, ami lecteur, le croyez-vous ?

Note :

1. *Monergisme* – point de vue en théologie selon lequel Dieu agit par son Saint-Esprit pour effectuer le salut de l'individu par la régénération spirituelle sans aucun apport de quelque coopération que ce soit de la part de l'individu. Il s'oppose au *synergisme*, pour lequel le salut est une coopération entre Dieu et l'homme.

Partie 3

L'Esprit de Christ

Croître dans la grâce implique à la fois connaître et expérimenter le ministère de l'Esprit, un ministère qui transforme la vie. C'est ce que le Nouveau Testament veut dire lorsqu'il parle de la «communion du Saint-Esprit.»

(2 Corinthiens 13:14)

15

La grande fête

Chaque jour durant la semaine de la fête des tabernacles (*Jean 7*), les pèlerins venus à Jérusalem étaient témoins d'un spectacle fascinant. Imaginez la scène :

Le souverain sacrificateur remplissait une cruche faite en or avec de l'eau de la piscine de Siloé, et il la portait en procession jusqu'au temple. Là, on sonnait la trompette cérémonielle, et les sacrificateurs faisaient le tour de l'autel pendant que le chœur chantait les Psaumes 113 à 118. Au moment d'entonner le Psaume 118, les pèlerins brandissaient en l'air des petits fagots de bâtons et criaient à de multiples reprises : «Grâces soient rendues à Dieu !» On versait alors l'eau en sacrifice d'actions de grâce à l'Éternel.

Quelle occasion ! La cérémonie offrait un avant-goût des bénédictions messianiques après lesquelles le peuple de Dieu languissait. Certainement, la promesse de Dieu allait s'accomplir

bientôt. N'avait-il pas dit : «Vous puiserez de l'eau avec joie aux sources du salut» (*Ésaïe 12:3*) ?

Le dernier jour de la fête, était le «grand jour» (v.37). C'était peut-être le moment où toute l'activité se calmait car la cérémonie de l'eau n'était pas rejouée. C'est à ce moment que Jésus exhorte alors ceux qui sont dans l'enceinte du temple à venir à lui, leur promettant d'étancher leur soif :

«Le dernier jour, le grand jour de la fête, Jésus, se tenant debout, s'écria : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Écriture. Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié» (*Jean 7:37-39*).

Une déclaration étonnante

Jésus se réfère au don du Saint-Esprit, que les croyants allaient recevoir plus tard. Mais Jean ajoute une explication étrange : «Car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.»

Pourquoi l'apôtre s'exprime-t-il de cette manière surprenante ? Parce qu'il veut souligner le privilège que possèdent les croyants de la nouvelle alliance. Ils expérimentent quelque chose qu'aucun croyant de l'ancienne alliance ne connaissait.

De quoi s'agit-il ?

Un indice réside dans le lien que Jean fait entre le don de l'Esprit et la glorification de Jésus (v.39). Bien qu'il y ait déjà eu des références à la «gloire» de Jésus dans l'évangile selon Jean (cf. 1:14 ; 2:11), il s'agit de la première d'une série de références

relatives à sa glorification au travers de sa mort, de son ensevelissement et de sa résurrection. La manière dont les croyants recevront l'Esprit dépend apparemment de l'achèvement de l'œuvre de Jésus. Une fois ce point atteint, l'Esprit viendra avec un rôle nouveau. Alors, il déversera des flots d'eau vive de l'intérieur du croyant, de «son sein» (v.38).

Quelle est la source du fleuve d'eau vive ?

La plupart des versions modernes de la Bible indiquent dans une note en bas de page que la traduction et la compréhension de ces mots présentent quelques difficultés. La cause à cela se trouve en partie dans l'absence de ponctuation moderne dans les manuscrits les plus anciens. De plus, il n'est pas évident de savoir à quel passage de l'Écriture Jésus se réfère lorsqu'il affirme «des fleuves d'eau vive couleront de son sein, *comme dit l'Écriture*» (v.38). Aucun verset de la Bible ne déclare cela directement.

Un aperçu de deux traductions possibles des versets 37 et 38 clarifie le problème :

Première traduction

«Le dernier jour, le grand jour de la fête, Jésus, se tenant debout, s'écria : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Écriture.»

Autre traduction possible

«Le dernier jour, le grand jour de la fête, Jésus se tenant debout, s'écria : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et

que celui qui croit en moi boive. Car, comme le dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive jailliront de lui.»

Si la première traduction est correcte, alors il est possible de considérer que les fleuves d'eau vive (l'Esprit Saint) jaillissent de l'intérieur du croyant. Mais dans l'autre traduction possible, les fleuves, c'est-à-dire l'Esprit, jaillissent de Christ lui-même vers le croyant. Jésus veut-il dire que les fleuves d'eau vive jailliront du sein du croyant ou bien de lui-même ?

Dans les deux cas, le croyant reçoit, expérimente et se délecte de l'Esprit. Mais si le texte fait ici référence à Jésus comme la source de l'eau vive, alors c'est l'expression d'un enseignement remarquable sur le ministère de l'Esprit. Dans ce cas, Jean aide ses lecteurs à comprendre que l'Esprit jaillit de Jésus glorifié : «Il dit cela à propos de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. En effet, l'Esprit [saint] n'avait pas encore été donné parce que Jésus n'avait pas encore été élevé dans sa gloire.»

Il semble y avoir de bonnes raisons pour penser que c'est bien cela que dit Jean.

Plus tôt (*Jean 4:13,14*), Jésus dit qu'il est celui qui donne l'eau vive de l'Esprit.

La déclaration relative à l'accomplissement des Écritures reposerait alors sur des passages bien connus de l'Ancien Testament :

1. Les descriptions de Moïse frappant le rocher duquel jaillit l'eau (*Exode 17:1-7 ; Nombres 20:1-13*).

2. La vision du nouveau temple en Ézéchiël, dans lequel la gloire de Dieu revient et duquel jaillissent des torrents d'eau (*43:1-5 ; 47:1-12*).

Il est possible que ces deux passages soient ici à l'arrière-plan de la pensée de notre verset. Jésus est le rocher frappé (1 Corinthiens 10:3,4). C'est du Seigneur frappé que l'Esprit nous est donné. Est-ce la raison pour laquelle Jean mentionne de manière appuyée que l'eau ainsi que le sang ont coulé lorsque le soldat perça le flanc de Jésus (19:34) ?

Jésus est aussi le temple dans lequel la gloire de Dieu revient (Jean 1:14). Il est ressuscité en tant que vrai temple-tabernacle dans lequel Dieu restaure sa gloire. C'est du sein de celui qui est ressuscité et glorifié que l'Esprit vient sur les disciples, ce que symbolise le souffle de Jésus (Jean 20:22).

Et alors ?

Il s'agit d'un portrait poignant du Seigneur ressuscité qui accorde l'Esprit, et cette description s'accorde avec le reste de l'enseignement du Nouveau Testament (cf. Actes 2:33).

Cela change-t-il quelque chose pour nous ? Bien sûr, car cela implique que Jésus a porté le Saint-Esprit durant toute sa vie afin de nous le donner. L'Esprit qu'il nous donne est celui-là même qui l'a accompagné et soutenu durant tout son ministère.

Le pasteur écossais William Still avait l'habitude de nous exhorter à méditer sur ces mots incisifs :

«Pense à quel Esprit habite en toi,
Quel est le sourire du Père sur toi,
Quel Sauveur est mort pour te gagner ;
Fils du ciel, pourquoi murmurer ?»

Ami croyant, avez-vous seulement saisi la réalité concernant l'Esprit qui habite en vous ? Il est l'Esprit du rocher frappé et

du nouveau temple. Réfléchissez à cela lorsque vous parcourez l'évangile selon Jean. À chaque moment critique du ministère de Jésus, l'Esprit peut dire : «Je suis déjà passé par là.»

C'est cet Esprit qui habite en moi si, dans ma soif, je suis venu à Christ et j'ai commencé à boire.

Impressionnant, en effet !

16

Le Saint-Esprit

Nous devons résister au penchant naturel qui nous pousse souvent à penser au Saint-Esprit en termes neutres, comme s'il était une chose plutôt qu'une personne. Il est vrai que le mot grec pour Esprit (*pneuma*) est un nom de genre neutre. Toutefois, des passages tels que Jean 14:26 (il «vous enseignera») et 15:26 («il rendra témoignage») utilisent dans l'original le pronom masculin pour se référer à l'Esprit, et ils ne laissent aucun doute quant à sa nature personnelle. L'Esprit est une personne et non une chose.

Comme le comprenaient les Pères de l'Église chrétienne, la nature «personnelle» de notre être et tout ce que cela implique est un miroir en miniature de l'être personnel de Dieu. Dieu est un être personnel de manière unifiée, incréée, éternelle et tri-personnelle. Il nous a créés de manière mono-personnelle. Nous sommes un faible reflet du grand Dieu trinitaire authentique.

Saint-Esprit ?

Que veut dire l'Écriture lorsqu'elle parle de Dieu en tant que Père, Fils et *Esprit* ?

Dans l'Ancien Testament, le mot pour esprit, *ruach*, est une onomatopée. Il exprime en partie sa signification par le son qu'il produit. Fondamentalement, *ruach* désigne le mouvement du vent, un vent de tempête parfois. Il exprime la puissance (cf. le parallélisme de Michée 3:8 : «Mais moi, je suis plein de force, de l'Esprit de l'Éternel, je suis rempli de justice et de vigueur»). Selon ce sens, *ruach* peut aussi servir à décrire les caractéristiques comportementales d'un individu (comme on dit : il est «gentil», «méchant», ou «motivé»).

Mais, occasionnellement, *ruach* prend place dans un parallélisme avec la «face» de Dieu (*Psaume* 104:29,30 ; *Ézéchiel* 39:29). Cela transmet une signification multidimensionnelle de présence, révélation, connaissance, provision et communion. La grande bénédiction prononcée par Aaron : «Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde ! Que l'Éternel fasse luire sa *face* sur toi... Que l'Éternel tourne sa *face* vers toi» (*Nombres* 6:24-26), exprime à sa manière le ministère du Saint-Esprit dans le cadre de l'alliance. C'est de cette façon que Dieu «met son nom sur» le peuple de l'ancienne alliance (*Nombres* 6:27). De la même manière, dans le baptême, le Seigneur met le même nom sur son peuple de la nouvelle alliance, à la différence que ce nom est maintenant prononcé «Père, Fils et Saint-Esprit» (*Matthieu* 28:18-20).

Par conséquent, la Bible annonce avec grande clarté que le Saint-Esprit est :

1. Divin, parce que les attributs et les actions de Dieu lui sont attribués.

2. Personnel, parce que ces attributs et activités sont de nature personnelle.

Toutefois, n'y a-t-il pas quelque chose dans ce nom (*Esprit*) qui suggère l'insaisissable ? Jésus lui-même ne dit-il pas, en faisant référence à l'Esprit, que le vent (*pneuma*) souffle où il veut, mais que nous ne savons ni d'où il vient, ni où il va (*Jean 3:8*) ? Ne marchons-nous pas sur un terrain dangereux si nous creusons plus avant à propos de l'identité de l'Esprit, alors que Jésus souligne que l'Esprit ne se glorifie pas lui-même (*Jean 16:14*) ?

Se focaliser sur l'Esprit ?

L'humilité de l'Esprit en lien avec l'œuvre du Fils n'est pas une raison pour cesser de se questionner au sujet de sa propre personne et de son caractère. Après tout, si nous aimons une personne pudique, nous voulons savoir tout ce qu'il est possible de savoir à son propos et en faire les louanges ! De manière similaire, le ministère de l'Esprit qui est d'honorer le Seigneur Jésus souligne simplement la responsabilité qui incombe à l'Église de le connaître, de l'aimer et de l'adorer pour qui il est, à savoir Dieu lui-même. C'est pour cela que Grégoire de Cappadoce, un des Pères de l'Église, s'éleva contre la controverse arienne. Pour lui, l'Esprit «avec le Père et avec le Fils est adoré et glorifié».¹

Or, à moins que je connaisse le Saint-Esprit, je suis incapable de lui offrir une adoration authentique. Ce n'est que lorsque je le connais que «la communion du Saint-Esprit» (*2 Corinthiens 13:13*) devient une réalité pour moi. Or, comment puis-je le «connaître», alors qu'il semble tellement anonyme, quand même son nom ne possède pas les connotations personnelles de «Père» ou de «Fils» ?

Une méditation sur deux aspects de l'enseignement de la Bible est utile ici.

Un autre comme Jésus

Tout d'abord, les Écritures utilisent un ensemble de descriptions pour identifier l'Esprit. Il est l'Esprit de grâce, de sainteté, de gloire, de filiation et bien plus encore. Ce qui est peut-être le plus significatif et remarquable, c'est la façon dont le Seigneur Jésus le présente dans son discours d'adieu (*Jean 14-16*). Il dit à ses disciples que l'Esprit sera pour eux tout ce que lui-même a été durant son ministère.

Jésus promet d'envoyer l'Esprit, «un autre consolateur» (*Jean 14:16*). L'expression «un autre» peut vouloir dire deux choses pour nous : «un autre de même nature», d'une part, ou bien, d'autre part, «un autre de nature différente». Le grec utilise différents mots pour ces deux idées. Dans le cas présent, «un autre» est la traduction du grec *allos*, qui dans le contexte signifie «un autre de même nature». L'Esprit est un consolateur (une aide) comme Jésus !

Jésus et l'Esprit

Bien que le Fils et l'Esprit soient des personnes distinctes, ils sont liés l'un avec l'autre. Jésus est enseignant, il est guide et conseiller, il va préparer une demeure pour ses disciples. L'Esprit est un autre comme Jésus : il enseigne, guide, conseille et ramène les orphelins à la maison du père et dans la présence de Dieu. De plus, étant Esprit, il accomplit cela en demeurant personnellement dans notre esprit d'une manière mystérieuse quoique merveilleusement réelle et puissante.

C'est pourquoi il était avantageux pour les disciples (et pour nous !) que Jésus s'en aille (*Jean 16:7*). Ils craignaient de perdre Jésus et de voir leurs années de connaissance intime et de communion réduites à néant. En vérité, ils allaient le connaître mieux. Ils seraient liés à lui dans une intimité que seul l'Esprit peut donner, parce que l'Esprit était sur et avec le Seigneur Jésus tout au long de ses années de ministère ici-bas.

Tout cela, bien sûr, appartient à ce que les théologiens appellent le ministère «économique» de l'Esprit : son œuvre dans le monde créé. L'union et la communion de l'Esprit avec le Père et le Fils prend place au-delà de ce ministère, comme en toile de fond.

Cette relation constitue-t-elle un simple secret obscur et caché à jamais ? Aucunement, car la révélation de Dieu est une vraie révélation, un dévoilement personnel de lui-même. Il n'est pas différent de ce qu'il révèle de son être. Oui, notre compréhension est limitée en raison de notre nature de créature. Toutefois, même une connaissance limitée du vrai Dieu reste une vraie connaissance.

Dans la vie de Dieu

Qu'est-ce que les Écritures enseignent alors au sujet de la personne et de la vie de l'Esprit au sein de la Trinité ?

Nous pouvons apprendre plusieurs choses merveilleuses, dont voici quelques-unes :

L'Esprit connaît le Père et le Fils jusqu'au plus profond de leur personne au sein de la divinité. Il explore «les profondeurs de Dieu» (*1 Corinthiens 2:10*). Ainsi, il y a une compréhension et une connaissance mutuelles totales entre l'Esprit et le Père, ainsi qu'entre l'Esprit et le Fils. Rien n'est caché. Plus encore,

l'Esprit embrasse et reçoit tout ce qui est à la fois dans le Père et dans le Fils, comme s'il s'abreuvait éternellement et infiniment de la gloire des attributs divins qu'expriment chacune de ces personnes.

En outre, rien ne lui est caché de la relation mutuelle entre le Père et le Fils. Leur dévotion mutuelle, l'expression de tous leurs attributs personnels l'un envers l'autre n'excluent pas l'Esprit, comme s'il était un étranger. Au contraire, une part de la joie réciproque du Père et du Fils, lorsqu'ils déversent tout ce qu'ils sont l'un dans l'autre, consiste en ce que l'Esprit expérimente à la fois ce que chacun est en lui-même, mais aussi la dimension supplémentaire qui consiste en ce que chacun est pour l'autre.

Tout cela repose derrière les paroles remarquables de Jésus, lorsqu'il promet qu'après sa mort, sa résurrection, et son ascension, il demandera au Père d'envoyer l'Esprit. Il décrit ce dernier comme celui qui «vient [ou procède] du Père» (15:26). L'envoi de la part du Père et du Fils était économique (encore au futur). La mise en œuvre de cet envoi semble cependant pérenne, non liée par le passé ou le futur. L'Esprit «provient» toujours du Père, non dans le sens qu'il dépend du Père pour son existence, mais en ce qu'il trouve dans le Père les profondeurs de sa relation avec le Fils. Ici Jean décrit son activité dans des termes relatifs à une action volontaire plutôt qu'à une soumission (il «vient» de son propre chef, mais il est envoyé par le Père au nom du Fils).

En parlant de cela, nous poussons notre esprit jusqu'à ses limites et parlons de choses que nous ne comprenons pas pleinement. Mais alors que notre intelligence est étirée au maximum, s'efforçant de saisir les horizons lointains de la révélation divine, les limitations de notre compréhension ne nous inquiètent pas. Au contraire, nous sommes entraînés dans l'adoration et l'admiration, «perdus dans l'émerveillement, l'amour et la louange».

Paradoxalement, c'est par la lumière que l'Esprit fait briller sur la face de Christ, et par le Fils nous conduisant au Père, que nous commençons à saisir qui est celui qui nous a conduits dans cette communion. Nous nous tournons vers l'Esprit qui nous a amenés à voir la gloire et, avec l'apôtre Jean, nous disons : «Certainement, Esprit béni, tu nous as amenés dans la communion du Père et de son Fils Jésus-Christ le juste» (1 Jean 1:3).

Note :

1. Symbole de Nicée Constantinople (381 après Jésus-Christ). Cf. Stuart Olyott, *Les trois sont un*, éditions Europresse, Chalon-sur-Saône, 2010, p.118.

17

Quand vient l'Esprit

Le discours d'adieu de Jésus (*Jean 14–16*) forme la pièce maîtresse du récit des événements de la chambre haute (*Jean 13–17*). On le décrit à juste titre comme un coffret plein de joyaux spirituels.

Mais les chrétiens ont parfois été trop hâtifs dans leur interprétation de certaines parties de ces chapitres. Ils ont eu tendance à court-circuiter le contexte historique des paroles de Jésus et à les traiter comme s'il s'agissait de vérités intemporelles qu'il nous aurait adressées directement.

Il est évident qu'à l'instar de toute l'Écriture, ces chapitres nous sont grandement bénéfiques, à la fois pour la doctrine, les remontrances, la correction et l'enseignement de la justice (2 *Timothée* 3:16,17). Mais sûrement et seulement si nous les interprétons correctement.

Prenons un exemple d'une interprétation précipitée : Jésus promet que l'Esprit enseignera toutes choses aux apôtres, leur

rappelant tout ce qu'il a dit, leur annonçant les choses à venir et les conduisant dans toute la vérité (*Jean 14:26 ; 16:12,13*). On lit fréquemment ce passage comme s'il s'agissait d'une promesse qui nous est directement adressée. Mais c'est ignorer le contexte, car Jésus parle ici aux apôtres (et non directement à nous !). Il leur promet spécifiquement qu'ils seront les vecteurs de la nouvelle révélation qui constituera finalement les Écritures du Nouveau Testament.

Un exemple similaire est celui de la promesse de Jésus, qui annonce que lorsque l'Esprit viendra, il agira dans un triple ministère de conviction concernant le péché, la justice et le jugement (*Jean 16:8-11*). Ces mots sont bien sûr pertinents en ce qui concerne le ministère actuel de l'Esprit. Mais nous perdons de vue la richesse de leur portée si nous les interprétons sans tenir compte de leur contexte historique. Dans leur cadre original, ces paroles constituent une prophétie annonçant l'œuvre de l'Esprit au jour de la Pentecôte (*Actes 2:11ss.*).

Quand nous décelons cela, nous pouvons compléter le contenu de la promesse. Sinon, nous prenons le risque d'interpréter (et donc de façonner et de déformer) les Écritures à la lumière de notre propre expérience.

Jésus dit que l'Esprit «convaincra». Ce verbe signifie tout ce qu'il peut y avoir entre «déverser du mépris» et «convaincre». Cette œuvre possède trois dimensions : conviction de péché, de justice et de jugement. Qu'est-ce que cela veut dire ? Jésus l'explique, et les événements de la Pentecôte illustrent sa réponse.

Convaincre de péché

Premièrement, l'Esprit convainc de péché parce que les hommes ne croient pas en Christ (*Jean 16:9*).

Cela ne veut pas dire qu'ils sont pécheurs du seul fait qu'ils ne croient pas en Christ. Au contraire, plus tard, quand l'Esprit vient lors de la Pentecôte, glorifiant Christ à travers le témoignage que Pierre fait de lui (*Actes 2:22-36*), ses auditeurs prennent conscience de leur péché. Jésus était le Christ, mais ils n'ont pas cru en lui. Tel est le péché spécifique dont ils sont convaincus.

Convaincre de justice

Deuxièmement, l'Esprit convainc de justice, parce que Jésus va au Père (*Jean 16:10*). Quel est le lien entre Christ qui va au Père et cette conviction de justice ?

Dans le vocabulaire de Jean, Jésus qui «va au Père» désigne les multiples facettes de sa mort, sa résurrection, son ascension et sa glorification à la droite du Père. Dans la résurrection et ses conséquences, le Seigneur Jésus a été divinement justifié (*Romains 1:4*). Il fut ainsi démontré qu'il était le Juste, comme Pierre l'affirme avec grande puissance à la Pentecôte.

Mais si Jésus a été justifié comme étant *le Juste*, ceux qui l'ont méprisé, rejeté et crucifié sont en conséquence condamnés comme étant injustes. Ils sont ainsi convaincus de sa justice et de leur propre manque de justice. Ils sont aussi convaincus (prodige merveilleux) qu'en ce Juste qu'ils ont crucifié, Dieu pourvoit à une justice pour ceux qui sont injustes.

Convaincre de jugement

Troisièmement, l'Esprit convainc de jugement, parce que le prince de ce monde est jugé (*Jean 16:11*).

Là encore, les événements de la Pentecôte éclairent le sens de ces paroles. Voici les hommes qui ont méprisé la petite

voix de leur conscience, voix qui leur disait qu'ils péchaient en débarrassant le monde de Jésus. Or, sur la croix, Christ juge et condamne les puissances des ténèbres (*Jean 12:31*). Le jugement contre lui qui fut exécuté hors de Jérusalem s'inverse lorsqu'il sort du sépulcre.

Les implications de cela sont inéluctables. Si la condamnation de Jésus était une erreur, alors ceux qui l'ont condamné se trouvent désormais sous le coup de la condamnation du Dieu qui a ressuscité Jésus d'entre les morts.

Réfléchissez à cette idée attentivement. Le message que l'Esprit enseigne à la lumière de la résurrection est le suivant : «Jésus n'est *pas* coupable ; par conséquent, *vous êtes* coupables. En conséquence, c'est vous, et non Jésus, qui êtes maintenant assignés à comparaître devant le tribunal divin pour être jugés et condamnés !»

Quand l'Esprit est venu à la Pentecôte, beaucoup de gens furent convaincus de leur péché et de leur incrédulité (*Actes 2:23,36*). Ils furent persuadés de la justice du Christ que Dieu avait justifié (*Actes 2:24,32-36*). Ils reconnurent que Dieu l'avait élevé comme Seigneur, ce qui les amena à ressentir leur propre condition périlleuse (*Actes 2:34,37*).

Leçons à en tirer

Quelles leçons importantes devrions-nous retirer de cela ? Plusieurs, à n'en point douter, mais en voici une qui est vitale. La conviction la meilleure, la plus vraie et la plus profonde est celle qui nous montre deux choses :

1. En tant que pécheurs, nous avons besoin de Christ.
2. L'Évangile nous offre le Christ dont nous avons besoin.

La culpabilité peut nous mener au désespoir ou à un nouvel endurcissement de cœur. Mais une véritable conviction nous mène à Christ et à ce que symbolise le baptême : vos péchés peuvent être pardonnés (*Actes 2:38*).

18

Voir Jésus à la Pentecôte

Essayez ce simple test d'association de mots. Écrivez les mots que vous associeriez avec les termes suivants : «Sinaï», «Bethléhem», «calvaire» et «Pentecôte».

Il y a de fortes chances pour que vos réponses aux trois premiers mots soient des variantes de «loi» ou «Moïse», «naissance de Jésus» ou «mangeoire» et «croix» ou «crucifixion». Cependant, si vous avez répondu «Jésus» face au mot «Pentecôte», vous avez gagné un prix de théologie !

Mais, direz-vous, la Pentecôte ne concerne-t-elle pas le Saint-Esprit ? Pour de nombreux chrétiens, placer «Jésus» face à «Pentecôte» peut sembler aussi inapproprié que dire «Saint-Esprit» en réponse à «calvaire». Pourtant, dans une perspective importante, le récit que font les Écritures du jour de la Pentecôte vise à en dire plus au sujet de Jésus qu'à propos du Saint-Esprit.

Il est possible que nous ayons compris cela *a priori*, compte tenu de ce que le Seigneur enseigne, à savoir que l'Esprit se plaît à glorifier Christ plutôt que lui-même (*Jean 16:13,14*). Les premiers mots du livre des Actes le soulignent. Ils sous-entendent que le livre entier ne rapporte pas ce que firent les apôtres ou l'Esprit, mais ce que Jésus a continué d'accomplir au travers des apôtres et par la puissance de l'Esprit.

Comment la venue de l'Esprit à la Pentecôte éclaire-t-elle l'œuvre de Jésus ? De plusieurs manières.

Le couronnement

Premièrement, les événements de la Pentecôte apportent la preuve de l'intronisation cachée de Jésus. La première déduction logique que les auditeurs de Pierre devaient retirer de cet événement était la suivante : «Que toute la maison d'Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié» (*Actes 2:36*). Jésus n'a-t-il pas toujours été Seigneur et Christ ? Si, mais il est désormais entré dans le triomphe que suggèrent ces titres. Comment le savons-nous ? Parce qu'il a déversé le don de l'Esprit.

La philosophie de ce raisonnement peut échapper à ceux qui vivent dans une république, où l'investiture présidentielle se pratique plutôt que le couronnement d'un monarque ! Je suis (tout juste !) assez âgé pour me rappeler le couronnement de feu la reine Élisabeth II. Pour marquer son sacre, tous les enfants du royaume reçurent un cadeau. C'était le symbole festif de son couronnement.

Il en est de même ici. Le Seigneur Jésus-Christ est couronné en tant que Roi dans la gloire, mais on ne peut pas le voir dans le temps présent. Comment donc avoir l'assurance que cet

événement a bien pris place, que le royaume est effectivement inauguré et que les derniers jours du présent âge sont ici ? L'effusion du don de l'Esprit sur tous les enfants de Dieu est l'assurance que Jésus est roi (*Actes 2:17,18*) !

Derrière des portes fermées

Deuxièmement, la venue de l'Esprit indique qu'une transaction céleste est intervenue entre le Fils et le Père. Bien qu'étant souvent négligées, les paroles d'Actes 2:33 en témoignent : «Élevé par la droite de Dieu, il a reçu du Père le Saint-Esprit qui avait été promis.»

Ici, une porte vers le ciel s'ouvre brièvement, et il nous est donné un aperçu de la communion entre le Fils et le Père. Remonté au ciel, le Fils vient au Père, et que va-t-il lui dire ? «Père, te rappelles-tu ce que tu as promis au grand Roi ? Tu as dit : «Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage, les extrémités de la terre pour possession» (*Psaume 2:8*). Tu as dit au sujet du Serviteur souffrant : «Voici, mon serviteur... Devant lui des rois fermeront la bouche... Il verra une postérité et prolongera ses jours ; et l'œuvre de l'Éternel prospérera entre ses mains... C'est pourquoi je lui donnerai sa part avec les grands ; il partagera le butin avec les puissants, parce qu'il s'est livré lui-même à la mort» (*Ésaïe 52:13,15 ; 53:10,12*). Père, accomplis tes promesses envers moi.»

Comment cette domination mondiale devait-elle s'accomplir ? Toute autorité appartient désormais à Jésus. Il a promis que les disciples recevraient le Saint-Esprit et que celui-ci leur donnerait le pouvoir d'être ses témoins à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. Les disciples allaient donc se répandre partout dans le monde

en proclamant Jésus. Lui-même serait avec eux jusqu'à la fin, au travers de la présence de l'Esprit-témoin.

Les prémices

Troisièmement, la Pentecôte constitue les prémices de l'accomplissement de la promesse de Jésus à propos du ministère de l'Esprit : «Quand il sera venu, il convaincra le monde en ce qui concerne le péché, la justice, et le jugement» (*Jean 16:8*). L'explication de Jésus lui-même est édifiante. L'Esprit convaincra le monde «en ce qui concerne le péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ; la justice, parce que je vais au Père, et que vous ne me verrez plus ; le jugement, parce que le prince de ce monde est jugé» (*Jean 16:9-11*). La conviction mentionnée dans cette promesse est reliée à la façon dont l'Esprit révèle Jésus lui-même. L'Esprit fait apparaître clairement que Jésus est le Messie, le Fils du Père, vers lequel il est retourné, celui qui a vaincu Satan en triomphant de la mort qui est le salaire du péché. Ainsi, du début à la fin, l'Esprit dit : «Jésus.»

Cette théologie biblique renferme-t-elle une valeur pastorale ? Oui, car cent vingt individus furent remplis de Christ, inondés du sentiment de sa glorification et de son couronnement. Ils étaient absolument assurés de son règne éternel sur le monde entier. Ils avaient une vive certitude que si Dieu avait été fidèle à cette promesse, la plus grande de toutes, il le serait à toutes les autres. Quelque part le long du chemin, de nombreux chrétiens ont perdu de vue la gloire de l'élévation de Christ, intronisé et triomphant. Nous avons besoin de saisir que le couronnement de Jésus a pris place. Il est *déjà* couronné. C'est pourquoi nous devons aller de par le monde avec la bonne nouvelle, et cela dans la puissance du Saint-Esprit.

19

La promesse de puissance

De nos jours, nous sommes très conscients de la dimension communautaire de l'Église, ce qui est une bonne chose à plusieurs égards, car le mouvement évangélique a parfois porté une attention démesurée à la conversion individuelle et aux structures parallèles à l'Église tout en étant faible sur la doctrine et sur les pratiques de la vie d'église. Par contraste, la vision de Jésus se centre sur l'Église. Il déclare : « Je bâtirai mon Église... » (*Matthieu 16:18*)

Il existe aujourd'hui une pléthore de littérature sur l'Église, principalement de nature pratique. À partir de cette abondante panoplie, il est possible de sélectionner n'importe quel ouvrage sur l'Église « conviviale », ou sur celle qui vit pour ses objectifs, jusqu'au manuel de type « nous-au-moins-on-fait-les-choses-bien ».

De manière générale, les chrétiens plus axés sur la grâce souveraine de Dieu en Christ ont pour caractéristique de regarder

ces mouvements d'un œil sceptique. Ils ont tendance à posséder une perception de l'histoire de l'Église qui se situe au-dessus de la moyenne. Nous avons déjà vu tout ce qui se passe – ou, tout au moins, nous avons lu quelque chose à ce sujet.

Cela peut conduire à s'interroger à propos de la promesse de Jésus aux apôtres en Actes 1:8. Quand vous recevrez le Saint-Esprit, leur dit-il, «vous recevrez une puissance [*dunamis*]... et vous serez mes témoins.» Ils obéirent à son commandement de rester «dans la ville [Jérusalem]» et furent en effet «revêtus de la puissance [*dunamis*] d'en haut» (*Luc 24:49*). On connaît la suite. Une pièce remplie de personnes (120 selon Actes 1:15), qui allaient bientôt mettre le monde entier sens dessus dessous.

Comment expliquer cela ?

L'explication pour ces événements se contente-t-elle de dire que, durant les semaines entre la résurrection et l'ascension (dont on fait rarement cas), le Seigneur Jésus a fourni son propre séminaire sur l'expansion du royaume (*Actes 1:3*) ?

La transformation des disciples, d'un petit groupe apeuré et cloîtré derrière des portes verrouillées en une armée de témoins audacieux pour Christ, n'aurait jamais pris place sans la résurrection. En outre, il est certain que les semaines d'enseignement qui suivirent jouèrent un rôle clé. Dans ce laps de temps, Jésus enseigna ses disciples au sujet du royaume de Dieu.

Mais tout cela ne porta des fruits qu'après la venue du Saint-Esprit. Quand *Christ* était avec eux, les disciples recevaient un enseignement, mais ce n'est qu'à la venue du *Saint-Esprit* sur eux qu'ils reçurent la puissance (*dunamis*) dont ils avaient besoin pour être ses témoins («Vous recevrez une puissance, le *Saint-Esprit* survenant sur vous»).

Une puissance ! N'est-ce pas ce qui nous manque pour être témoins ?

La Pentecôte est-elle un événement unique ?

En lisant ces mots, certains souriront peut-être à la vue de l'apparente naïveté théologique qui les sous-tend. Ils savent que la Pentecôte est un événement qui se produisit une fois pour toutes dans l'histoire de la rédemption et qui n'a pas vocation à être un paradigme pour l'expérience chrétienne.

Cela est effectivement vrai. Mais cela ne transforme pas la Pentecôte en un événement qui se réduit à un cadre purement platonique. L'histoire de la rédemption est une histoire authentique, qui s'est vraiment produite. Les participants de la Pentecôte ont réellement expérimenté ce que décrit la Parole et, de surcroît, des éléments de cette expérience se sont répétés dans leur vie et se sont également manifestés dans la vie d'autres personnes.

L'élément de puissance pour le témoignage était une réalité empirique dans la vie des premiers disciples. De plus, l'effusion de l'Esprit au jour de la Pentecôte (*Actes 2:4*) se répéta (*4:8,31 ; 13:9*). Les preuves d'une puissance similaire se voient aussi à travers tout le Nouveau Testament (*par ex. 1 Thessaloniens 1:6-8*). Paul lui-même considère de telles expériences en partie comme étant une réponse à sa requête spécifique de pouvoir annoncer l'Évangile pleinement et avec assurance (*Éphésiens 6:18,19*).

Les apôtres voyaient la Pentecôte comme un événement unique, l'intronisation d'une nouvelle ère, mais contenant des éléments souvent reproductibles. L'effusion de puissance pour le témoignage, promise par Jésus, ne se limitait pas au seul événement de la Pentecôte ni aux seuls apôtres. Elle s'étendait au-delà de leurs personnes et de leur époque (*Actes 2:4*).

Un mot pour ceux qui aiment la doctrine

La puissance pour témoigner est ce dont nous avons toujours besoin. En vérité, rien d'autre ne ferait taire avec autant de facilité les opposants à une foi plus centrée sur la doctrine. Bien plus important encore, ce n'est qu'à travers une telle puissance que nous dépasserons le simple témoignage de la doctrine auprès de nos frères chrétiens pour commencer à témoigner de la foi qui sauve auprès des non-chrétiens.

En regardant les quelques dernières décennies, les chrétiens fondés sur la grâce souveraine de Dieu ont de nombreuses raisons de se réjouir. D'une perspective humaine, il est probable que de nombreux lecteurs de ce livre n'auraient jamais découvert la théologie réformée cinquante ans en arrière. Les moyens par lesquels nous avons appris cette théologie aujourd'hui étaient alors presque inexistants. Les magazines et livres «de la grâce» (ou «calvinistes») étaient connus seulement d'un petit nombre de spécialistes. Ces convictions théologiques influençaient peu de chaires et encore moins de conférences.

Oui, nous pouvons nous réjouir du déferlement des richesses que nous avons reçues. En résultat, la communauté de la grâce a connu une croissance exponentielle dans le monde entier. Mais la croissance n'est parfois qu'une sorte de jeu de chaises musicales ecclésiastiques. Nous avons besoin d'incarner quelque chose de plus riche que cela, notamment en termes d'impact sur le monde païen. Cela requiert de la puissance dans le témoignage.

La puissance vient par la communion

Comment «recevoir la puissance»? Ce n'est pas seulement le fruit d'un apprentissage de connaissances, mais le résultat de

la communion avec Christ : être davantage avec lui, s'engager dans une intercession sérieuse en son nom, méditer plus sur ses merveilles. Dans notre empressement à étudier et à débattre, il se peut que nous ayons perdu l'art biblique «d'attendre». Nous avons été trop enclins à nous précipiter sans que l'Esprit ne nous ait recouverts de son onction.

Un autre élément est requis ici. Ceux qui reçurent une telle puissance au temps des apôtres durent résoudre la question de la crucifixion qui lui était connexe. Ils comprirent que le Seigneur ressuscité était aussi le Sauveur crucifié. Le suivre signifie avoir le dos marqué, les mains, les pieds et même le côté percés. *Attendre* sans se *dépouiller* ne conduit pas à *aller* dans la *plénitude* de l'Esprit.

Généralement, les vies que la puissance de témoignage a marquées ont toujours été ainsi.

Qu'en est-il alors de l'Église *remplie de puissance* et fondée sur la vérité de la grâce souveraine ? Qu'en est-il d'une telle Église *remplie* de l'Esprit ? Ces choses définissent-elles une telle Église ? Il faut pour cela avoir une Église fondée sur la vérité et *crucifiée*.

20

Un réveil caché

Jonathan Edwards, théologien du dix-huitième siècle, considérait que Dieu faisait généralement avancer son royaume à travers des saisons de réveil. C'est ainsi que Dieu fait cesser l'opposition à l'Évangile, suscite une conviction de péché et construit l'Église. Voici comment Edwards l'exprime :

«Il est bon d'observer ici que, depuis la chute de l'homme jusqu'à aujourd'hui, l'œuvre de la rédemption a surtout porté ses fruits par suite des remarquables envois de l'Esprit de Dieu. Bien qu'il y ait une constante influence du Saint-Esprit de Dieu accompagnant toujours la célébration du culte, cependant les plus grandes choses qui ont été faites, pour l'accomplissement de cette grande œuvre, ont toujours été le résultat d'une grande effusion du Saint-Esprit à certaines époque particulièrement favorisées.»¹

Que nous soyons d'accord ou non avec cette analyse précise d'Edwards, nous reconnaissons pour la plupart qu'il y avait quelque chose de caractéristique concernant ce que Dieu a fait à l'époque de ce qu'on a appelé le «Grand Réveil».

On pense moins souvent à la Réforme comme étant un réveil, et on associe rarement les noms de Martin Luther et Jean Calvin avec l'idée de réveil. Or, la Réforme fut un grand réveil, une période où des multitudes sans nombre affluèrent à Christ sous l'effet d'une nouvelle prédication de l'Évangile.

Réveil en Palestine

On pense encore moins fréquemment aux jours qui entourèrent les ministères de Jean-Baptiste puis de Jésus, et plus tard encore des apôtres, comme étant un temps de réveil. Mais la Palestine connut des jours de réveil spirituel remarquables aux alentours de l'an 30 de notre ère. L'évangile selon Jean fournit une série d'indices à cet effet.

Le ministère de Jean-Baptiste eut un tel impact que les gens se mirent à poser des questions relatives à la fin des temps (*Jean 1:19-23*). «Jean aussi baptisait à Enon... parce qu'il y avait là beaucoup d'eau ; et on y venait pour être baptisé» (3:23). Ceux qui crurent en Jésus furent bientôt nombreux (2:23), à tel point que la rumeur circulait que Jésus faisait plus de disciples que Jean (4:1).

Ce phénomène se poursuivit durant la première partie du ministère du Seigneur Jésus. Il prêchait à des foules de cinq mille familles (6:10, où le nombre d'hommes représente vraisemblablement des groupes familiaux). Apparemment, beaucoup d'entre eux restaient d'un jour sur l'autre, dormant à la belle étoile dans l'espoir de l'entendre encore (6:22). Ces jours étaient bien des jours de réveil !

Un réveil au moment le plus inattendu

Il y eut cependant un endroit où le réveil fut si merveilleux que Jean fait une pause pour le décrire en détail. Cela ne se passa ni en Galilée ni à Jérusalem. Le plus extraordinaire au sujet de cet événement est qu'il commença avec *une femme* et prit place dans un lieu nommé *Sychar, en Samarie* (Jean 4:3-42).

Nous avons ici à la fois un exemple et une théologie du réveil.

Qu'apprenons-nous ?

Premièrement, le réveil spirituel se produit lorsque Jésus vient dans la puissance du salut, au temps qu'il a fixé et de la manière qu'il a choisie dans sa souveraineté (4:4). Aucun préavis ne fut affiché au puits de Jacob, annonçant qu'une semaine de réveil allait se dérouler en ce lieu à telle date !

Deuxièmement, Christ n'a pas besoin de personnages puissants et influents pour atteindre une communauté entière. Une conviction profonde, une conversion complète, une confession libre sont les instruments qu'il choisit et qu'il illustre sa rencontre avec une femme anonyme au puits de Jacob. L'essentiel n'est pas la grandeur selon le monde, mais la puissance de Dieu qui se manifeste en renouveau spirituel.

Une femme samaritaine fut la passerelle humaine pour Christ vers la communauté entière de Sychar. Le fruit qu'elle porta était la conséquence d'une visite de l'Esprit, comme cela a souvent été le cas lors de réveils. Comme dans le récit du réveil au temps de Jonas (3:4,5), le témoignage de la femme est bref, mais son impact fut énorme. Comme le formule Robert Murray McCheyne (qui pouvait parler d'après sa propre expérience, ayant été un tel instrument) : «Ce n'est pas une multitude de paroles qui est nécessaire, mais beaucoup de foi.»²

Le secret

Le Seigneur Jésus mena ses disciples derrière la scène de cet événement afin de leur montrer quel en était le secret. C'était le moment de la moisson, et ils devaient être moissonneurs. Or, avant la récolte, il y a la charrue ; avant le moissonneur vient celui qui sème. D'autres ont fait le «travail» (4:38).

Qui sont les «autres» mentionnés au verset 38 ? Y avait-il des personnes cachées dans le passé de Sychar, qui avaient servi Yahvé fidèlement au milieu d'une société spirituellement compromise ? Il est certain que Jésus lui-même, celui que le Père avait envoyé, avait labouré profondément et patiemment par la puissance de l'Esprit dans une vie individuelle. Son instrument était cette vie, bien labourée, ensemencée avec l'Évangile et engagée dans la récolte.

Le début de l'entretien fut très douloureux, alors que la femme lui résistait. Mais la fin fut remarquable. Démasquée, convaincue de péché, humiliée et dévoilée, elle était prête à être renouvelée, et elle se tourna vers Christ. Elle abandonna son ancienne manière de vivre pour être comblée avec Jésus.

C'est un privilège inestimable que d'assister à une telle œuvre de grâce divine, quand tout prétexte est réduit au silence, quand la conviction ressentie laboure un sol endurci, et alors que la grâce de Jésus devient le don le plus désirable au monde. C'est à un tel moment qu'on dévore la Parole de Christ dans l'Écriture et que les lèvres parlent instinctivement de lui. C'est le début d'un réveil, un moment merveilleux. La douleur qu'il engendre est parfois écrasante, presque physiquement insupportable, comme le soulignent les récits sans nombre de conversions lors de réveils. Mais son impact purificateur peut être prodigieux par sa sincérité ahurissante et sa simplicité.

Au vu de cela, interrogeons-nous à propos de notre propre communion d'église et de nous-mêmes au niveau individuel. Est-ce que je vis dans une condition de léthargie, à l'opposé du réveil ? Si une réponse honnête à cette question crée un choc en moi, je dois veiller à ne pas manquer d'en tirer une prière sincère à Christ, lui demandant de faire une œuvre nouvelle dans ma vie.

Il est aussi nécessaire de faire face à une autre question. Je peux désirer avec enthousiasme voir une moisson, mais suis-je prêt à ce que le soc me transperce, retourne mon cœur infesté de mauvaises herbes, à ce qu'il m'ouvre les yeux sur mon besoin tel que je ne le soupçonne pas, et à ce qu'il me conduise à voir Christ comme celui qui porte le péché et comme le Sauveur qui exige que je lui remette tout ce que j'appelle mien ?

C'est exactement «ce qu'un tel amour demande» ! Rien de moins que *tout*.³

Notes :

1. Jonathan Edwards, *Histoire de l'œuvre de la rédemption*, Société des livres religieux, Toulouse, 1854, publié récemment par Publications chrétiennes, Trois Rivières, collection Impact Héritage, 2016, p.35.

2. Robert Murray McCheyne, *The Memoir and Remains of Robert Murray McCheyne*, éd. Andrew Bonar, The Banner of Truth Trust, Edinburgh, 1966, p.93.

3. «Quand je contemple cette croix», Ruben Saillens, dernière ligne.

21

Les signes d'un vrai réveil

Ce fut bientôt le moment de la pause du matin durant la conférence à laquelle j'étais invité, et une petite promenade au dehors me sembla être une bonne idée. La nuit précédente avait été sans lune, et le bâtiment d'église qui se trouvait de l'autre côté de la rue n'avait alors été qu'une masse sombre. Je m'approchai pour y jeter un œil et je fus surpris par les mots figurant sur le panneau d'affichage : «Réveil ici la semaine prochaine : mardi, jeudi et vendredi.» C'est donc vrai, me dis-je, il y a vraiment des chrétiens qui croient qu'une église peut planifier, préparer et annoncer un réveil à l'avance !

J'aurais facilement pu faire preuve de cynisme et me moquer (pourquoi pas de réveil le mercredi ?), ou me montrer hautain et supérieur (ces gens ne savent-ils pas à quel point Charles Finney était dans l'erreur ?). Il est probable que ces gens de l'autre côté de la rue préparaient simplement une conférence biblique

comme celle à laquelle j'intervenais, un temps de ministère plus intense qui rafraîchirait leur âme et même les «réveillerait». Il est peu probable, songeai-je, que quiconque ayant expérimenté un réveil, dans le sens historique du terme, annonce les dates auxquelles un tel événement va se produire. Un vrai réveil a un effet bien différent.

Mais quelle est la différence ?

Les signes distinctifs

On enseignait autrefois à ceux qui se destinaient à devenir guichetiers de banque à distinguer les faux billets des vrais en leur faisant passer des heures à manipuler les billets authentiques. De la même manière, la meilleure protection contre un «revivalisme» erroné consiste à se familiariser avec ce qu'est un vrai réveil.

Dans son ouvrage *Une œuvre du Saint-Esprit : ses vrais signes*,¹ Jonathan Edwards s'appuie sur 1 Jean 4 pour montrer que toute œuvre de Dieu authentique partage plusieurs caractéristiques :

1. Une haute estime à l'égard de Christ.
2. Le renversement du royaume de Satan dans les cœurs.
3. Une vision respectueuse et une attention particulière vis-à-vis de la Parole de Dieu dans l'Écriture.
4. La présence de l'Esprit de vérité qui convainc de la réalité de l'éternité, ainsi que de la profondeur de notre péché et l'énormité de nos besoins.
5. Un amour profond à la fois pour Dieu et pour les hommes.

Qu'est-ce que cela signifie concrètement ?

Une vue microcosmique

Il y a plusieurs années, je fus témoin d'un réveil sous sa forme la plus basique. Il s'agissait de l'œuvre soudaine, inattendue et remarquable de l'Esprit de Dieu sur un ami. L'effet était tellement spectaculaire et radical que la nouvelle se répandit rapidement en différents lieux du pays. Les gens demandaient : «Que s'est-il passé au juste ?»

Vingt-cinq années passèrent avant qu'il me parût approprié de demander à mon ami (qui n'était certainement pas au courant du livre de Jonathan Edwards à l'époque) ce que cette remarquable expérience avait impliqué pour lui. Sa réponse fut très instructive. Cinq choses semblaient s'être produites, et elles étaient encore fraîches dans sa mémoire deux décennies et demie plus tard :

1. *Une exposition douloureuse du péché spécifique d'incrédulité.* L'écoute de la prédication était un incontournable de la nourriture spirituelle de mon ami, mais une force invincible survint et accompagna le sentiment qu'en fait, il avait méprisé intérieurement la Parole divine. Celle-ci, prêchée dans la puissance de l'Esprit, fit tomber le masque de l'orgueil intérieur et d'une réputation extérieure de spiritualité. Une exposition effrayante du péché se produisit.

2. *Un désir puissant s'éleva en lui d'être libéré du péché.* Une nouvelle affection survint dans son cœur, comme spontanément. En effet, il éprouva un désir réel de voir son péché de plus en plus révélé et exposé, afin de pouvoir le confesser, d'être pardonné et purifié. Aussi troublante que fût la douleur, elle renfermait une tendresse de grâce.

3. *L'amour de Christ semblait maintenant merveilleux au-delà de toute mesure. Un amour pour Christ se déversait depuis un cœur qui ne pouvait pas avoir assez de Christ. Il dévorait les Écritures pour en découvrir toujours plus à son sujet.*

4. *La naissance d'un amour nouveau pour la Parole de Christ – pour sa lecture, pour l'écoute de son exposé et de son application, tout particulièrement dans le but de connaître chaque expression de la volonté de Dieu, afin de pouvoir y obéir.*

5. *Un amour plein de compassion pour les autres se déversait maintenant dans son cœur. Cet amour venait d'un double sentiment, d'une part du péché et de son besoin, et, d'autre part, de la grâce et du pardon. Le témoignage chrétien cessa d'être un fardeau pour lui et devint l'expression de nouvelles affections puissantes et produites par l'Esprit.*

Il en fut ainsi pour le roi David :

«Ô Dieu ! aie pitié de moi... Selon ta grande miséricorde, efface mes transgressions ; lave-moi complètement de mon iniquité, et purifie-moi de mon péché. Car je reconnais mes transgressions, et mon péché est constamment devant moi. J'ai péché contre toi seul, et j'ai fait ce qui est mal à tes yeux... Purifie-moi... Lave-moi... Ô Dieu ! Crée en moi un cœur pur... Et ma langue célébrera ta miséricorde» (*Psaume 51:3-6,9,12,16*).

On trouve des échos de cela en Jonas, le prophète qui eut besoin d'un réveil personnel avant de devenir l'instrument de Dieu pour le réveil des Ninivites : «Moi, j'ai crié à l'Éternel... Je me disais :

je suis chassé de devant toi... Tu m'as fait remonter vivant... Je t'offrirai un sacrifice en disant ma reconnaissance» (2:3-10).

Préservé de deux dangers

Lors de sa venue, l'Esprit convainc de péché, de justice et de jugement (*Jean 16:8-11*). Son œuvre est le vrai réveil et nous préserve de deux dangers. Le premier est celui d'un faux «revivalisme» basé sur les œuvres. Se familiariser avec le réveil authentique est la meilleure des protections contre les faux. Le second est le danger d'une fausse supériorité. Une connaissance précise de la nature du réveil n'est pas la même chose qu'être touché par le réveil ! Ici comme ailleurs, il nous faut bénéficier du sage enseignement de Paul : la connaissance peut enfler et enorgueillir alors que l'amour édifie (*1 Corinthiens 13*). Quelle valeur en effet a devant Dieu la capacité de mettre en lumière les faux réveils, si nous ne désirons pas nous-même le vrai ?

En fin de compte, le meilleur garde-fou contre un faux «revivalisme» est une connaissance empirique du véritable renouveau spirituel. De manière ultime, il s'agit moins d'un désir pour le réveil que d'un désir de connaître Dieu lui-même.

Note :

1. Jonathan Edwards, *Une œuvre du Saint-Esprit : ses vrais signes*, éditions Europresse, Chalon-sur-Saône, 1996.

22

La joie dans la lumière

Les réformateurs plaçaient un accent considérable sur les dons que le Saint-Esprit accorde au corps de Christ dans son entier. Le théologien Benjamin Warfield décrit à juste titre Jean Calvin comme «le théologien du Saint-Esprit».¹ Pourtant, les chrétiens «calvinistes» (qui enseignent que la grâce de Dieu est souveraine en Christ seul) ont toujours eu «mauvaise presse» en ce qui concerne leur conception des dons de l'Esprit.

Il est cependant paradoxal que la source de cette mauvaise réputation a changé au cours des cinq siècles écoulés depuis la Réforme. Au seizième siècle, c'était le catholicisme romain («où sont les miracles authentifiant votre message ?», demandait Rome). Hier, il s'agissait du pentecôtisme. Aujourd'hui, il semble que ce soit le mouvement évangélique dans son entier. On considère comme réactionnaire, voire dénigrante à l'égard du Saint-Esprit, la position selon laquelle certains dons (comme

la prophétie, les œuvres miraculeuses et le parler en langues) avaient pour vocation de servir spécifiquement durant la période apostolique et ne devaient pas continuer à toutes les époques de l'histoire de l'Église.

Il est absolument certain que Dieu est capable de faire ce qu'il veut. Nous pouvons lui faire confiance à ce propos parce qu'il est saint, sage, tout-puissant, ainsi que d'une bonté et d'une bienveillance merveilles. Toutefois, nous sommes aussi appelés à creuser les Écritures afin d'apprendre ce qu'il a promis spécifiquement de faire, étant donné qu'il s'agit du socle sur lequel repose la foi et de ce qu'elle attend de lui.

Dans ce contexte, les Écritures enseignent que Dieu a donné intentionnellement plusieurs dons (en particulier celui de révélation par prophétie, la capacité de faire des miracles et le parler en langues), pour des périodes de temps limitées et avec un but spécifique en vue. Il y a des raisons bibliques solides d'accepter cela :

1. C'est un trait caractéristique du mode opératoire de Dieu à travers toute l'histoire biblique.

Contrairement à l'opinion populaire, les dons «miraculeux» n'ont été accordés que de manière ponctuelle dans l'histoire biblique. Leur occurrence est généralement circonscrite à une poignée de périodes de temps d'une durée d'environ une génération chacune. La déclaration selon laquelle la Bible est un livre «rempli de miracles» doit être nuancée avec doigté car elle peut facilement induire en erreur.

2. Le Nouveau Testament souligne à plusieurs reprises le rôle de ces dons, à savoir transmettre et confirmer la nouvelle révélation (maintenant interrompue jusqu'au retour de Christ) (*Actes 2:22 ; 14:3 ; cf. 2 Corinthiens 12:12 ; Hébreux 2:3,4*).

3. Le texte du Nouveau Testament suggère que les écrits apostoliques se substituaient déjà à la vocation de ces dons vers la fin de l'ère apostolique. Ainsi, par exemple, les lettres pastorales, qui font partie des dernières épîtres rédigées, sont muettes quant à des références à leur *présence* ou à leur *futur encadrement* (1 et 2 *Timothée* ; *Tite*).

Analogies ?

On pourrait en dire plus ici en termes de christologie biblique. L'effusion des dons de prophétie, de miracles et du parler en langues lors de la Pentecôte a pour vocation spécifique de marquer le couronnement de Christ. Par conséquent, le rôle inhérent à ces dons n'est pas d'être des éléments permanents de la vie de l'Église.

Dans ce contexte, il est probablement aussi important (sinon plus) de souligner une autre facette souvent ignorée de l'enseignement réformé. Le célèbre théologien puritain, John Owen, l'exprime bien dans ces quelques mots :

« Bien que tous ces dons et activités aient cessé sous certains aspects, certains de manière absolue, d'autres en ce qui concerne leur mode de communication et leur degré d'excellence, cependant, en ce qu'ils avaient rapport avec l'édification de l'Église, quelque chose d'analogue se poursuit depuis lors et jusqu'à aujourd'hui. »²

Qu'est-ce que cela signifie ? Simplement ceci : le même Esprit accorde à l'Église des dons à la fois temporaires et persistants. Ne soyons donc pas surpris de découvrir des traits communs dans les deux cas de figure.

Le trait commun le plus important est peut-être le ministère de l'Esprit concernant la lumière qu'il communique. Il éclaire notre esprit et nous permet de connaître, de voir, de saisir et d'appliquer la volonté et le dessein de Dieu. Les dons temporaires que Dieu accordait au début renferment un caractère d'immédiateté pour cette communication de la lumière (illumination). L'Esprit enseigna aux apôtres «toutes choses» et les conduisit dans toute la vérité (*Jean 14:26 ; 16:13*). Ayant permis aux apôtres de rédiger les Écritures, il continue cependant son œuvre en nous dans le présent à travers elles.

Jésus dit cela clairement quand il s'adresse aux apôtres dans la chambre haute (*Jean 13-17*). Ce sera l'un des ministères centraux de l'Esprit dans leur vie. Il leur rappellera ce que Jésus a dit (les évangiles), les conduira dans la vérité (les épîtres) et leur montrera les choses à venir (l'Apocalypse). Il accomplit une œuvre similaire dans notre vie. Mais, alors qu'il illuminait l'esprit des apôtres en lien avec son œuvre dans l'Histoire, il illumine le nôtre en lien avec leurs paroles dans les Écritures.

La soif de l'immédiat

Pourquoi alors, par opposition avec leurs pères, une telle soif d'expérimenter une révélation divine immédiate et personnelle s'empare-t-elle des chrétiens aujourd'hui («Dieu m'a dit... ») ? Pourtant, la volonté de Dieu pour nous est l'œuvre continue de l'Esprit pour éclairer notre compréhension par le moyen de la révélation du Nouveau Testament !

Il semble y avoir trois raisons :

1. Bénéficier d'une révélation directe plutôt que de la révélation biblique peut sembler pour beaucoup plus excitant, plus

suraturel (de manière palpable), plus «spirituel», «divin» ou «personnel».

2. Beaucoup de gens ressentent qu'il y a plus de force à dire : «Dieu m'a dit», que : «la Bible me dit.»

3. Une révélation directe rend superflus l'exercice ardu d'une étude minutieuse de la Bible, ainsi qu'un examen attentif de la doctrine chrétienne afin de connaître la volonté de Dieu. Il faut reconnaître qu'en comparaison avec une révélation immédiate, l'étude de la Bible a l'air ennuyeuse. Bien que cela soit rarement dit, une pensée sinistre sous-tend ce sentiment, selon laquelle la Bible n'est pas très claire. À l'opposé, on suppose qu'il est impossible de mal interpréter une révélation directe.

La lumière de l'Esprit dévoilée

Veillons à ne pas nous laisser intimider et à ne pas développer une mentalité défensive en réponse aux arguments en faveur d'une révélation immédiate. Gardons à l'esprit certains éléments au sujet de cette œuvre d'illumination.

1. Il s'agissait en réalité de l'expérience de Jésus. Oui, le Seigneur prophétisait et accomplissait des miracles. Mais ignorer le fait qu'il étudiait et mémorisait les Écritures avant de se les appliquer nous conduit à être coupables de docétisme (la vision selon laquelle l'humanité de Jésus n'était semblable à la nôtre qu'en apparence). Jésus grandit en sagesse et en stature devant Dieu (*Luc 2:52*), et cela en méditant avec patience et persévérance les Écritures de l'Ancien Testament (je présume qu'il les connaissait probablement par cœur).

En Ésaïe, le troisième des cantiques du Serviteur offre une image émouvante du Seigneur Jésus. Il se réveille chaque jour, dépendant de son Père pour éclairer sa compréhension de sa Parole et lui permettre de penser, de ressentir et d'agir comme l'Homme qui est rempli de l'Esprit de sagesse et de compréhension (cf. *Ésaïe 11:2ss.*) :

«Le Seigneur, l'Éternel, m'a donné une langue exercée,
Pour que je sache soutenir par la parole celui qui est abattu ;
Il éveille, chaque matin, il éveille mon oreille,
Pour que j'écoute comme écoutent des disciples» (*Ésaïe 50:4*).

2. L'étude attentive de la Parole de Dieu est la méthode divine pour produire une croissance chrétienne authentique parce qu'elle implique le renouvellement de l'esprit (*Romains 12:2*) et parce qu'elle est progressive (elle prend du temps et exige l'obéissance de notre volonté). Dieu fait parfois les choses avec rapidité, mais sa méthode ordinaire avec ses enfants consiste à œuvrer lentement et sûrement afin de les amener progressivement à ressembler davantage au Seigneur Jésus. Les arbres ne poussent pas en une nuit. Ils croissent sur de très longues périodes de temps, et l'expérience du soleil, de la pluie et du vent les aide dans ce processus. Il en est de même avec les arbres que plante le Seigneur. On trouve le maître mot de cette croissance dans le conseil de Paul à Timothée : «Comprends ce que je dis, car le Seigneur te donnera de l'intelligence en toutes choses» (*2 Timothée 2:7*).

3. En œuvrant avec et à travers la Parole de Dieu, afin d'illuminer et de transformer notre façon de penser, l'Esprit a pour effet de développer un instinct pieux qui opère parfois de manière surprenante. Chez le croyant que l'Esprit instruit et éclaire, la

révélation de l'Écriture devient partie intégrante de sa façon de penser, à tel point que la volonté de Dieu semble devenir claire instinctivement (et dans ce sens, «immédiatement» ou «directement»). Tout comme une oreille musicale bien entraînée reconnaît si un morceau de musique est bien joué ou non, la mise en pratique spirituelle de la Parole de Dieu crée du discernement (cf. *Hébreux 5:11-14*).

Voilà qui pourrait aider à expliquer pourquoi des chrétiens bien intentionnés ont parfois confondu illumination et révélation. Confondre les termes peut conduire à des conséquences pratiques potentiellement malheureuses.

En outre, comprendre que le Seigneur agit de ces manières avec nous aide à expliquer quelques-uns des éléments plus mystérieux dans notre expérience, sans que nous nous sentions forcés de recourir à l'argument selon lequel nous avons un don de révélation ou de prophétie particulier. Sur ce point, le professeur John Murray s'exprime avec une grande sagesse :

«Étant les sujets de cette illumination et lui étant réceptifs, nous aurons des sentiments, des impressions, des convictions, des désirs, des inhibitions, des impulsions, des fardeaux et des résolutions alors que l'Esprit Saint agit en nous pour accomplir le dessein conforme à la volonté de Dieu. De ces manières, l'illumination et la direction de l'Esprit au travers de la Parole de Dieu se concentreront elles-mêmes dans notre conscience. Nous ne sommes pas des automates. Ne pensons pas que ces choses sont nécessairement irrationnelles ou extrêmement mystiques.»³

Comme le Psaume 119 le montre avec grande beauté, la Parole de Dieu que l'Esprit de Dieu éclaire est la voie vers la stabilité et

la liberté spirituelles. Elle nous conduit de manière infallible à connaître, aimer et faire la volonté de Dieu au quotidien.

Oui, il y a de la joie dans la lumière !

Notes :

1. Benjamin Warfield, *Calvin and Calvinism*, in *The works of Benjamin B. Warfield*, 10 vols., Oxford University Press, New York, 1932, 5:21.
2. John Owen, *Works*, Vol. 4, éd. W. H. Goold, The Banner of Truth Trust, Edinburgh, 1967, p.475.
3. John Murray, *Collected Writings*, The Banner of Truth Trust, Edinburgh, 1976, 1.188.

Partie 4

Les privilèges de la grâce

Les chrétiens des temps passés parlaient parfois de «vivre en-deçà du niveau de nos privilèges». La croissance dans la vie en Christ dépend de la manière dont nous comprenons et dont nous nous saisissons de tous les privilèges qui nous appartiennent en Christ.

23

L'union avec Christ

Dans son discours de la chambre haute, en plus de révéler clairement que Dieu est Père, Fils et Saint-Esprit, Jésus dévoile de manière admirable le thème central de l'union qui existe entre lui et son peuple, ainsi que les bénédictions qui en découlent. Il décrit cette union dans des termes surprenants : «Vous êtes en moi, et... je suis en vous» (*Jean 14:20*). Il l'exprime dans des termes encore plus simples lorsqu'il s'adresse à son Père : «Moi en eux» (*17:23*). Cette vérité est si profonde et importante que Jésus fournit deux analogies afin de nous aider à suivre son enseignement, l'une céleste, et l'autre terrestre.

Deux analogies

La première analogie permet de saisir la pure merveille qu'est notre union avec Christ : «En ce jour-là [le jour de la Pentecôte,

lors de la venue de l'Esprit], vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et que je suis en vous» (*Jean 14:20*). L'analogie et le fondement utilisés pour décrire l'union du croyant avec Christ consistent en sa propre union avec son Père. Tel est le degré d'intimité de notre relation avec le Sauveur.

La seconde analogie permet de saisir la nature de cette union : nous sommes unis à Christ comme des sarments sont unis au cep. Jésus est le vrai cep, nous sommes les sarments. Il développe cette analogie longuement en *Jean 15:1-11*.

Ces paroles introduisent l'étape suivante dans la série des «je suis» de Jésus qui paraissent dans l'évangile selon Jean. À travers ces affirmations, Jésus se définit devant nous comme l'accomplissement d'événements et de modèles dans l'histoire de la rédemption.

L'Ancien Testament décrit fréquemment Israël comme une vigne (*Psaume 80:9-17* ; *Ésaïe 5:1-7* ; *Ézéchiel 19:10-14*). Il est intéressant de remarquer que la Parole utilise ce langage imagé dans un contexte de jugement, car bien que Dieu ait planté Israël, la nation n'a porté aucun fruit. Par opposition, Jésus est la vraie vigne fertile, plantée par le Père, le maître jardinier. Son désir est de nous voir subsister, demeurer ou, comme le disent les jardiniers, «prendre» et porter du fruit, nous qui sommes les rejetons greffés sur la vigne par grâce (*Jean 15:4-7*). Qu'est-ce que cela implique ?

Demeurer en Christ

Fréquemment, on comprend mal l'exhortation à «demeurer», comme s'il s'agissait d'une expérience spéciale, mystique et indéfinissable. Or, Jésus montre avec clarté que cela implique un certain nombre de réalités concrètes.

1. L'union avec le Seigneur dépend de sa grâce. Nous sommes bien sûr activement et personnellement unis à Christ par la foi (*Jean 14:12*). Mais la foi en elle-même s'enracine dans l'activité de Dieu. C'est le Père qui, en tant que jardinier divin, nous greffe en Christ. C'est Christ qui nous purifie par sa Parole et nous rend aptes à l'union avec lui (*15:3*). Tout cela vient de la grâce souveraine.

2. L'union avec Christ signifie lui être obéissant. Demeurer implique une réponse de notre part à l'enseignement de Jésus : «Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous... » (*Jean 15:7*) Paul fait écho à cette idée en Colossiens 3:16, lorsqu'il écrit : «Que la parole de Christ demeure en vous dans toute sa richesse», une déclaration qui est étroitement liée à son exhortation parallèle d'Éphésiens 5:18 : «Soyez, au contraire, remplis de l'Esprit.»

En bref, demeurer en Christ signifie permettre à sa Parole de remplir notre esprit, de diriger notre volonté et de transformer nos sentiments. En d'autres mots, notre relation avec Christ est connectée intimement à ce que nous faisons avec nos bibles ! Ainsi, lorsque que la Parole de Christ demeure en nous et que l'Esprit nous remplit, nous commençons bien entendu à prier d'une manière cohérente avec la volonté de Dieu et nous découvrons la vérité derrière la promesse (souvent mal appliquée) du Seigneur Jésus : «Demandez ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé» (*Jean 15:7b*).

3. Christ souligne un autre principe : «Demeurez dans mon amour» (*15:9*), et il expose très clairement ce que cela implique : le croyant fait reposer sa vie sur l'amour du Christ (l'amour de celui qui donne sa vie pour ses amis, *v.13*).

Christ a apporté la preuve de cet amour à la croix. Veillons à ne jamais nous égarer en nous éloignant de la contemplation quotidienne de la croix, en tant que démonstration irréfutable de cet amour, et de la dépendance de l'Esprit qui le répand dans notre cœur (*Romains 5:5*). De plus, le fait de demeurer dans l'amour du Christ s'exprime de manière très concrète dans une obéissance simple à son égard qui est le fruit et la preuve d'un amour pour lui (*Jean 15:10-14*).

L'utilisation du sécateur

Finalement, un des éléments de ce processus de «demeurer» en Christ consiste en un appel à se soumettre au «sécateur» de Dieu, dont la providence nous émonde de toute déloyauté et parfois de tout ce qui est sans importance, afin que nous demeurions en Christ avec un cœur d'autant plus entier.

Dans l'univers de l'horticulture, l'émondage a généralement pour but une productivité sur le long terme. Il en est ainsi avec les croyants. Le Père émonde les sarments de la véritable vigne afin qu'ils produisent plus de fruit. Bien sûr, on a souvent l'impression que son émondage est aléatoire, mais aucun geste n'est jamais perdu, et chaque taille est nécessaire afin que nous portions «encore plus de fruit» (*Jean 15:2*). En Christ, nous sommes en sécurité sous le «sécateur» du Père.

Si nous avons besoin de plus d'encouragement à demeurer en Christ, nous le trouvons dans la raison que Jésus donne pour cet enseignement : «Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite» (*Jean 15:11*).

Jésus veut-il dire qu'il enseignait ces choses afin que ses disciples (et nous avec eux) reçoivent de la joie de sa part, ou que nous lui donnerons de la joie ?

Les deux sûrement ! Nous ne sommes pas seulement unis à lui, mais il a aussi décidé que sa joie et la nôtre sont maintenant inséparables !

24

Christ en nous

Les cantiques de Noël et de Pâques classiques saisissent des aspects de l'enseignement biblique que nous avons tendance à négliger. Ils célèbrent avec éclat la vérité selon laquelle les événements historiques de l'Évangile contiennent des implications personnelles considérables pour nous.

À l'occasion de Pâques, nous nous souvenons que Christ étant mort et ressuscité, nous aussi sommes morts en lui aux puissances qui nous retenaient naguère en esclavage, et nous avons été ressuscités pour une vie nouvelle. À nous désormais la croix, le tombeau et les cieux.

La même chose est vraie des cantiques bien connus de Noël. Tout en soulignant avec justesse que Jésus est Emmanuel, Dieu qui vient habiter *avec* nous, ils mettent aussi l'accent sur le fait qu'il est Christ, celui qui s'est incarné et qui vient demeurer *en* nous. Voici comment le réformateur Martin Luther, homme

bourru au langage parfois sévère, nous enseigne avec douceur à chanter :

«Ah, cher enfant Jésus, si précieux
Viens reposer dans la douceur et la pureté,
Et que mon cœur devienne ton palais,
Un lieu qui t'accueille à jamais.»

La merveille du message de Noël qu'on célèbre ici est que par la foi, Jésus-Christ vient demeurer en son peuple. Sa présence n'est pas un simple événement de l'Histoire, mais l'expérience que vit tout croyant. Notre compréhension du message de Noël et de sa capacité à transformer les vies ne sera jamais complète, à moins que nous intégrions cette vérité dans notre pensée.

Le Nouveau Testament a tendance à mettre l'accent sur notre vie en Christ plutôt que sa vie en nous, mais il existe peut-être une douzaine de passages importants dans le Nouveau Testament qui font ressortir la présence de Christ en nous. Leur enseignement soulève deux questions. Premièrement, de quelle manière Christ habite-t-il en nous ? Deuxièmement, qu'est-ce que cela change dans notre vie ?

Comment Christ habite-t-il en nous ?

Le Fils de Dieu est venu habiter dans la chair humaine *pour nous* afin de pouvoir habiter *en nous* par son Esprit. Telle est la signification de l'enseignement de Jésus juste avant sa mort : «Demeurez en moi, et je demeurerai en vous» (Jean 15:4). Il poursuit en disant qu'il s'agit du moyen de porter beaucoup de fruit.

Plus tard, alors qu'il prie, Jésus parle à nouveau de cette union, et il le fait dans ces termes : «Moi en eux, et toi en moi...

Je leur ai fait connaître ton nom... afin que... je sois en eux» (*Jean 17:23,26*). Tout comme le Père «demeure» dans le Fils (et vice versa), ainsi le Fils demeure dans le croyant (et vice versa). La présence de Christ en son peuple est d'une telle importance que la meilleure analogie pour la décrire est la communion réciproque du Père et du Fils.

Jésus avait déjà montré aux disciples que sa présence en eux se ferait au travers du Saint-Esprit, qui allait venir comme «un autre consolateur» (*Jean 14:16*). La nuance qu'on trouve ici dans le langage de Jean signifie que l'Esprit est «un autre tout à fait comme Jésus». En effet, la promesse de la venue de l'Esprit pour demeurer dans les disciples est parallèle à une autre promesse de Jésus : «Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous» (*Jean 14:18*). Jésus ajoute que lorsque cela prendra place (le jour de la Pentecôte), les disciples connaîtront «que vous êtes en moi, et que je suis en vous» (*Jean 14:20*).

Paul exprime la même perspective lorsqu'il parle du fait que Christ demeure chez le croyant (*Romains 8:9-11*). Plusieurs de ses déclarations sont parallèles et s'expliquent mutuellement : «L'Esprit de Dieu habite en vous» (v.9) ; «Christ est en vous» (v.10) ; «l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts [le Père] habite en vous... son Esprit qui habite en vous» (v.11).

Pour Paul, avoir Christ, c'est avoir l'Esprit, parce que Christ habite en nous au travers de l'Esprit.

La présence de l'Esprit en nous semble-t-elle être un piètre substitut à celle de Jésus lui-même ? Non, pas lorsque nous nous rappelons l'identité de cet Esprit. Il est celui qui était présent lors de la conception de Jésus (*Luc 1:35*) et qui lui a permis de croître en sagesse et en grâce (*Luc 2:40, 52* ; cf. la promesse messianique en *Ésaïe 11:1-3*). Il est l'Esprit qui vint sur Jésus lors de son baptême et qui le guida dans son combat contre les puissances des ténè-

bres (*Luc 3:22 ; 4:1*). Par l'Esprit, Christ s'est offert lui-même à la croix (*Hébreux 9:14*), et c'est par sa puissance que Jésus ressuscita d'entre les morts (*Romains 1:4*).

Ainsi, bénéficier en soi de la présence de l'Esprit équivaut à être en communion avec le Christ dans son incarnation, son obéissance, sa crucifixion, sa résurrection et sa glorification. «Nous connaissons qu'il demeure en nous par l'Esprit qu'il nous a donné» (*1 Jean 3:24*). Il n'est pas surprenant qu'un auteur de cantiques exhorte les croyants à «méditer quelle est la nature de l'Esprit qui habite en vous.»

Quelle différence la présence de Jésus en nous fait-elle ?

1. Selon le Nouveau Testament, le fait que Christ soit venu habiter en nous change l'orientation fondamentale de notre vie. Paul déclare : «Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi» (*Galates 2:20*). Mon ancienne vie, dominée par le péché, par Satan et par le moi, a disparu. Christ est venu prendre possession de tout mon être et m'apporter tout ce dont j'ai besoin afin de vivre pour lui. La vie n'est plus réduite à des efforts frustrants pour respecter une loi extérieure. Elle se vit désormais dans la puissance de Christ en moi. Son joug est bien adapté à mes épaules ; le fardeau de sa loi royale est léger parce qu'il est venu le porter de l'intérieur dans la puissance de l'Esprit (*cf. Romains 8:3,4*).

2. Toutefois, dès que Christ vient demeurer chez un individu, la vie de celui-ci devient immédiatement un champ de bataille spirituel. Pensez aux deux affirmations où Paul emploie un langage similaire : «Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi» (*Galates 2:20*), et : «Ce n'est plus moi qui le fais, mais c'est le péché qui habite en moi» (*Romains 7:17*).

Ce paradoxe est mystérieux. Christ vit en Paul, alors que le péché continue d'habiter en l'apôtre. Le conflit est inévitable. La présence d'une opposition à l'influence de Christ est aussi inéluctable que l'hostilité du roi Hérode à l'égard de l'enfant Jésus dans sa crainte que le nouveau-né soit une menace pour son trône (*Matthieu 2:16 ; cf. Apocalypse 12:1-6*). Cependant, bien que le conflit doive intervenir à coup sûr entre ces ennemis, ceux-ci ne sont pas à armes égales. Celui qui est en moi est plus grand que toute opposition (*cf. 1 Jean 4:4*). Si Christ demeure en moi, je ne suis plus inéluctablement vaincu par le péché.

3. La pensée qui domine mon attitude et mes réactions envers tout autre chrétien doit être que le Christ qui demeure en lui est le même que celui qui vit en moi. C'est une simple déduction logique, tirée du fait que Christ est venu habiter en moi, mais elle entraîne des répercussions renversantes. Par l'Esprit, les autres chrétiens sont des temples de Christ, saints, mis à part pour le Seigneur. Par conséquent, aucune distinction naturelle (la race, la couleur de peau, l'éducation, l'emploi, la richesse) ne doit être une barrière entre mes frères et moi. En effet, «Christ est tout et en tous» (*Colossiens 3:11*). Combien les relations, les pensées, les paroles et les actions seraient différentes parmi les saints si nous avions plus conscience de cela !

4. Si Christ demeure en moi par son Esprit, de sorte que je lui suis uni (marié à lui en quelque sorte), alors mon corps même lui appartient (*1 Corinthiens 6:12-17*). Tout est à lui, mes yeux et ce que je regarde, mes lèvres et ce que je dis, mes mains et ce que je touche, mes pieds et là où je vais. Vivez-vous en ayant pleinement conscience de cela, en lui offrant votre corps parce qu'il l'a racheté et qu'il veut maintenant le sanctifier ?

Le message du Christ venu en chair est effectivement glorieux, mais on ne doit jamais le séparer du message de sa présence en nous. Celui qui est venu *pour nous* en tant que bébé demeure maintenant *en nous* comme Seigneur de gloire au travers de son Esprit. Tel est son don pour nous.

Le Christ qui habite en vous n'aspire en retour qu'à un seul don de votre part : vous-même !

25

Avoir part à l'héritage de Christ

Dans le premier chapitre de sa lettre aux Éphésiens, Paul présente la perspective la plus large possible sur ce qu'être chrétien signifie. Il retrace les origines de notre salut depuis le choix de Dieu dans l'éternité passée (v.4), et il regarde vers sa consommation dans les gloires de l'éternité à venir (v.10).

La nature grandiose de cette vision nous fait parfois perdre de vue une caractéristique particulière de l'enseignement de l'apôtre, qui est d'une importance considérable à ses yeux. Il sature son exposé de termes qui ont trait à la famille. Le Père nous a choisis (v.3) pour être *ses enfants d'adoption* (v.5). Il nous a donné son Esprit comme gage de notre *héritage* (v.14). Paul prie le Père de gloire (v.17) d'illuminer nos yeux pour que nous apprécions *la gloire de son héritage réservé aux saints* (v.18).

Le salut signifie que nous entrons dans les privilèges d'une vie dans une nouvelle famille. Si vous êtes un enfant adopté de

Dieu, vous êtes *héritier de Dieu, et cohéritier de Christ* (Romains 8:17). Vous êtes riche.

L'héritier

Devenir héritier signifie recevoir le droit de posséder les richesses qu'un autre possédait auparavant. Cette idée a une importance spéciale dans l'enseignement biblique. Le Père est le Créateur et le Seigneur de tout. Dans son amour généreux, la richesse de l'univers devait revenir en héritage à Adam, en tant qu'image et fils de Dieu (*Genèse 1:26 ; Luc 3:38*). Alors qu'Adam n'était qu'un «enfant», Dieu lui donna une partie de son héritage, le jardin d'Éden, afin qu'il en prenne la responsabilité et qu'il en profite. Mais Adam essaya de dérober ce qui ne lui appartenait pas, en conséquence de quoi il perdit tout son héritage à cause de son péché. Comme Ésaü plus tard, Adam et Ève vendirent Éden pour un «bol de potage» et furent exclus du jardin qui avait été un avant-goût de leur héritage.

Mais le Père était déterminé à ce que l'héritage soit restauré. En fait, il avait déjà élaboré des plans à cet effet. Il en fit l'annonce anticipée : la postérité d'Ève écraserait la tête du serpent dont la tentation avait causé la catastrophe (*Genèse 3:15*). Plus tard, Abraham fut lui aussi mis au courant du plan. Au travers de sa descendance, toutes les nations hériteraient de la bénédiction au lieu de la malédiction (*Genèse 12:3*).

Le contour de la stratégie de Dieu devint graduellement visible au travers de la révélation divine. La postérité de la femme, un descendant d'Abraham, un fils de David, un prophète, un sacrificateur, le roi messianique, et le Serviteur souffrant – un homme qui serait aussi le Fils de Dieu – accomplirait toutes les promesses de Dieu. Il serait le deuxième homme, opérant un

nouveau commencement. Il serait aussi le dernier Adam, accomplissant tout ce que le premier avait échoué à faire pour entrer dans son plein héritage. Mais ce personnage perdrait sa propre vie afin de subir la punition divine pour le péché de l'homme. Contrairement à Adam, il serait doux et hériterait la terre. En lui, le droit à l'héritage serait restauré, et il serait «établi héritier de toutes choses» (*Hébreux 1:2*).

Effectivement, l'héritier vint. Il obéit au Père et résista aux tentations devant lesquelles Adam avait succombé. Par son obéissance, il obtint le droit de posséder l'héritage dans son entier. Tout appartient désormais à Christ. Il est «le premier-né de toute la création» (*Colossiens 1:15*). Toute autorité dans les cieux et sur la terre lui appartient, y compris le pouvoir sur le péché, la mort et Satan (*Matthieu 28:18*). En lui se cachent tous les trésors de la sagesse et de la connaissance, car en lui réside la plénitude de Dieu (*Colossiens 2:3 ; 1:19*).

Ce Fils et héritier entend son Père dire : «Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage» (*Psaume 2:8*). Et le Fils répond : «Père, permets-moi de partager mon héritage avec les pauvres et les déshérités. Adopte-les aussi dans ta famille comme tes enfants et donne-leur mon Esprit ; laisse-les utiliser mon nom (cf. *Actes 2:33 ; Romains 8:15 ; Jean 16:24*).»

Le Père a entendu la prière du Fils, et il a fait de nous ses enfants d'adoption, d'où le raisonnement de Paul : si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers (*Romains 8:17*).

Notre héritage

Selon la loi de l'Ancien Testament (et Paul le savait bien), le premier-né recevait une double part d'héritage, alors que les autres recevaient une seule part (*Deutéronome 21:17 ; cf. 2 Rois 2:9*). Mais ni

le Père, ni le Fils ne s'astreignent aux limitations de la loi. Paul déclare : «[Nous sommes tous] héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ» (*Romains 8:17*).

Voyez-vous ce que cela implique ? *Tout* ce qui appartient au dernier Adam est nôtre. Comme les Pères de l'Église primitive se plaisaient à le dire, Christ a pris ce qui nous appartenait afin que nous recevions ce qui est à lui. Tout ce qui est sien est nôtre : «Car tout est à vous... soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir. Tout est à vous ; et vous êtes à Christ, et Christ est à Dieu» (*1 Corinthiens 3:21-23*).

Quand j'étais enfant, en Écosse, il m'arrivait de lire des annonces déroutantes dans le journal local, comme celle-ci :

«Angus MacDonald est invité à contacter McKay, Campbell et Ross (notaires), au 10 Bannockburn Street, où il apprendra quelque chose à son avantage.»

Je ne saisisais pas alors le sens de ces mots énigmatiques «quelque chose à son avantage». Qui que soit la personne mentionnée, elle était bénéficiaire du testament de quelqu'un mais elle l'ignorait encore. Cette personne était soudainement devenue riche.

Or, que se passait-il si Angus MacDonald ne voyait pas l'annonce et n'y répondait pas ? Il continuait à vivre dans la pauvreté. S'il ne faisait pas valoir ses droits à cet héritage, il n'en goûtait pas les richesses.

Ne faites pas cette erreur ! Si vous êtes chrétien, alors vous êtes riches en Christ ; goûtez et partagez vos richesses.

26

Né de nouveau, mais seulement d'en haut

Dieu ne donnera pas sa gloire à un autre (*Ésaïe 42:8*). Le Seigneur tri-unitaire commence et déploie donc son œuvre d'une manière qui souligne sa gloire seule.

Ce schéma devient une sorte de leitmotiv dans la Bible. Par exemple, l'action souveraine de Dieu dans la création sert de modèle pour son action tout aussi souveraine dans notre régénération spirituelle. Paul ne cesse jamais de s'extasier en voyant que le même Dieu «qui a dit : la lumière brillera du sein des ténèbres ! a fait briller la lumière dans nos cœurs pour faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu sur la face de Christ» (*2 Corinthiens 4:6*). Il dit au sujet de cette nouvelle création en Christ : «Tout cela vient de Dieu» (*2 Corinthiens 5:18*). Ce n'est pas une création à partir du néant, mais une nouvelle création, que Dieu accomplit en touchant l'homme à partir de la condition tordue et déformée par sa chute dans le péché.

De manière similaire, dans sa souveraineté, Dieu donne une vie nouvelle là où il n'y a que stérilité. L'alliance qu'il fit avec Abraham et Sara en est un exemple. C'est de cette manière que Dieu conçoit la vraie descendance d'Abraham. Plus tard, Dieu apparaît à Manoach et sa femme, qui «était stérile» (*Juges 13:2*), et c'est ainsi que naît Samson. Puis il vient vers Anne, la femme stérile d'Elkana, et Samuel voit le jour (*1 Samuel 1:1-20*). Plus tard encore, il vient vers le vieux Zacharie dont la femme, Élisabeth, est stérile, et Jean-Baptiste naît à son tour (*Luc 1:5ss.*).

Tout ceci ne fait que préparer la voie pour le plus grand des exemples : l'Esprit vient couvrir Marie, une vierge, et c'est ainsi que le Chef de la nouvelle création de Dieu fut conçu et naquit. Dans sa souveraineté, Dieu permet au ventre stérile de porter une vie nouvelle.

C'est ce schéma de la souveraineté divine qui repose derrière les paroles de Jésus à Nicodème : «Il faut que vous naissiez de nouveau [ou d'en haut]» (*Jean 3:7*). Seul Dieu peut donner une vie nouvelle là où il n'y a que stérilité et néant.

Comme tant d'autres avant et après lui, le pauvre Nicodème n'arrivait pas à saisir ce que le Seigneur voulait dire. Il s'attendait à ce que Jésus lui dise ce qu'il devait faire pour participer à cette nouvelle œuvre de Dieu (*Jean 3:2*). Mais que pouvait-il faire ? Retourner dans le ventre de sa mère et naître une seconde fois (*Jean 3:4*) ? Bien qu'étant un grand théologien en Israël, peut-être le plus éminent (*Jean 3:10*), il ne comprenait pas l'enseignement de l'Ancien Testament qui mettait l'accent sur la souveraineté de Dieu dans le don d'une vie nouvelle (cf. *Jérémie 31:33* ; *Ézéchiel 36:25-27*). Cette vie commence avec l'œuvre de Dieu, et non avec nos «actions».

Le Seigneur Jésus lui explique avec patience pourquoi naître d'en haut est tellement nécessaire.

Nous sommes chair

La chair engendre la chair. Seul l'Esprit peut donner naissance à l'esprit (*Jean 3:6*). Demandez à celui qui est dans la chair de s'engager dans des activités véritablement spirituelles, et il finira par s'effondrer d'épuisement ou de désespoir. Lire les Écritures, chanter les louanges de Dieu, passer du temps dans la prière, obéir sans délai aux commandements : toutes ces choses sont des fardeaux qui le brisent. Ce ne sont pas des ailes qui lui permettent de voler (comme c'est le cas pour celui qui est régénéré).

Nous sommes spirituellement aveugles

Jésus enseigne que sans une nouvelle naissance, à moins d'être nés d'en haut, nous ne pouvons pas voir le royaume de Dieu ni même déceler les réalités spirituelles lorsqu'elles se trouvent devant nous (*Jean 3:3*). Si brillant qu'il fût probablement, Nicodème était incapable de comprendre ce que disait Jésus ou faire le lien entre cet enseignement sur la nécessité d'une nouvelle naissance et sa propre impuissance spirituelle.

La compréhension spirituelle ne s'acquiert pas au moyen de l'intelligence naturelle ou par un apprentissage académique. «L'homme naturel n'accepte pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est spirituellement qu'on en juge» (*1 Corinthiens 2:14*).

Nous sommes esclaves

Sans la nouvelle naissance, nous ne pouvons pas entrer dans le royaume de Dieu (*Jean 3:5*). Nous pouvons essayer autant que nous voulons, nous sommes enchaînés.

Plus tard, Jésus enseignera que ceux qui commettent le péché sont esclaves du péché (*Jean 8:34*). Par nature, il n'existe aucune ressource en nous au moyen de laquelle une vie nouvelle et sainte puisse jaillir. Nous sommes stériles et ruinés. C'est pourquoi, la vie spirituelle doit venir «non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu» (*Jean 1:13*).

Existe-t-il un exemple plus clair qu'un homme qui est religieux, sincère, d'une décence sans faille, bien éduqué demeure pourtant aveugle, impuissant et spirituellement stérile ? Nicodème illustre bien la raison pour laquelle le Seigneur Jésus insiste sur la nécessité absolue de voir la nouvelle naissance comme une œuvre divine et souveraine. Ce n'est pas simplement parce que cela colle bien avec une vision théologique des choses. Non, c'est parce qu'«il n'y a rien de sain en nous.»

J'ai entendu très occasionnellement des gens qui chantaient leur joie d'avoir le libre choix d'accepter l'Évangile, mais je n'ai jamais entendu personne prier pour que Dieu se contente de laisser les inconvertis avec leur propre libre arbitre, en ce qui concerne les questions spirituelles. Non, nous prions Dieu de les arrêter, de les régénérer et de les sauver. Avec énergie et émotion, nous affirmons : «Toi, et toi seul, dois sauver.» Ce sont là des instincts que la lecture des Écritures façonne. La nouvelle naissance est l'œuvre de Dieu. Elle l'est par nécessité, car nous sommes impuissants et démunis.

Une jeune femme demanda un jour à George Whitefield, le célèbre évangéliste du dix-huitième siècle, pourquoi il insistait si souvent sur ces mots : «Il faut que vous naissiez de nouveau.» Whitefield répondit : «Parce que c'est le cas madame.» La vérité est qu'il n'existe simplement pas d'autre moyen d'accès au royaume. La seule voie pour y accéder passe par la seule chose

dont nous avons besoin et que nous ne pouvons pas accomplir par nous-mêmes : la nouvelle naissance. Dieu seul peut accomplir cette œuvre.

Si, à ce point, nous ne parvenons pas à voir la profondeur de notre besoin, la souveraineté divine aura inévitablement un goût amer pour nous, car elle met à mal notre sentiment de capacité, ainsi que la présomption facile selon laquelle nous pouvons contribuer à notre salut. Dès que nous prenons conscience de notre condition pécheresse, cependant, la souveraineté divine devient plus douce que du miel. Elle enseigne en effet à la fois que Dieu peut nous régénérer, mais aussi qu'il le fait dans sa grâce. Comme tout le reste dans la vie chrétienne, le chemin vers l'élévation passe par l'abaissement, l'abaissement pour ce qui touche à notre orgueil et notre indépendance, puis l'élévation pour la gloire par la grâce.

«Mais», se sent obligé de dire quelqu'un, «cet enseignement conduira les gens à désespérer d'eux-mêmes.» Bien entendu ! C'est là le signe annonciateur d'un rejet de nos propres forces pour chercher et trouver le salut là où il se trouve, à savoir en Christ. De cette manière, alors que l'Esprit est à l'œuvre, nous découvrons que la nouvelle naissance qu'il donne ne se produit pas au-dessus de notre tête sans que nous soyons impliqués, mais dans notre vie. Nous croyons en Christ ; nous sommes purifiés, renouvelés, transformés. Nous voyons et entrons dans le royaume. Nous devenons des hommes et des femmes nouveaux en Christ.

Oui, il y a plus, bien sûr, mais jamais moins. Il n'y a pas d'autre fondement non plus pour la nouvelle vie que celui-ci : Dieu a choisi de nous donner naissance, et il l'a fait.

Sinon, pourquoi vous en remettre à la miséricorde de Dieu ?

27

Du vin nouveau à la place du vieux

Jean écrit son évangile pour nous amener à la foi dans le Fils de Dieu (20:31). Son portrait de Jésus implique la création d'une «tapisserie» d'événements et d'enseignements. Il tire une diversité de fils à partir de l'Ancien Testament pour tisser les divers tableaux de cette fresque, dont 2:1 à 4:54. Le passage commence et finit à Cana, ce qui indique qu'il s'agit effectivement d'une section distincte dans la tapisserie de l'Évangile (2:1 ; 4:46). Un fil particulier parcourt ces trois chapitres et permet de retracer plus facilement la signification de l'Évangile : Jésus accomplit et remplace l'ancien ordre mosaïque.

Du vin nouveau

En tant qu'invité à une noce à Cana, Jésus change en vin l'eau que les Juifs utilisaient pour la purification rituelle (2:6). Il

retourne une situation dans laquelle les ressources viennent à manquer en un avant-goût du grand banquet de noces de l'âge messianique.

Que fait Jésus ici ? D'une part, il montre l'insuffisance des dispositions de l'ancien ordre. Le système sacrificiel ne pouvait pas apporter la joie que lui, Jésus, offre. L'ancienne eau apportait seulement un pardon rituel, une joie seulement éphémère donc, vite évanouie. D'autre part, le Seigneur démontre que dans l'Évangile, il existe un vin nouveau qui offre une joie durable (*Ésaïe 55:1-3*). Jésus lui-même donne ce vin.

Un nouveau temple

Plus loin, au chapitre 2, Jésus purifie le temple. On peut supposer qu'il y avait de la colère dans les voix qui s'élevaient pour lui demander par quelle autorité il faisait cela. Il répond en faisant prophétiquement appel à sa propre mort et à sa résurrection, dans des termes qui expriment la destruction du temple et l'édification d'un nouveau (*2:19-22*).

Pouvait-il trouver un moyen plus audacieux pour exprimer l'insuffisance de l'ordre ancien ? Le temple était le bâtiment le plus important sur terre pour un Juif, mais pour Jésus, ce n'est qu'une ombre, un cadre temporaire pour pénétrer dans la présence de Dieu. Christ est la réalité vers laquelle une telle ombre dirige les regards. Il est le Fils de Dieu qui est venu habiter « parmi nous » (*Jean 1:14*). Jésus lui-même est le nouveau temple.

Une nouvelle naissance

La célèbre conversation avec Nicodème continue sur ce thème. Bien qu'il cherche à rencontrer Jésus sous le couvert de l'obs-

curité (*Jean 3:2*), cet homme n'en représente pas moins ce qui se fait de mieux et de plus élevé dans l'ancien ordre, un membre du Sanhédrin (*v.1*) et un théologien d'Israël (*v.10*). Pourtant, il n'a pas compris ce qui est implicite dans la révélation que Dieu a donnée dans les Écritures.

Seule la venue du nouvel âge du Messie répond aux besoins des pécheurs pour la purification et le renouvellement. Or, Nicodème aurait dû savoir cela d'après ses études de l'Ancien Testament (*Ézéchiel 36:25-27*). Seule la vie qui vient d'en haut est capable d'amener Nicodème (et tous ceux qui lui ressemblent) dans le royaume, et rien de moins. Toute son érudition ne sert à rien pour atteindre ce but. Seule la nouvelle naissance permet d'entrer dans le royaume de Dieu (*Jean 3:3,5*). Jésus lui-même donne cette nouvelle naissance.

Une eau nouvelle

Le même fil richement coloré traverse le merveilleux récit de la conversation du Seigneur avec la femme samaritaine venue puiser de l'eau au puits de Jacob. Dans sa description de leur rencontre, Jean souligne un détail qui, à première vue, ne semble pas ajouter grand-chose au récit. Les deux se rencontrent dans ce qui était le territoire de Jacob (*Jean 4:5,6*). Cette information souligne le point de contact entre Jésus et cette femme anonyme. Elle met le doigt sur le problème lorsqu'elle semble tourner en dérision l'offre d'eau que lui fait le Seigneur : «Es-tu plus grand que notre père Jacob ?» (*v.12*)

C'est là précisément la question. Il est en effet plus grand, bien plus grand ! Les patriarches étaient simplement ceux qui avaient reçu la promesse. Jésus est l'accomplissement de la promesse, le Messie qui doit venir (*vv.25,26*). L'eau de Jacob

laisse finalement la femme dans sa soif, mais Jésus lui offre maintenant l'eau qui comblera sa soif définitivement (*vv.13,14*). Jésus lui-même répand cette eau nouvelle (*7:37-39*).

Une nouvelle vie

La petite histoire fascinante qui conclut cette section et conduit à la suivante rapporte la détresse d'un fonctionnaire royal (*Jean 4:46-54*). Cet homme était employé par Hérode le tétrarque, et son fils gisait, mourant.

Il subissait déjà deux «coups durs» : un maître impitoyable et un fils aux portes de la mort. Certains érudits supposent qu'il y en a un troisième dans le fait qu'il était peut-être un non-Juif. Son cas était sans espoir. Il était totalement incapable de redonner vie à son fils. La loi de Moïse ne pouvait rien pour lui non plus, sinon indiquer à son fils comment vivre, le condamner pour le moindre échec, et – au sens le plus large – lui montrer celui qui pouvait aider. Ce dont il avait besoin était une vie nouvelle. Jésus lui-même donne cette vie nouvelle.

Que sommes-nous censés voir dans les divers incidents qui forment ce tableau dans la tapisserie globale de la théologie de Jean ? Son commentaire donne la clé de l'ensemble. Jésus «manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui» (*2:11*).

Jean avait déjà expliqué ce principe (*1:17*). La loi, les commandements et les pâles reflets du salut étaient venus au travers de Moïse. Mais la loi ne possède pas en elle-même la réalité vers laquelle elle dirige. Cette réalité, la grâce et la vérité dans son essence, viennent seulement par Christ. Qu'est-ce que cette tapisserie spirituelle montre alors ? Entre autres choses, elle présente une série de questions pour nous sonder :

Appréciez-vous le vin nouveau de l'Évangile ?

Adorez-vous dans le nouveau temple, en portant les marques de la nouvelle naissance ?

Avez-vous trouvé satisfaction dans l'eau nouvelle ?

Appréciez-vous la vie nouvelle, comme quelqu'un qui a été ressuscité de la mort spirituelle pour la vie et qui a été revêtu de la tunique du salut ?

Quelle est votre réponse ?

28

Les trois temps du salut

«Le temps présent, le temps passé
Sont tous les deux peut-être
Présents dans l'avenir
Et l'avenir inclus dans les moments passés.»¹

Les mots et le rythme du poème «Burnt Norton», de l'écrivain américain Thomas S. Eliot, décrivent avec simplicité et éloquence l'écoulement de l'Histoire.

La lettre aux Hébreux, quant à elle, présente une perspective très différente à propos du dessein de Dieu et du canevas qui suit son écoulement. Selon la perspective de l'auteur de cette épître, il serait vrai de dire que le futur détermine le passé et le présent, plutôt que l'inverse. En d'autres mots, nous avons besoin de saisir une énigme pour comprendre Hébreux (et donc comment la Bible fonctionne comme un tout) :

«L'invisible a plus de substance que le visible ;
Le futur façonne le passé ;
Ce qui est nouveau est plus essentiel que ce qui est ancien.»

Qu'est ce que tout cela signifie ?

Formulé simplement, cela veut dire que l'histoire du Seigneur Jésus, sa personne et son œuvre, ne sont pas une sorte de plan de secours que Dieu aurait bricolé dans la précipitation et la panique lorsque son plan d'origine tourna mal dans le jardin d'Éden. Non, la venue de Christ faisait partie du plan avant la Chute. Tout ce qui précède cette venue chronologiquement, la suit logiquement.

Bien sûr, d'un certain point de vue, l'Ancien Testament sert de modèle pour ce que Christ allait venir accomplir sur terre. Mais l'auteur de la lettre aux Hébreux enseigne de ne jamais perdre de vue le fait que le sacerdoce, la sacrificature, la liturgie et la vie de l'assemblée de l'Ancien Testament ne sont que des éléments d'une copie grossière. Christ est l'original, l'antitype, la réalité, alors que les images de l'Ancien Testament forment le type, l'ombre.

Des copies du futur

Hébreux 9:23 exprime ce principe en se référant au tabernacle, au sacerdoce et aux sacrifices de l'Ancien Testament comme des «images des choses qui sont dans les cieux». De manière encore plus frappante, Hébreux 10:1 décrit la loi comme possédant «une ombre des biens à venir».

Les copies dépendent de l'original. De même, une ombre n'existe pas sans la personne ou l'objet dont elle est l'ombre. Son existence et sa forme proviennent de la réalité.

Alliance, sacerdoce et sacrifice

Hébreux élabore cette structure de pensée de plusieurs manières fascinantes. La nouvelle alliance façonne l'ancienne, qui la prépare et donne des indications quant à son caractère et à sa signification. Le résultat est que l'ancienne alliance prépare pour la nouvelle et donne des indices quant à ce qu'elle sera.

La sacrificature de Christ est le véritable sacerdoce que préfigure celui d'Aaron. La signification profonde du sacrifice de Christ s'exprime de manière fragmentaire dans le système sacrificiel lévitique. Il est clair que ces copies ne sont rien de plus que des ombres, des indices et des contours.

La répétition constante du ministère du sacrificateur à travers les sacrifices quotidiens à l'autel, l'insuffisance évidente du sang d'un animal pour porter la culpabilité qui condamne l'être humain à la mort, toutes ces choses sont des indices que les dispositions de l'Ancien Testament n'ont jamais eu pour objet d'être définitives, bien qu'elles aient été ordonnées par Dieu. Quelque chose se situe derrière elles, et c'est vers cela qu'elles dirigent les regards. Une réalité plus grande, plus durable et plus satisfaisante est encore à venir (*cf. Hébreux 11:39 – 12:3*).

De plus, le croyant de l'Ancien Testament reconnaissait par la foi que c'était le cas. En lisant le Psaume 110:4, il voyait qu'un salut éternel nécessite le ministère de quelqu'un qui est «sacrificateur pour toujours, selon l'ordre de Melchisédek» (*Hébreux 5:6*).

Le Psaume 40:6-8 lui montrait que le salut final de Dieu requerrait l'obéissance d'un homme (*Hébreux 10:5ss.*).

Du fait de la répétition quotidienne des sacrifices à Jérusalem, ce croyant voyait qu'ils étaient incapables d'ôter pleinement et définitivement son péché (*Hébreux 10:1-4*).

À partir de la promesse de la nouvelle alliance, il pouvait voir que les anciennes ordonnances – par lesquelles la connaissance de Dieu dépendait de la médiation d'autres personnes – feraient place un jour à de nouvelles dispositions. Alors, chaque membre du peuple du Seigneur le connaîtrait directement et intimement (*Hébreux 8:8-12*).

Une alliance éternelle

La lettre aux Hébreux nous tient en haleine presque jusqu'à la fin avant de résumer le tout. Nous y apprenons que par son sacrifice, le Seigneur Jésus a versé «le sang d'une alliance *éternelle*» (13:20). Oui, cela signifie que l'alliance durera à jamais. Mais à la lumière du reste de la lettre, cela signifie aussi que cette nouvelle alliance possède des fondements qui sont anciens, plus anciens en fait que l'ancienne alliance elle-même, des fondements qui remontent à l'éternité.

Dans sa célèbre série de livres pour enfants, C. S. Lewis décrit le pays de Narnia, que la sorcière blanche a soumis à un sortilège. Sa magie est profonde, créant un monde où «c'est toujours l'hiver... mais jamais Noël». Le sacrifice du Lion-roi Aslan libère une «puissante magie, venue d'avant la nuit des temps», par laquelle il délivre le pays du sortilège. Le temps futur a été préparé dans le temps passé. Ainsi en est-il dans l'Évangile. Dieu avait un plan dès avant le commencement.

Les théologiens ont décrit de manières diverses ce plan de salut conçu avant «la nuit des temps». On l'appelle parfois «alliance de rédemption», d'autres fois «alliance de paix» (*pactum salutis*). Des théologiens aussi renommés que Thomas Boston et Jonathan Edwards se demandaient même s'il était approprié ou non de décrire le plan comme une alliance.

Mais les débats sur la terminologie sont accessoires en regard de leur objet. Dieu a un plan qui implique l'engagement mutuel du Père, du Fils et de l'Esprit afin de sauver un peuple. À ce sujet, les théologiens réformés (de la grâce) parlent d'une seule voix. La gloire dans la grâce de l'Évangile consiste en ce qu'en chacune de ses personnes unies dans un accord saint et éternel, le Dieu trinitaire a planifié, accompli et appliqué le salut pour vous.

Un si grand salut

Avant tous les temps, avant tous les mondes, alors qu'il n'y avait rien «en dehors» de Dieu lui-même, quand le Père, le Fils et l'Esprit trouvaient dans leur sainte tri-unité une joie, une bénédiction et un plaisir absolus, éternels et inimaginables. C'était déjà leur objectif convenu de créer un monde. Ce monde allait subir la Chute. Mais à l'unisson, et à un coût infiniment grand, ce Dieu trinitaire glorieux a planifié de vous apporter la grâce et le salut (si vous êtes croyant).

C'est une grâce suprêmement profonde qui remonte au-delà de la nuit des temps. Les rituels, les chefs et l'expérience quotidienne des saints de l'Ancien Testament la représentaient. Tous aspiraient à voir ce que nous voyons, ce qui nous appartient désormais. Notre salut dépend de l'alliance de Dieu, qui s'enracine dans l'éternité, que la liturgie mosaïque préfigure, qui s'accomplit en Christ et qui dure à jamais. Il n'est donc pas surprenant que l'épître aux Hébreux parle d'«un si grand salut» (2:3).

Au début de votre vie chrétienne, ne pensiez-vous pas que le salut était «grand» ?

Le regardez-vous toujours ainsi aujourd'hui ?

Note :

1. Thomas S. Eliot, premières lignes de «Burnt Norton», *Tétralogie (quatre quatuors)*, trad. Daniel Laguitton, Les Écrits des Forges, Trois Rivières, 2015.

29

La vie de la foi

Le début d'Hébreux 11 : «Or, la foi est une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas», plonge parfois les étudiants en théologie dans la perplexité. Ils sont plus habitués à la description réformée classique de la foi, qui correspond aux notions de savoir, d'approbation et de confiance. Les mots bibliques semblent donner une explication assez différente. Comment l'expliquer ? C'est relativement simple. L'auteur de l'épître aux Hébreux ne fait pas une analyse des éléments qui constituent la foi. Il dit plutôt comment elle opère.

Assurance et preuve

La foi est l'assurance, c'est-à-dire la substance, la pleine confiance, et même «le titre de propriété» (comme le suggère une grammaire grecque) de ce en quoi nous espérons.

Ici, bien sûr, «espérance» (les «choses qu'on espère») n'est pas un simple vœu pieux. C'est une certitude au sujet de quelque chose qui ne s'est pas encore pleinement réalisé dans notre expérience présente. C'est «l'espérance» dont Paul parle en Romains 5:5, quand il dit que l'espérance de la gloire ne nous laissera pas confus, parce que nous avons déjà goûté à l'amour de Dieu dans notre cœur par le Saint-Esprit.

Mais la foi est aussi une «démonstration», la preuve, c'est-à-dire la conviction de la réalité de ce que nous ne voyons pas encore. Elle est caractéristique du croyant qui vit «comme voyant celui qui est invisible» (*Hébreux 11:27*).

Ainsi, dans son activité présente, la foi regarde toujours en avant, en direction du futur. De plus, exercer sa foi signifie que nous ne voyons pas la vie ni ses événements à travers les lunettes des «opticiens» du monde. Au contraire, nous la voyons à travers la prescription divine, qui procure une vision spirituelle parfaite sur ce monde, parce que nous regardons depuis le point de vue d'un autre monde.

Trop spirituel ?

Cela sonne tellement grandiose, d'une telle profondeur théologique que nous sommes certainement en droit de demander à l'auteur de l'épître aux Hébreux (qui écrit une lettre d'encouragements pratiques, 13:22) : «En termes concrets, qu'est-ce que cela veut dire (si cela veut dire quelque chose !) ?»

Martin Luther ne disait-il pas que la foi est «occupée, engagée, puissante» ? Or, ces expressions éloquentes ne nous aiguillent-elles pas dans la direction de ce qui est éthéré, vers un autre monde, vers une vie qui est «trop spirituelle pour être d'aucune utilité terrestre» ?

Au contraire, le reste de Hébreux 11 montre ce que ce type de foi veut dire dans la réalité de la vie de tous les jours. L'auteur entreprend une visite au cœur d'une galerie de portraits fascinants d'hommes et de femmes de foi. C'est seulement lorsque nous en atteignons la fin que nous prenons conscience qu'il nous amène depuis le début vers la personne du Seigneur Jésus, celui qui «suscite la foi et la mène à la perfection» ! La foi du Sauveur aussi (de manière suprême, comme Hébreux 12:1 l'explique) était la «ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas».

Ces héros de la foi avaient deux choses en commun. Ils regardaient *au-delà du présent* vers les choses qu'ils espéraient, et *au-delà du visible* vers ce qu'ils ne voyaient pas encore. Ils défiaient la sagesse du monde, qui leur disait de vivre pour l'instant présent et que ce qu'ils voyaient était ce qui est réel. Au lieu de cela, ils vivaient dans le présent à la lumière du futur, et ils réagissaient à tout ce qui est visible à la lumière de l'invisible.

Abraham et Moïse

Il existe de nombreux exemples de cela dans l'Ancien Testament, d'où l'auteur tire ses illustrations de la foi. Il aurait difficilement pu rendre sa conviction plus claire en ce qui concerne l'unité de la Bible, la voie du salut et l'œuvre de l'Esprit.

Alors que le chapitre 11 d'Hébreux nous guide à travers des milliers d'années de la famille de la foi, il focalise notre attention plus longuement sur deux personnages : Abraham et Moïse. Ces deux hommes ont magistralement incarné les deux caractéristiques d'une foi authentique.

Quel était leur secret, l'explication pour leur foi magnifique, bien qu'imparfaite ? Ceci en essence : ils entendirent la Parole de

Dieu et s'y confièrent ou, mieux encore, ils firent confiance au Dieu qui parle dans cette Parole. C'est aussi simple que ceci :

«Confie-toi,
Il n'y a pas d'autre voie
Pour être heureux en Jésus-Christ,
Que croire et obéir.»

Dans la promesse qu'il donne à Abraham, Dieu l'appelle à abandonner ce qui est visible et familier. Ses paroles mettent le patriarche au défi de se confier dans la promesse selon laquelle il deviendra une grande nation et apportera la bénédiction au monde au travers de sa descendance. Il n'y avait pas d'autre raison à cette confiance que la source de la promesse, à savoir Dieu lui-même. Des décennies plus tard, cette promesse semble à peine avoir atteint la ligne de départ. Abraham et Sara sont encore un couple sans enfants. Mais Dieu a promis. Même s'il est difficile de croire à cette promesse face à la providence du ventre stérile de Sara, Abraham s'accroche (malgré quelques faux pas). Il y a plus d'une raison à ce qu'ils nomment leur fils Isaac («rire»). Comme dit le dicton : rira bien qui rira le dernier !

S'adressant à Moïse, qui entre dans l'histoire de cette même promesse, Dieu lui apprend qu'il est Yahvé, le Dieu de son peuple, qui a fait la promesse de l'alliance et qui la garde (*Exode 3:1-6 ; 6:2-9*). La proposition selon laquelle lui, Moïse (entre tous), conduira la vaste multitude des Israélites asservis hors d'Égypte vers la terre promise à Abraham, l'incite à chercher une cité avec des fondements différents de ceux de Ramsès en Égypte. Il endura beaucoup de souffrances dans le monde visible du fait qu'il était convaincu de la réalité plus grande du monde invisible (et de *Celui* qui est invisible).

Les promesses de Dieu

En d'autres mots, vivre par la foi ne signifie pas vivre par ce que nous voyons, ressentons et touchons – l'expérience de nos sens – mais vivre sur la base de ce que Dieu a dit et promis. Telle est la vraie foi. Elle se centre sur la personne du Seigneur Jésus-Christ. Elle prend sa forme pratique à partir de ce que Dieu a dit et promis dans sa Parole.

C'est cela d'ailleurs qui explique pourquoi Jacques utilise Élie comme exemple de la prière de la foi (5:15 ss.). Élie pria par la foi, et les écluses du ciel furent fermées. Trois ans et demi plus tard, il pria à nouveau, et la pluie revint.

Élie n'avait pas de pouvoir bouillonnant en lui pour créer une famine. Il croyait simplement la Parole de Dieu quand elle promettait que l'Éternel enverrait une famine si le peuple désobéissait (cf. *Deutéronome* 28:23,24). Il semble avoir été le seul à prendre la Parole de Dieu au pied de la lettre.

La foi croit les promesses. Elle n'est pas ésotérique, égo-centrique ou dominatrice («tout ce que ton ministère de la foi peut faire, mon ministère de la foi fera mieux»). Non, la foi est simplement savoir ce que Dieu dit, avoir confiance en sa Parole à cause de qui il est, et vivre à la lumière de cela.

Méfions-nous des idées bizarres sur ce qu'est la foi. Les gens cherchent l'extraordinaire et le miraculeux. Or, suivi de près par Paul (1 *Corinthiens* 1:22), le Seigneur Jésus enseigne, alors qu'il accomplit des miracles, que la recherche de telles manifestations est charnelle et non spirituelle. Vivre par la foi signifie plutôt imiter le Seigneur lui-même, à savoir vivre de toute parole qui sort de la bouche de Dieu (*Matthieu* 4:4, citant *Deutéronome* 8:3). C'est apprendre, comprendre, embrasser, digérer et appliquer le moindre mot des Écritures, jusqu'à ce que la moindre incision

laisse suinter de la «bibline» plus que de l'hémoglobine, comme Charles Spurgeon le disait de John Bunyan, le prédicateur bien connu du dix-septième siècle.

C'est la clé biblique pour une vie de foi : être nourri et sustenté par la Parole de Dieu au point que cela nous donne l'énergie de vivre dans la foi, en ayant confiance dans la Parole de Dieu, en vivant dès maintenant à la lumière de la certitude de son royaume. Du début à la fin, «la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Christ» (*Romains 10:17*).

Cela représente un défi déconcertant pour le croyant. Connaître les promesses et y croire ; connaître la Parole et vivre sur son fondement en étant guidé par sa sagesse. Parfois, la racine de mon problème ici est simplement que je ne connais pas très bien la Bible. Je n'en suis pas imprégné, et la Parole de Dieu ne peut donc pas me revigorer ni me remplir d'énergie spirituelle.

C'est une pensée qui donne à réfléchir pour ceux qui veulent être des hommes et des femmes de foi, n'est-ce pas ?

30

S'appuyer sur les promesses

Une de mes premières possessions «chrétiennes» (à part une bible), était une «boîte à promesses», contenant des centaines de promesses bibliques imprimées sur de petites cartes, une pour chaque jour de l'année.

Je ne me rappelle plus si c'était un cadeau ou un achat personnel. Il se peut que j'aie oublié cela par convenance personnelle, pour éviter l'embarras d'admettre aujourd'hui, auprès de certains de mes amis, que j'ai un jour acheté une boîte à promesses ! Après tout, nous ne sortons pas les passages de l'Écriture hors de leur contexte, ni n'utilisons la Bible comme les Anciens utilisaient les célèbres *Sortes vergilianae*, piochant au hasard un vers du poète romain Virgile pour les guider sur leur chemin quotidien. Vivre de la sorte reviendrait à approcher la vie chrétienne par des maximes trouvées dans une pochette-surprise.

Or, les promesses de Dieu ne sont pas des maximes de pochette-surprise. Nous ne les utilisons pas afin d'obtenir une «injection» spirituelle pour la journée. Une progression sérieuse dans la vie chrétienne requiert une compréhension réfléchie du message biblique dans sa globalité, en saisissant chaque partie de l'Écriture dans son contexte et en l'appliquant de manière appropriée à notre contexte. Après tout, nous apprenons à penser conformément aux pensées de Dieu, à propos de lui-même, du monde, des autres et de nous-même. La Parole de Dieu n'est pas un duvet confortable, mais l'épée de l'Esprit, plus acérée que n'importe quelle épée à deux tranchants (*Hébreux 4:12*).

Tout cela est vrai. Mais je me suis rappelé l'autre jour ma boîte à promesses, disparue depuis longtemps, et je me suis posé cette question : avais-je jeté le bébé avec l'eau du bain ? Suis-je encore fermement accroché aux promesses que le Seigneur m'a données, et ma vie s'appuie-t-elle encore sur ce fondement jour après jour ? Quelles promesses l'ai-je vu accomplir pour moi récemment ? Quelles sont les promesses que j'attends qu'il accomplisse dans ma vie ?

Promesses et sainteté

Il y a deux endroits en particulier dans le Nouveau Testament, où l'on considère une vie juste comme une conséquence directe de la confiance dans les promesses de Dieu.

Paul écrit aux chrétiens de Corinthe : «Ayant donc de telles promesses, bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit» (*2 Corinthiens 7:1*).

Les «promesses» auxquelles Paul fait référence ici sont les engagements de Dieu dans son alliance envers son peuple, selon lesquels il sera avec eux, recevra ceux qui ne toucheront pas «ce

qui est impur», et sera un Père pour eux (*2 Corinthiens 6:16-18*). Paul raisonne de la sorte : si c'est ce que Dieu promet d'être pour son peuple saint, nous devrions faire tous nos efforts pour être un tel peuple saint. Si ce sont là les richesses qui m'attendent, alors je vais marcher sur le chemin de sainteté qui y conduit. Ici, la sainteté est le résultat direct d'une vie à la lumière de la promesse divine.

Pierre écrit dans une veine similaire. Dieu, dit-il, vous a donné «les plus grandes et les plus précieuses promesses, afin que par elles vous deveniez participants de la nature divine, en fuyant la corruption qui existe dans le monde par la convoitise» (*2 Pierre 1:4*). Ce sont les promesses de Dieu en général qui sont visées ici. Quel est leur fruit ? Une fois encore, il s'agit de la sainteté ou d'une vie juste.

Cela soulève une question. Quelles promesses de Dieu sont gravées sur mon cœur ? Qu'est-ce que je m'attends à recevoir du Père des lumières, lui qui ne change pas comme les ombres mouvantes (*Jacques 1:17*) ? Est-ce que je vis vraiment comme l'enfant de son alliance, en disant : «Père, tu as promis... », tandis que je vis dans l'attente de le voir tenir ses promesses ?

Vivre selon la promesse

Comment suis-je censé vivre ma vie à la lumière des promesses de Dieu ?

Premièrement, je dois les connaître. La vieille question de l'étude biblique quotidienne n'était pas loin de la cible quand elle demandait : «Y a-t-il ici une promesse pour moi aujourd'hui ?» Nous avons peut-être besoin de dépasser la mentalité de «boîte à promesses», mais nous ne pouvons jamais aller au-delà des promesses elles-mêmes. L'Écriture en est remplie. Demandez-vous :

«Y en a-t-il une dans le passage biblique que j'ai lu aujourd'hui ? Ai-je même lu un passage des Écritures aujourd'hui ?»

Deuxièmement, je dois nourrir mon esprit des promesses de Dieu. Quand j'étais enfant, j'étais souvent ébahi par la capacité qu'avaient les gens de la génération de mes grands-parents de suçoter un bonbon à la menthe pendant une demi-heure, alors que je croquais le mien en quelques instants ! Nous devons apprendre à suçoter les arômes de la Parole de Dieu, savourant lentement les promesses de Dieu, les plaçant métaphoriquement «sous la langue», leur permettant de libérer leurs bénédictions agréables tout au long de la journée. Nous avons besoin de les méditer si nous voulons les voir réorienter nos pensées et nous remplir de l'espérance que le Seigneur accomplira sa Parole. C'est seulement alors que nous serons capable de dire : «Que tes paroles sont douces à mon palais» (*Psaume 119:103*).

Troisièmement, je dois laisser les promesses de Dieu gouverner ma façon de vivre. A-t-il promis de ne jamais m'abandonner ? Alors, je vais communier avec lui régulièrement, exprimant ainsi la foi que j'ai quant à sa proximité. Je laisserai la connaissance de sa présence me donner de l'assurance dans les temps de crise et de pression. Je vivrai de telle sorte que je n'aurai pas honte qu'il soit proche.

Il n'est pas surprenant que Pierre parle des «plus grandes et... plus précieuses promesses». Il s'est accroché farouchement à la promesse de Christ quand tout en lui et autour de lui semblait s'effondrer. Jésus lui avait dit : «J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et toi, quand tu seras revenu... » (*Luc 22:32*) L'espérance de Pierre dans la promesse implicite de Christ qu'il serait restauré est la raison même pour laquelle il tint bon.

Puissent les promesses de Dieu renouveler votre vie de la même façon !

31

La prière de la foi

Il y a quelques années, le directeur d'une maison d'édition me demanda d'écrire un livre sur la prière. Le thème est d'une importance vitale. La maison d'édition était bien connue et, pour être honnête, je me suis senti flatté. Mais dans un moment d'honnêteté venue tout droit du ciel, je répondis que l'auteur d'un tel livre devrait être plus ancien et chevronné que moi (et aussi, hélas, plus assidu dans la prière). J'évoquai un nom, puis un autre. Ma réaction sembla encourager cet homme à faire également preuve d'honnêteté. Il sourit. Il avait déjà demandé aux responsables chrétiens chevronnés dont je venais d'évoquer les noms, et ils avaient, eux aussi, décliné en répondant de manière similaire. Des hommes sages, ai-je pensé. Qui peut écrire ou parler facilement au sujet du mystère de la prière ?

Pourtant, durant le dernier siècle et demi, on a beaucoup écrit et dit, en particulier au sujet de la «prière de la foi». L'accent

est mis sur la prière qui déplace les montagnes, par laquelle on «réclame» simplement des choses de Dieu, avec la confiance qu'on les recevra parce qu'on croit qu'il nous les donnera.

Qu'est-ce que la prière de la foi exactement ?

Une association avec le spectaculaire

De manière intéressante, c'est dans la lettre de Jacques (qui a tellement à dire à propos des *œuvres*) que l'expression «prière de la foi» apparaît. Elle forme le point d'orgue de l'enseignement magnifique sur la prière qui ponctue toute la lettre (cf. 1:5-8; 4:2,3; 5:13-18).

Il est encore plus marquant de relever que c'est l'expérience d'un individu, le prophète Élie, qui semble illustrer l'importance et le sens de l'expression. Dans son cas, la prière de la foi fut l'instrument employé pour fermer les écluses des cieux. Il n'est donc peut-être pas surprenant qu'on associe largement, sinon exclusivement, cette expression avec des événements spectaculaires, de type miraculeux, associés avec l'extraordinaire plutôt qu'avec le quotidien.

Toutefois, ceci manque complètement l'idée directrice de l'enseignement de Jacques. Il n'utilise pas l'exemple d'Élie parce que le prophète était un homme extraordinaire, mais précisément parce qu'il était «un homme de la même nature que nous» (5:17). C'est sa banalité qui est visée.

Jacques n'utilise pas la prière d'Élie comme exemple parce qu'elle produisit des effets de type miraculeux, mais parce qu'elle est une des illustrations les plus claires de ce que prier avec foi signifie pour quiconque. C'est croire la Parole révélée de Dieu, s'approprier son engagement par alliance quant à cette Parole et lui demander de l'accomplir.

La prière d'une personne juste

Après tout, le déclenchement d'une sécheresse n'était pas une idée nouvelle provenant de l'esprit fertile d'Élie, mais l'accomplissement de la malédiction promise dans l'alliance du Seigneur :

«Si tu n'obéis point à la voix de l'Éternel, ton Dieu... voici toutes les malédictions qui viendront sur toi... L'Éternel te frappera... de chaleur brûlante, de dessèchement... Le ciel sur ta tête sera d'airain, et la terre sous toi sera de fer. L'Éternel enverra pour pluie à ton pays de la poussière et de la poudre» (*Deutéronome 28:15,22-24*).

Comme tout homme «juste» (*Jacques 5:16*), Élie cherchait à aligner sa vie sur les promesses et les menaces de l'alliance de Dieu (ce qui correspond pour l'essentiel, à ce que «justice» signifie dans l'Ancien Testament : se tenir avec droiture dans la relation d'alliance avec le Seigneur). Il vivait sa vie à la lumière de l'alliance que Dieu avait faite, et il s'en tenait donc dans la prière aux avertissements de jugement qu'elle contenait, aussi bien qu'à ses promesses de bénédiction.

Voici donc ce qu'est la prière de la foi : demander à Dieu d'accomplir ce qu'il a promis dans sa Parole. Cette promesse est le seul fondement de notre confiance lorsque nous demandons. Une telle confiance n'est pas «concoctée» à partir de notre vie émotionnelle, mais elle est suscitée et soutenue par ce que Dieu a dit dans l'Écriture.

Les hommes et les femmes de foi véritablement «justes» connaissent la valeur des promesses de leur Père céleste. Ils viennent à lui, comme le font les enfants quand ils s'approchent d'un père humain rempli d'amour. Ils savent que s'ils viennent

dire à un père terrestre : «Mais, père, tu as promis... », ils peuvent à la fois persévérer dans leur demande et avoir confiance qu'il accomplira ce qu'il a dit. Combien cela est d'autant plus vrai du Père céleste, qui a donné son Fils pour notre salut ! Nous n'avons pas d'autres raisons de croire qu'il entend nos prières, et nous n'avons besoin d'aucune autre.

Une prière légitime

Un tel appel aux promesses de Dieu constitue ce qu'à la suite de Tertullien, Jean Calvin appelle une «prière légitime».

Certains chrétiens trouvent la chose décevante car cela semble enlever tout aspect mystique à la prière de la foi. Ne sommes-nous pas en train d'entraver notre foi en ne demandant que ce que Dieu a déjà promis ? Une telle déception révèle un malaise spirituel. Préférons-nous élaborer notre propre spiritualité (spectaculaire de préférence) plutôt que celle de Dieu (fréquemment d'apparence modeste et ordinaire) ?

Ainsi, les difficultés que nous expérimentons parfois dans la prière font souvent partie du processus par lequel Dieu nous amène progressivement à demander seulement ce qu'il a promis. Le combat ne correspond pas à une lutte pour amener Dieu à nous donner ce que nous désirons, mais plutôt à une lutte avec sa Parole, jusqu'à ce qu'elle nous illumine et nous amène à dire dans la soumission : «Non pas ma volonté, mais la tienne.» Alors, comme Jean Calvin le dit encore, nous apprenons «à ne pas demander plus que ce que Dieu permet».

C'est pourquoi il est impossible de séparer la véritable prière d'une sainteté authentique. Seul l'homme «juste», dont la vie s'aligne de plus en plus sur l'alliance de grâce et les desseins de Dieu, peut offrir la prière de la foi. Dans le domaine de la prière

aussi (étant donné qu'il s'agit d'un microcosme de toute la vie chrétienne), la foi (la prière au Seigneur de l'alliance) sans les œuvres (l'obéissance au Seigneur de l'alliance) est morte.

32

La plus grande des hérésies protestantes ?

Commençons avec une question d'examen qui concerne l'histoire de l'Église : *Complétez, expliquez et commentez cette affirmation* : «La plus grande de toutes les hérésies protestantes est... »

Le cardinal Robert Bellarmin (1542-1621) était un personnage à ne pas prendre à la légère. Théologien personnel du pape Clément VIII, il fut une des personnalités les plus capables du mouvement de contre-réforme au sein du catholicisme romain du seizième siècle.

Comment répondriez-vous à la question d'examen ? Quelle est la plus grande de toutes les hérésies protestantes ? Peut-être est-ce la justification par la foi, ou bien la doctrine de l'Écriture seule, ou encore l'un des mots d'ordre de la Réforme ? Ces réponses ont un sens tout à fait correct et logique. Mais aucune d'entre elles ne termine la phrase de Bellarmin. Il écrit : «La plus grande de toutes les hérésies protestantes est *l'assurance*.»

Un moment de réflexion permet d'en expliquer la raison. Si la justification n'est pas par la foi *seule*, en Christ *seul*, par la grâce *seule* ; s'il est nécessaire de compléter la foi par des œuvres produites par l'homme ; s'il faut répéter de quelque manière le sacrifice de Christ, ou l'offrir à nouveau ; si la grâce n'est pas gratuite et souveraine – alors quelque chose doit toujours être «ajouté» pour que nous bénéficions de la justification finale.

C'est précisément le problème. Si cette justification finale dépend de quelque chose venant de moi pour être complète, il est impossible de jouir de l'assurance du salut. La justification finale devient contingente et incertaine. Comment peut-on avoir l'assurance d'en avoir fait assez ? Selon la vision de Bellarmin, seul quelqu'un qui a atteint un grand niveau de sainteté et qui a reçu une révélation personnelle particulière (un vrai saint tel que Thomas d'Aquin, peut-être) peut expérimenter l'assurance du salut.

En revanche, si Christ a tout accompli, si la justification s'obtient par la grâce seule, sans la contribution d'aucune œuvre de l'homme, si elle se reçoit par la foi et les mains vides, alors l'assurance (une pleine assurance même) est possible *pour tout croyant*.

Il n'est donc pas étonnant que Bellarmin pense que la grâce complète, gratuite et libre soit dangereuse !

Pas étonnant non plus si les réformateurs aimaient la lettre aux Hébreux !

À l'apogée de son exposé sur l'œuvre de Christ, l'auteur anonyme de cette épître fait une pause pour reprendre son souffle (10:18). Puis, à la manière de Paul, il continue son argumentation avec un «ainsi donc» (v.19). Il nous presse de nous approcher «avec un cœur sincère, dans la *plénitude* de la foi» (v.22), c'est-à-dire avec une pleine assurance.

Nul besoin de relire la lettre dans son entier pour voir le pouvoir logique de ce «ainsi donc». Christ est notre Grand Souverain Sacrificateur, et notre cœur est purifié «d'une mauvaise conscience», tout comme notre corps est «lavé d'une eau pure» (v.22). Ainsi donc...

Qu'est-ce que cela signifie en termes simples ?

Les biens à venir

Hébreux a déjà décrit le Seigneur Jésus comme le «souverain sacrificateur des biens à venir» (9:11), des choses que l'ancienne alliance représentait sous forme d'ombres (10:1). Les Juifs associaient souvent le terme «biens» (*agatha*) à la terre promise et à ses bénédictions (un pays d'abondance, de bénédiction et de joie, «où coulent le lait et le miel»).

Tout au long de l'Ancien Testament, le peuple de Dieu prit conscience que ce pays contenait seulement des aperçus et des avant-goûts des vrais biens à venir (cf. *Hébreux* 11:14-16, 39, 40). Ils les expérimentaient à la manière d'un bébé qui «goûte» la nourriture sous forme de purée. Ce n'est que plus tard que l'enfant s'assied à la table familiale pour apprécier les plaisirs d'un repas complet. Le bébé peut parfois jeter sa cuillère avec frustration, mais il ne peut pas encore vivre pleinement l'expérience des «biens» à venir !

De la même manière, les croyants de l'Ancien Testament voyaient l'Évangile dans les ombres de la loi. Ils saisissaient un aperçu du Sauveur à venir à travers la représentation du souverain sacrificateur, et ils levaient les regards vers le sacrifice à venir qu'annonçaient les sacrifices répétés chaque jour et chaque année. Il s'agissait d'expérimenter la grâce de Dieu dans l'enfance en quelque sorte. Mais désormais, les biens longtemps attendus

sont venus. Les ombres matinales de l'aube ont cédé la place à la lumière éclatante du jour. Rien ne s'interpose maintenant entre le croyant et le Seigneur : ni temple, ni sacrificateur, ni sacrifice – rien.

Le sacrifice final, un salut complet

Christ est devenu le sacrifice définitif pour nos péchés. Il est ressuscité et a été justifié dans la puissance d'une vie indestructible, en tant que le sacrificateur qui nous représente. Par la foi en lui, nous sommes aussi justes que lui devant le trône de Dieu, car nous sommes recouverts de sa justice. Sa justification devant Dieu nous appartient ! Nous ne pouvons pas plus perdre cette justification qu'il ne peut tomber du ciel. Ainsi, notre justification n'a pas davantage besoin d'être complétée que celle du Christ ! Elle est déjà complète, et elle est permanente.

Ayant cela à l'esprit, l'auteur dit : « Par une seule offrande, il a amené à la perfection pour toujours ceux qui sont sanctifiés » (*Hébreux 10:14*).

Une assurance merveilleuse

Nous pouvons nous tenir devant Dieu avec une pleine assurance parce que nous avons maintenant « les cœurs purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'une eau pure » (*10:22*). Il se peut que l'auteur parle ici de la réalité du pardon et de sa manifestation (le baptême), ou bien (par l'utilisation d'un hendiadys, une méthode qui décrit une réalité sous deux aspects différents) « cœurs... corps » se réfèrent ici à la personne dans sa totalité.

Dans un cas comme en l'autre, la clarté de l'argument suffit. Quand je sais que Christ est le seul vrai sacrifice pour mes

péchés, que Dieu a accepté son œuvre et me l'a imputée, et que Christ intercède pour moi au ciel, alors son sang est l'antidote au poison des voix qui résonnent dans ma conscience en me condamnant pour mes nombreux échecs. En effet, le sang versé du Christ les réduit au silence !

Par conséquent, savoir que Jésus-Christ est mon Sauveur me délivre de l'angoisse de mes peurs et m'apporte la joie et une merveilleuse assurance. Je ne suis plus condamné, pas même par ma propre conscience. Jésus m'appartient. Voilà bien une assurance bénie !

Mise en œuvre pratique

La Rome du cardinal Bellarmin rétorque : «Enseignez cela, et ceux qui le croient vivront dans la débauche et l'antinomisme.»

Écoutez plutôt la logique de la lettre aux Hébreux et voyez vers quoi mène l'assurance du salut :

1. Une fidélité inébranlable dans notre confession de foi en Jésus-Christ, notre seule espérance (10:23).
2. Une préoccupation vigilante quant à la façon dont nous pouvons nous encourager mutuellement «à l'amour et aux bonnes œuvres.» (v.24).
3. Une communion continuelle avec les autres chrétiens dans l'adoration, la communion fraternelle et le service (v.25a).
4. Une vie dans laquelle nous nous exhortons les uns les autres à garder les yeux fixés sur Christ et à lui être fidèles, alors que le moment de son retour s'approche sans cesse (v.25b).

C'est un bon arbre qui produit le bon fruit, et non l'inverse. Nous ne sommes pas sauvés *par* les œuvres, mais *pour* des œuvres. En fait, nous sommes l'«ouvrage de Dieu» à l'œuvre (*Éphésiens 2:9,10*) ! Par conséquent, plutôt que de vivre une vie d'indifférence morale et spirituelle, le croyant possède l'impulsion la plus puissante pour accomplir cette œuvre continue de vivre pour le plaisir et la gloire de Dieu. C'est l'œuvre définitive et unique de Jésus-Christ, ainsi que la pleine assurance de la foi qu'elle produit.

De plus, cette pleine assurance s'enracine dans le fait que Dieu a accompli tout cela pour nous. En Christ, il nous révèle son cœur. Le Père n'avait pas besoin de la mort de Christ pour être persuadé de nous aimer. Christ est mort *parce que* le Père nous aime (*Jean 3:16*). Le Père de gloire ne se cache pas derrière son Fils, avec l'intention menaçante de nous faire du mal, retenu seulement par le sacrifice cruel et sanglant accompli par le Messie ! Non, mille fois non ! Le Père nous aime dans l'amour du Fils et dans l'amour de l'Esprit (*Jean 16:27*).

Ceux qui jouissent d'une telle assurance n'ont pas besoin d'aller vers les saints ou vers la sainte Vierge. Celui qui regarde à Jésus n'a besoin de regarder nulle part ailleurs. En lui, nous bénéficions d'une pleine assurance du salut.

L'assurance est-elle la plus grande de toutes les hérésies ? Si tel est le cas, alors, je veux jouir de la plus bénie des «hérésies» parce qu'il s'agit de la vérité et de la grâce de Dieu lui-même !

Partie 5

Une vie de sagesse

La Bible ne nous exhorte pas seulement à grandir en connaissance, mais aussi à acquérir la sagesse (*Proverbes 4:5*). Il est vrai que nous devons grandir en connaissance. Or, le chrétien sage ne se contente pas de comprendre l'Évangile ; sa manière de vivre exprime en outre à merveille la mélodie de l'Évangile.

33

Les privilèges entraînent des responsabilités

La lettre aux Hébreux est remplie du langage et des rituels de l'Ancien Testament. Elle donne au lecteur croyant le sentiment d'être en pèlerinage à travers les étendues sauvages d'un désert aride. Ce thème résonne à nos oreilles alors que nous passons d'une page à l'autre. Nous cherchons à atteindre la contrée du repos (4:1) et aspirons à y entrer (v.11). Nous avons en fait l'ambition de nous approcher du trône de son roi (4:16 ; 10:19). C'est le trône de la grâce devant lequel se tient Christ, notre Souverain Sacrificateur. Nous courons donc avec persévérance la course qui nous y amènera, ayant les yeux fixés sur lui (12:1,2).

Tout cela se situe en arrière-plan des paroles remarquables d'Hébreux 12:18-29. Nous ne sommes pas venus au mont Sinaï, comme ce fut le cas de Moïse et des premiers pèlerins. Nous prenons part au nouvel exode accompli par Christ (*Luc 9:31*, où le mot «départ» est littéralement *exode*). Nous nous sommes

approchés de la montagne de Sion, la Jérusalem céleste. Nous avons déjà reçu un royaume inébranlable (12:28). C'est pourquoi nous devons veiller à ne pas «refuser d'entendre celui qui parle» (12:25 ; le temps présent est intéressant et significatif ; l'Écriture est la Parole vivante de Dieu qui s'adresse à nous ; cf. 12:5).

Cette utilisation soutenue de l'imagerie de l'exode est omniprésente en Hébreux. Mais les structures de pensée sous-jacentes sont les mêmes qu'ailleurs dans le Nouveau Testament :

1. La promesse de l'Ancien Testament s'accomplit en Christ dans le Nouveau. En outre, un autre thème grammatical est évident, un modèle que nous associons habituellement à l'apôtre Paul :

2. Les révélateurs de la grâce (Dieu a manifesté sa grâce en Christ) assurent le fondement pour les impératifs de l'obéissance (nous sommes maintenant appelés à vivre pour la gloire de Christ).

En effet, ce principe est aussi évident par la façon dont :

3. L'auteur exhorte le chrétien à vivre à la lumière des privilèges dont il jouit déjà, et donc à persévérer pour se saisir de ceux dont il ne fait pas encore la pleine expérience.

Ainsi :

La promesse conduit à l'accomplissement ;

La grâce mène à l'obéissance ;

Déjà est lié au pas encore.

Alors que l'auteur de l'épître aux Hébreux parvient au «passage d'avertissement» final (12:25-29), voir sa sévérité apparente à la lumière de ce troisième principe est très utile.

Venir à la cité éternelle

Quels sont nos privilèges ? Ils sont vraiment extraordinaires.

«Vous ne vous êtes pas approchés d'une montagne qu'on pouvait toucher et qui était embrasée par le feu, ni de la nuée, ni des ténèbres, ni de la tempête... Mais vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, des myriades qui forment le chœur des anges» (*Hébreux 12:18,22*).

Aux jours des promesses et des ombres, les croyants se rendaient à une assemblée convoquée au pied d'une montagne, remplis d'un sentiment de jugement terrible. Par contraste, nous sommes venus, dans l'éclat de la lumière qui est apparue en Christ, à la cité permanente de Dieu, auprès de la joie des anges, à l'assemblée de Christ, aux esprits des croyants décédés. En effet, nous sommes venus à Dieu lui-même, non pas avec Moïse, mais avec Jésus. Nous avons reçu la nouvelle alliance dans son sang versé.

Une assemblée, une famille, un royaume

C'est *l'assemblée*, à laquelle nous venons pour adorer, pour entendre la voix du Christ dans sa Parole, pour élever notre voix au sein du chœur qu'il dirige, pour partager sa confiance en son Père et pour nous rassembler autour de lui comme ses frères et sœurs (*cf. Hébreux 2:10-13*). Par conséquent, c'est aussi notre *famille*, composée des rachetés issus de toute l'humanité, et des élus de l'armée des anges. C'est le *royaume* dans lequel notre nom est inscrit en tant que citoyen (*12:23*). Au contraire de tous les

royaumes et empires de ce monde, rien ne peut ébranler celui-ci (12:27,28).

Quelles richesses ne nous appartiennent pas dans ces trois dimensions de la vie de la grâce ! Une assemblée, une famille, un royaume ! *Et ces choses sont déjà nôtres en Christ !* Dès ici-bas et dans le temps présent, nous jouissons de droits de visite spéciaux pour la gloire du ciel alors que nous nous rassemblons entre croyants. Nous sommes frères et sœurs ensemble, car le sang de Christ crée une lignée plus profonde que nos gènes. Ainsi, nous possédons tous les droits familiaux qui reviennent aux membres et citoyens de la cité de Dieu.

Comment s'étonner que nous soyons appelés à la gratitude (12:28) ?

Exhortations positives et négatives

Comme indiqué plus haut, il s'agit du dernier de plusieurs passages d'avertissement en Hébreux, des passages qu'on considère souvent comme étant particulièrement problématiques du fait qu'ils semblent indiquer qu'il est possible pour le croyant de s'éloigner de Christ et de finir dans la perdition. Or, les lire ainsi revient à les ôter de leur contexte, à la fois dans cette lettre et vis-à-vis de la dynamique d'alliance de l'Évangile.

Les passages d'avertissement en Hébreux appartiennent à une série homogène d'exhortations qu'il convient de lire à la lumière des privilèges de la grâce. En fait, l'auteur considère toute sa lettre comme des «paroles d'exhortation» ou d'encouragement à persévérer (13:22). Comme tout père le ferait, ce père spirituel encourage ses enfants spirituels avec des exhortations qui sont à la fois positives et négatives, car il parle de la part du «Père des esprits» (12:9) :

Positive : «C'est pourquoi nous devons d'autant plus nous attacher... »

Négative : «de peur que nous ne soyons emportés» (2:1).

Positive : «Considérez... Jésus» (3:1)

Négative : «Prenez garde, frères... » (3:12), et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous arrivions à la section finale :

Positive : «Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion» (12:22)

Négative : «Gardez-vous de refuser d'entendre celui qui parle» (12:25).

Cela ressemble tout à fait au papa rempli d'amour qui dit à son fils qu'une alimentation équilibrée et l'exercice physique contribuent à une bonne santé, tout en l'avertissant que de mauvaises habitudes alimentaires, le tabagisme, l'abus d'alcools forts couplés à un style de vie de paresseux sont la meilleure recette pour une mort prématurée.

La structure de l'alliance

Ici, la clé est la structure de la nouvelle alliance de l'Évangile. Elle se fonde sur des promesses et un Médiateur meilleurs que l'ancienne alliance, mais elle demeure une alliance. Sa dynamique est la même : Dieu promet sa grâce (accomplie désormais en Christ), une promesse de vie au travers de la foi en Christ, mais aussi un avertissement de mort en dehors de Christ pour quiconque méprise le sang de la nouvelle alliance (cf. 10:26-31).

L'alliance de Dieu n'est pas une enveloppe qui nous protège quelle que soit notre manière de vivre. C'est plutôt la promesse

sûre de Dieu qu'il sauvera ceux qui se saisissent de Christ dans la foi et la repentance. Elle s'accompagne d'une certitude équivalente que celui qui rejette le Sauveur dans l'incrédulité et la désobéissance, repoussant ainsi l'alliance de Christ, est déjà sur la route qui mène uniquement aux ténèbres du dehors.

La foi et la repentance ne sont pas statiques, la décision d'un instant, mais ce sont plutôt les réalités d'un cœur nouveau tout au long de la vie (8:10; 10:16). Elles ont effectivement un point de départ, mais c'est le commencement d'un pèlerinage que nous partageons avec la communauté de la nouvelle alliance. Si nous ne marchons pas dans la foi et la repentance, nous ne sommes pas des membres vivants du peuple visible de Christ, car nous ne combinons jamais la promesse de Dieu avec la foi, même si nous nous associons aux croyants (*Hébreux* 4:2).

Selon *Hébreux*, nous nous sommes *déjà* «approchés de la montagne de Sion... la Jérusalem céleste», mais nous n'y avons *pas encore* fait notre entrée finale. Nous entendons son adoration ; nous expérimentons sa puissance ; sa lumière illumine notre campement (*Hébreux* 6:4,5). Les portes de la cité ne sont jamais fermées (*Apocalypse* 21:25), mais nous ne résidons pas encore à l'intérieur de ces portes. Il nous faut encore pour cela traverser le dernier fleuve. La fidélité de l'alliance de Dieu exige une foi qui persévère jusqu'à la fin.

Voyant les privilèges qui nous appartiennent déjà, nous avons toutes les raisons de garder les yeux fixés sur Jésus et de persévérer dans une foi pleine de repentance, jusqu'au moment où ce qui nous appartient maintenant de manière partielle deviendra nôtre entièrement et à jamais.

34

Là où Dieu regarde en premier

Qui êtes-vous quand vous êtes seul et que toutes les portes sont fermées ?

Vous avez peut-être entendu les mots suivants (ou une variante) : «Ce qu'un homme est dans le secret, dans ses obligations privées, voilà ce qu'il est aux yeux de Dieu, et rien de plus.» La version qu'on cite le plus fréquemment est d'ordinaire attribuée au jeune pasteur écossais, Robert Murray McCheyne. Mais d'autres maîtres de la foi chrétienne se sont fait l'écho de cette opinion.

Il se peut que ces hommes du passé se la soient empruntée inconsciemment l'un à l'autre. Il est plus probable que chacun ait appris la même leçon à la dure, au travers de son expérience personnelle. En tout cas, ils en sont tous venus à voir les trois mêmes éléments comme étant vitaux pour une vie chrétienne juste.

Une dévotion dans le secret

Premièrement, ils ont appris que c'est dans le secret, et non en public, que ce que nous sommes vraiment en tant que chrétiens devient clair. L'indicateur de ma spiritualité n'est pas tant mon service visible que ma vie de dévotion cachée. Il ne s'agit pas de mépriser ma vie publique, mais d'ancrer sa réalité dans le socle de la communion personnelle avec Dieu. Je peux parler ou prier avec zèle et éloquence en public, paraître aux autres comme étant maître de moi-même lorsque je suis en groupe. Mais que se passe-t-il lorsque je ferme la porte derrière moi, et que seul le Père me voit ?

Dans le Sermon sur la montagne, Jésus avertit ses disciples contre l'hypocrisie devant les hommes, et il les encourage à être transparents devant Dieu.

Combien il est facile dans notre culture de se tromper en pensant que ce qui importe vraiment est ce qui se voit en public ! Les apôtres auraient certainement trouvé curieux que les cultes d'adoration (dans lesquels nous pouvons aisément nous contenter d'être des spectateurs visibles) soient tellement plus populaires que nos rencontres pour des temps de prière. La bulle de notre succès visible éclatera-t-elle un jour ?

Parfois, les statistiques indiquent l'énormité du fossé entre l'image que nous présentons en tant qu'évangéliques et la réalité que nous dissimulons. Nous n'exerçons pas toujours une «foi sincère» (1 *Timothée* 1:5 ; *pistis anupokritos*), c'est-à-dire une foi sans hypocrisie, qui n'a pas besoin du masque de l'acteur. La vie a une façon d'arracher le masque pour révéler ce qui est vraiment là.

Tout comme la maltraitance ou la négligence du corps se révèle d'elle-même avec l'âge, ainsi en est-il de l'abus de l'esprit. Il se manifeste inévitablement par un caractère étioilé, indiscipliné

ou tordu. Le Père a un moyen de nous récompenser ouvertement – d’une manière ou d’une autre (*Matthieu 6:5,6*). Ainsi, vivez sainement dans le secret ; laissez-vous façonner par l’Écriture ; apprenez à prier, et permettez à la grâce de Dieu de contrôler le cours de vos pensées.

Le devoir devient délice

Deuxièmement, les anciens maîtres de la vie chrétienne soulignaient qu’il ne s’agit pas de vivre sur la base des émotions mais d’accomplir nos devoirs. La sanctification n’est pas un état émotionnel mais la soumission de notre volonté à celle de Dieu.

Depuis quelques décennies, le mouvement évangélique est devenu tellement sensible à l’hérésie du «christianisme à la boy-scout» («je promets de faire de mon mieux, de faire mon devoir...») qu’il a tronqué l’Évangile chrétien en un demi-Christ (Sauveur mais pas Seigneur) et un demi-salut (des bénédictions, mais pas de devoirs). Comme nous sommes insensés ! Une très grande partie du Nouveau Testament inventorie les devoirs spécifiques qui émergent de notre relation avec Jésus-Christ, devoirs qui font donc en réalité partie de nos bénédictions !

Un survol de quelques passages dans les épîtres exorcisera le démon qui consiste à penser que le devoir est étranger à la vie chrétienne ou à l’amour chrétien. Lisez seulement Romains 12:1-15 ; Galates 5:13-6:10 ; Éphésiens 4:1-6:20 ; Philippiens 4:2-9 ; Colossiens 3:1-4:6 ; 1 Thessaloniciens 4:1-5:28 ; 2 Thessaloniciens 2:13-15 ; Jacques 1:19-5:20 et 1 Pierre 1:13-5:11. Je ne doute pas que quelque érudit quelque part a compté le nombre d’impératifs («faites telle ou telle chose») dans le Nouveau Testament. Chacun d’eux est important, découle de la grâce de Dieu et fut écrit afin d’être obéi.

Craignons-nous de voir l'accomplissement de nos obligations annuler la grâce de Dieu ? Regardez la mère au foyer dont les responsabilités aux multiples facettes gouvernent la vie. Pendant que son mari entre dans son propre monde (souvent excitant et stimulant), elle prépare les repas, conduit les enfants à l'école, fait les courses et le ménage, s'occupe des lessives, du repassage, range la maison et met les enfants au lit. Pourquoi ? Parce que ce sont les devoirs de l'amour, du dévouement et de l'engagement.

L'amour pour Dieu et le devoir sont deux parties d'une même chose. Combien avons-nous été stupides de les séparer et de regarder les devoirs comme un terme négatif ! Les deux nourrissent notre ressemblance à Christ (*Jean 4:34*). C'est pourquoi, connaissez vos devoirs et remplissez-les.

Coram Deo

Troisièmement, les anciens maîtres chrétiens avaient appris à vivre de manière visible, même dans le secret. Ils vivaient *coram Deo* (devant la face de Dieu). Ce principe suffit en lui-même pour transformer notre vie entière et pour nous débarrasser de toute tentative de tromperie, que ce soit des autres, de Dieu ou de nous-même. Rien n'est caché aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte (*Hébreux 4:13*).

Est-ce que la pensée de vivre devant la face de Dieu saisit pleinement mon esprit et commence à dominer chacune de mes actions, produisant dans ma vie cette qualité qu'est la transparence ? C'est le seul moyen de jouir de la liberté vis-à-vis des pressions du monde pour se façonner à sa ressemblance, et c'est le seul moyen de vaincre la peur des hommes. Ceux qui s'efforcent d'avoir une conscience libre de toute offense devant

Dieu sont les affranchis de Christ. Vivez donc la totalité de votre vie comme étant dans la présence de Dieu.

Voici donc trois tests qui donnent un bon aperçu de ma situation au niveau spirituel :

1. Qui suis-je réellement dans le secret ?
2. Comment est-ce que je réagis au mot *devoir* ?
3. Est-ce que je vis avec le sentiment que ma vie est visible pour Dieu ?

Au fait, la version du dicton évangélique cité au début de ce chapitre vient du théologien John Owen. Il suggère que celui qui ne gère pas ces questions sur l'engagement du cœur laisse «une mite dans son vêtement pour qu'elle attaque et dévore le tissu, de sorte que même si l'ensemble se tient, il est aisé de le déchirer.»¹

Voilà des paroles sages !

Notes :

1. John Owen, *Works*, Vol. 6, éd. W. H. Goold, The Banner of Truth Trust, Edinburgh, 1966, pp.299,300.

35

Le discernement, ou penser les pensées de Dieu

Quelqu'un de ma connaissance a exprimé récemment une opinion qui m'a surpris et, d'une certaine manière, quelque peu déçu. Je me suis dit : «Je pensais qu'il aurait plus de discernement que ça.»

Cette expérience m'a amené à réfléchir sur l'importance du discernement et sur son absence dans notre monde. Nous savons que souvent les gens ne voient pas les problèmes avec clarté, et il leur est facile d'être induits en erreur parce qu'ils ne réfléchissent pas bibliquement. Hélas, on ne peut s'empêcher de penser combien ceci est également vrai de la communauté de l'Église.

La plupart d'entre nous veut sans doute prendre ses distances avec ce qu'on peut considérer comme la «frange lunatique» du christianisme contemporain. Nous prenons garde à ce que de faux enseignants ne nous égarent pas. Mais le discernement

va bien au-delà de ceci. Le véritable discernement ne signifie pas se contenter de distinguer le vrai du faux, mais aussi ce qui est primaire de ce qui est secondaire, ce qui est essentiel de ce qui est indifférent et ce qui est permanent de ce qui est passager. Cela signifie effectivement distinguer ce qui est bien de ce qui est mieux, et même ce qui est mieux de ce qui est le meilleur.

Le discernement ressemble donc aux sens physiques. Certains en reçoivent une mesure inhabituelle, comme un don spécial de la grâce (*1 Corinthiens 12:10*), mais un certain degré de discernement est essentiel pour tous, et nous devons sans cesse l'entretenir. Le chrétien doit veiller à développer ce «sixième sens» qu'est le discernement spirituel. C'est pourquoi le psalmiste prie : «Enseigne-moi le *bon sens* et l'intelligence !» (*119:66*)

La nature du discernement

Quel est ce discernement ? Le mot utilisé dans le Psaume 119:66 signifie «goût». C'est la capacité à porter des jugements différenciés, à distinguer diverses situations et lignes de conduite, et à reconnaître leurs implications morales. Cela inclut la capacité à «considérer» et apprécier le statut moral et spirituel d'individus, de groupes et même de mouvements. Ainsi, tout en nous avertissant contre *l'esprit* de jugement, Jésus exhorte ses disciples à discerner et à différencier, de peur de jeter leurs perles devant les pourceaux (*Matthieu 7:1,6*).

L'apôtre Jean décrit un exemple remarquable d'un tel discernement : «Mais Jésus ne se fiait point à eux... car il savait lui-même ce qui était dans l'homme» (*2:24,25*).

Tel est le discernement libre de tout esprit de jugement. Cela implique que le Seigneur Jésus connaissait la Parole de

Dieu et qu'il observait la manière d'agir de Dieu avec les hommes (ultimement, il avait prié : «Enseigne-moi le bon sens... Car je crois à tes commandements» *Psaume 119:66*). Il est certain que son discernement s'est accru alors qu'il expérimentait le conflit avec la tentation et qu'il remportait la victoire sur celle-ci, ainsi qu'en évaluant toute situation à la lumière de la Parole de Dieu.

Le discernement de Jésus pénétrait les plus grandes profondeurs du cœur, et le chrétien a la vocation de développer un discernement similaire. En effet, le seul discernement valable que nous possédons est celui que nous recevons dans l'union avec Christ, par l'Esprit et à travers la Parole de Dieu.

Le discernement consiste donc à apprendre à penser les pensées de Dieu de manière pratique et spirituelle. Cela signifie avoir une idée de la façon dont Dieu perçoit les choses et, dans une certaine mesure, les voir comme lui : «Tout est nu et découvert aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte» (*Hébreux 4:13*).

L'impact du discernement

Comment le discernement affecte-t-il la façon dont nous vivons ? De quatre manières :

1. Il agit comme une protection qui nous empêche d'être trompés spirituellement. Il nous évite d'être renversés par le vent des enseignements qui placent au centre un élément périphérique de l'Évangile, ou qui traitent une application particulière de l'Écriture comme s'il s'agissait de son message central.

2. Le discernement agit aussi comme instrument de guérison lorsqu'on l'exerce dans la grâce. J'ai connu un petit nombre de

personnes dont la capacité à diagnostiquer les besoins spirituels des autres était remarquable. De telles personnes semblent capables de pénétrer dans les problèmes du cœur auquel l'autre fait face, mieux que la personne concernée elle-même. Bien sûr, sous certains aspects, c'est un don dangereux que Dieu leur confie, mais lorsque ces gens l'exercent dans l'amour, le discernement peut être le scalpel de haute précision dans la chirurgie spirituelle qui rend la guérison possible.

3. Le discernement fonctionne aussi comme une clé pour la liberté chrétienne. Le chrétien zélé mais dénué de discernement devient esclave, que ce soit des autres, de sa propre conscience ignorante ou encore d'un mode de vie non biblique. La croissance dans le discernement libère d'une telle servitude. Cela permet de distinguer les pratiques qui peuvent être utiles dans certaines circonstances de celles qui sont impératives dans toutes les situations. Sous un autre aspect, le véritable discernement permet au chrétien libre de reconnaître que l'exercice de la liberté n'est pas essentiel pour jouir de celle-ci.

4. Enfin, le discernement sert de catalyseur au développement spirituel : «Le moqueur cherche la sagesse et ne la trouve pas, mais pour l'homme intelligent (rempli de discernement), la science est chose facile» (*Proverbes 14:6*). Pourquoi ? Parce que le chrétien qui discerne va au cœur du problème. Il connaît quelque chose à propos de tout, à savoir que toutes choses ont leur source commune en Dieu.

Par conséquent, grandir en connaissance ne conduit pas à une plus grande frustration, mais à une reconnaissance plus profonde de l'harmonie qui unit toutes les œuvres et toutes les paroles de Dieu.

Comment un tel discernement s'obtient-il ? Nous le recevons comme ce fut le cas pour Christ lui-même : par l'onction de l'Esprit, par la compréhension de la Parole de Dieu, par l'expérience de la grâce de Dieu et par le dévoilement progressif à nos yeux de la vraie condition de notre propre cœur.

C'est pourquoi nous devrions aussi prier : «Je suis ton serviteur : donne-moi l'intelligence (le discernement)» (*Psaume 119:125*).

36

Le mystère de la volonté de Dieu

Une rencontre avec un ami de mes années d'adolescence m'a rappelé les paroles sages et concises du pasteur puritain John Flavel : «La providence de Dieu est comme l'hébreu. Elle se lit à l'envers.»

Je sortais d'un restaurant dans ma ville natale en Écosse, et mon ami était là, avec sa mère âgée en train de l'aider. Il avait été d'un esprit actif, intense et plein d'énergie. Il était celui qui m'avait donné le premier livre chrétien qui m'ait réellement fait une forte impression. Il avait fait tous ses efforts pour nouer une amitié avec moi et pour m'enseigner. Mais il était désormais tel qu'on me l'avait laissé entendre, à savoir complètement diminué par un grave accident de voiture.

À mon grand plaisir, il me reconnut et, pour un instant, son ancienne ardeur sembla lui revenir, mais elle s'estompa tout aussi rapidement, comme une ampoule dont le filament

se rompt quand on l'allume. C'était comme si la vue d'un ami de longue date l'avait faussement revigoré, avant de lui rappeler immédiatement sa terrible infirmité.

Ses gesticulations avaient toujours été une de ses caractéristiques principales. Désormais, les mouvements de ses mains et de son corps, ainsi que le regard dans ses yeux, n'étaient plus qu'une ombre mélancolique du passé.

Des empreintes de pas dans la mer

Cet incident et d'autres expériences dans la vie m'ont amené à penser : «Cela n'a tout simplement pas de sens.»

Dans de tels moments, les mots de Flavel m'ont souvent réconforté et aidé à réajuster ma myopie spirituelle. Ils m'ont rappelé que je dois fixer mon esprit et mon cœur sur la sagesse de Dieu, sur sa grâce et sur son règne souverain. Il est certain qu'il fait concourir toutes choses pour le bien de ses enfants. Ainsi, je n'ai pas besoin d'objecter avec trop d'orgueil en ce qui concerne ce que je ne peux pas comprendre de son dessein souverain.

Bien sûr, on rencontre parfois des chrétiens pour lesquels les desseins de Dieu sont «tout ficelés». Ils manifestent l'attitude de celui qui sait exactement ce que Dieu fait et pourquoi il le fait. Une telle sagesse exhaustive est difficile à déloger, mais il s'agit souvent de la sagesse précoce du chrétien immature, qui n'a pas encore appris que si «les choses révélées sont à nous et à nos enfants», il y a aussi des choses cachées et secrètes qui «sont à l'Éternel, notre Dieu» (*Deutéronome 29:29*).

Les voies et les pensées de Dieu ne sont pas comme les nôtres. Elles nous restent mystérieuses. Comme le poète chrétien William Cowper le dit bien dans un de ses cantiques : «Dieu marque la mer de l'empreinte de ses pas.» Nous ne pouvons pas

plus connaître en détail les desseins secrets de Dieu pour notre vie individuelle qu'il nous est possible de voir des empreintes de pas dans l'eau, ou de comprendre l'hébreu si nous tentons de le lire de la gauche vers la droite. Si nous nous imaginons en être capables, c'est parce que nous souffrons d'une forme de dyslexie spirituelle.

Une des grandes raisons derrière ce principe consiste à nous enseigner ceci : «Confie-toi en l'Éternel de tout ton cœur, et ne t'appuie pas sur ta sagesse» (*Proverbes 3:5*). Nous sommes d'une nature tellement perverse que nous utiliserions notre connaissance de la volonté de Dieu comme substitut à une confiance réelle et personnelle dans le Seigneur lui-même.

La loi de Flavel (pour nommer ainsi ses sages paroles) est d'une grande pertinence pour la vie chrétienne, et elle est plus particulièrement importante dans quatre domaines :

Les grandes décisions

Elle est vraie en ce qui concerne les grandes décisions de la vie. Dieu guide son peuple, le conduisant dans les sentiers de la justice (*Psaume 23:3*). C'est une chose merveilleuse que d'arriver à une décision majeure avec l'assurance que c'est sa volonté. Mais nous nous égarerions à imaginer que nous connaissons par conséquent en détail les raisons derrière son plan.

De nombreux chrétiens ont découvert que l'obéissance à ce qu'ils pensaient être la volonté de Dieu les a conduits à de grandes difficultés personnelles. Dans de tels cas, ce n'est que plus tard qu'ils découvrent qu'en les conduisant vers une nouvelle direction ou situation, le dessein de Dieu s'avère en réalité très différent de l'extrapolation qu'ils font à partir des données initiales qui figurent sur le graphique divin de leur vie.¹

Les épreuves

La réflexion de John Flavel est vraie en ce qui concerne les épreuves de la vie. Nous luttons pour les supporter quant à ce qu'elles sont en elles-mêmes. Après coup, nous nous réjouissons qu'elles soient passées.

En réalité, les premières épreuves ont souvent pour finalité de nous fortifier pour les suivantes. Ce n'est que lorsque nous avons traversé ces dernières épreuves que les premières prennent tout leur sens.

Les tragédies

C'est vrai des tragédies de la vie. Nous ne verrons pas pleinement leur place dans l'économie divine de ce monde. Leur explication ultime se situe au-delà de notre vie personnelle et même au-delà du temps.

Pensez par exemple au triple deuil de Naomi (*Ruth 1*), et comment, à travers le lent dévoilement du dessein de Dieu, cela conduisit à la conversion de Ruth, à son mariage et sa postérité, à la venue de David et, finalement, à la naissance de Christ.

Je n'ai pas d'aperçu particulier du dessein de Dieu dans la vie de mon ami paralysé, mais le fait qu'il a un dessein de grâce pour lui est au-delà de tout doute, aussi obscure la voie semble-t-elle dans le temps présent.

Toutes choses

C'est vrai pour la vie dans son entier. C. S. Lewis l'exprime de manière lumineuse en disant que ce n'est qu'après la mort d'une personne qu'on voit l'intégralité de sa vie. Même alors, nous ne

saisissons qu'un aperçu fugace de ce qui sera finalement rendu pleinement manifeste. Le dévoilement ultime attend le jour où «je connaîtrai comme j'ai été connu» (1 Corinthiens 13:12).

Avez-vous déjà été interpellé par le fait que les paroles du Seigneur Jésus dans la chambre haute avaient une signification sur le long terme aussi bien que dans l'immédiat ? «Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le comprendras bientôt» (Jean 13:7).

Note :

1. Voir de l'auteur, *À la découverte de la volonté de Dieu*, éditions Europresse, Chalon-sur-Saône, 2007.

37

Manger du boudin noir

Cela fait maintenant des années, mais je me souviens encore de la discussion. Je me dirigeais vers la sortie de la salle de réunion, quelque temps après la fin du culte, et je fus surpris de trouver un petit groupe de gens encore engagés dans une vive conversation. L'un d'eux se retourna et me demanda : « Les chrétiens peuvent-ils manger du boudin noir ? » Pour ceux qui ne sont pas initiés, il s'agit d'une sorte de saucisse faite d'un mélange de sang et de suif, parfois avec de la farine ou de la semoule.

La question semblait triviale. Pourquoi un débat si animé ? À cause, bien sûr, des règles alimentaires de l'Ancien Testament au sujet du sang (*Lévitique 17:10ss.*).

Même si (pour autant que je sache) aucun dictionnaire de théologie ne contient d'entrée sous la lettre B, pour « controverse du boudin noir », cette discussion inhabituelle soulevait quelques questions herméneutiques et théologiques fondamentales :

- Comment l'Ancien Testament se rapporte-t-il au Nouveau ?
- Comment la loi de Moïse se rapporte-t-elle à l'Évangile de Jésus-Christ ?
- Comment le chrétien devrait-il exercer sa liberté en Christ ?

Actes 15 montre comment le conseil de Jérusalem chercha à répondre à de telles questions pratiques, auxquelles les premiers chrétiens faisaient face. Ils se demandaient dans quel cadre ils pouvaient jouir de la liberté, vis-à-vis de l'organisation mosaïque, sans devenir une pierre d'achoppement pour le peuple juif.

Ce sont des questions auxquelles l'apôtre Paul en particulier a beaucoup réfléchi. Après tout, il fut l'un de ceux que le conseil de Jérusalem désigna pour diffuser et expliquer la lettre qui résumait les décisions des apôtres et des anciens (*Actes 15:22ss. ; 16:4*). Face à des problèmes similaires dans l'église de Rome, il leur prodigua une série de principes qui s'appliquent tout autant aux chrétiens du vingt-et-unième siècle. Son enseignement en Romains 14:1-15:13 contient des lignes directrices saines (et vraiment nécessaires) pour l'exercice de la liberté chrétienne. En voici quatre :

Principe 1 : La liberté chrétienne ne doit jamais s'exhiber. « Cette foi que tu as, garde-la pour toi devant Dieu » (14:22).

En Christ, nous sommes libres des règles alimentaires mosaïques ; Christ a déclaré que toute nourriture est pure (*Marc 7:18,19*). Après tout, nous pouvons manger du boudin noir !

Mais vous n'avez pas besoin d'exercer votre liberté pour en jouir. En effet, en un autre passage, Paul pose quelques questions incisives à ceux qui insistent sur l'exercice de leur liberté quelles que soient les circonstances : Est-ce que cela édifie vraiment les autres ? Est-ce que cela vous rend réellement libres, ou est-ce que cela

n'aurait pas plutôt commencé à vous asservir ? (*Romains 14:19 ; 1 Corinthiens 6:12*)

La vérité subtile est que le chrétien qui *doit* exercer sa liberté est en réalité esclave de la chose même qu'il insiste à faire. Si le royaume consiste pour vous en nourriture, boisson et autres choses similaires, déclare Paul, vous n'avez pas compris le but de l'Évangile ni la liberté de l'Esprit (*Romains 14:17*).

Principe 2 : La liberté chrétienne ne signifie pas que vous accueilliez des frères et sœurs chrétiens seulement lorsque vous avez fait le tri dans leurs conviction sur X ou Y (ou dans l'objectif de le faire). Dieu les a accueillis en Christ comme ils sont ; nous devrions donc en faire autant (*Romains 14:1,3*). Il est vrai que le Seigneur ne les laisse pas comme ils sont. Mais il ne fait pas de leur ligne de conduite le fondement de son accueil, et nous ne le devrions pas non plus.

Nous avons beaucoup de responsabilités en ce qui concerne nos frères et sœurs chrétiens, mais être leur juge n'en fait pas partie. Seul Christ l'est (*Romains 14:4,10-13*). Combien il est triste d'entendre (comme c'est trop souvent le cas) le nom d'un chrétien mentionné dans une conversation, seulement pour que celui qui l'a mentionné se mette à le déchiquter par des paroles critiques. Ce n'est pas tant une marque de discernement que la preuve d'un esprit de jugement.

Que dirions-nous si la mesure que nous utilisons pour juger les autres devenait celle qu'on emploie pour nous juger (*Romains 14:10 ; Matthieu 7:2*) ?

Principe 3 : La liberté chrétienne ne s'utilise jamais de manière à devenir une occasion de chute pour un autre chrétien (*Romains 14:13*).

Paul n'énonce pas ce principe comme une réaction spontanée, mais c'est un principe établi auquel il a réfléchi et envers lequel il s'est lui-même délibérément engagé (cf. *1 Corinthiens 8:13*). Quand on prend cet engagement, il s'intègre finalement à tel point à notre façon de penser qu'il dirige notre comportement de manière instinctive. La liberté en Christ nous est donnée afin que nous soyons les serviteurs des autres et non pour satisfaire nos propres préférences.

Principe 4 : La liberté chrétienne requiert de saisir le principe qui produira ce véritable équilibre biblique : «Nous... devons... ne pas chercher ce qui nous plaît... Car Christ n'a pas cherché ce qui lui plaisait» (*Romains 15:1-3*).

Il y a là quelque chose de terriblement simple, qui réduit le problème aux questions fondamentales d'aimer le Seigneur Jésus-Christ et de désirer l'imiter puisque son Esprit est venu habiter en nous pour nous rendre plus semblables à lui.

Contrairement aux divers mouvements pour la «liberté» ou la «libération» du monde séculier, la liberté chrétienne authentique ne consiste pas à exiger nos «droits». Oserait-on dire que malgré toute leur sagesse, les pères fondateurs américains ont peut-être déclenché par inadvertance une déformation de la foi chrétienne en parlant de nos «droits» à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur ? Le chrétien prend conscience que devant Dieu, il ne possède aucun «droit» par nature. Dans notre impiété, nous avons perdu l'ensemble de nos «droits».

Ce n'est qu'en reconnaissant ne mériter aucun «droit» que je peux les exercer correctement comme des privilèges. La sensibilité aux autres dans l'Église, en particulier les plus faibles, dépend de ce sentiment de ma propre indignité. Si je prends pour acquis que j'ai des libertés qu'il me faut exercer à tout prix, je

deviens une arme potentiellement létale dans une communauté, absolument capables de détruire quelqu'un pour qui Christ est mort (*Romains 14:15,20*).

Cela ne signifie pas que je dois devenir l'esclave de la conscience d'un autre. Jean Calvin l'exprime bien quand il dit : «Ainsi, dans l'utilisation de notre liberté, nous serons compréhensifs et modérés en tenant compte de l'ignorance de nos frères qui sont faibles. Mais nous ferons tout le contraire vis-à-vis des exigences des pharisiens de nous conformer à ce qui ne figure pas dans les Écritures».¹ Là où l'Évangile est en jeu, la liberté doit s'exercer, alors que nous devons la restreindre là où la stabilité d'un chrétien faible est impliquée.

Tout cela fait partie intégrante du «vivre entre les siècles». Nous sommes *déjà* libres en Christ, mais nous ne vivons *pas encore* dans un monde qui peut gérer notre liberté. Un jour, nous jouirons de «la liberté de la gloire des enfants de Dieu» (*Romains 8:21*). Alors, nous pourrions manger du boudin noir à volonté ! Mais pas encore.

Pour le temps présent, comme Martin Luther l'écrit : «Le chrétien est l'homme le plus libre ; maître de toutes choses, il n'est assujetti à personne. Le chrétien est en toutes choses le plus serviable des serviteurs ; il est assujetti à tous.»²

Il en est du serviteur comme il en était avec le Maître.

Notes :

1. Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, édition Kerygma, Aix-en-Provence, 2009, III-19-11, pp.776,77.

2. Martin Luther, *Le traité de la liberté chrétienne*, Labor et Fidès, Genève, 1966, p.275.

38

Le pouvoir de la langue

Dans ma famille, comme dans la plupart des familles à cette époque, il existait des lois implicites qui interdisaient certaines actions. Tirer la langue à quelqu'un, ultime expression de l'impolitesse, était tout particulièrement proscrit.

De manière assez curieuse, le médecin de la famille avait pour sa part le droit de nous dire : «Tire la langue.» Une même activité peut donc prendre place dans le contexte de faire du mal ou de guérir.

Bien sûr, il s'agit là d'un argument abordé avec une grande profondeur dans la lettre de Jacques, dont l'enseignement distille souvent l'essence de la sagesse de l'Ancien Testament. L'apôtre Jacques constate que la langue détient une importance disproportionnée par rapport à sa taille. Elle est comme le petit gouvernail qui dirige de gigantesques navires au travers des mers (3:4).

La langue et le cœur

Notre utilisation de la langue est une preuve sûre de la condition de notre cœur. C'est la charnière sur laquelle les portes de notre âme s'ouvrent et révèlent notre esprit. En effet, les mots qui quittent nos lèvres sont comme autant de journalistes qui se précipitent pour déposer leurs comptes rendus sur l'état de notre âme.

Hélas, les rapports semblent souvent contradictoires : «Par elle nous bénissons le Seigneur notre Père, et par elle nous maudissons les hommes faits à l'image de Dieu» (*Jacques 3:9*). Jésus déclare que la langue peut nous placer sous la menace du feu de l'enfer (*Matthieu 5:22*). Nous l'utilisons pour traiter notre frère d'imbécile alors qu'il est fait à l'image de Dieu. Nous poignardons sa réputation dans le dos. Pourtant, avant longtemps, nous avons sur les mêmes lèvres les louanges de Dieu dont notre frère reflète l'image. La langue dévoile l'inconstance profonde et souvent rebelle de notre cœur.

Nous pouvons essayer de masquer notre véritable condition spirituelle en utilisant le vocabulaire, la grammaire et la syntaxe de la grâce. Il est pourtant impossible de déguiser la vérité bien longtemps, car notre langue finira par exprimer les messages de notre cœur. La dissimulation est impossible à long terme avec la langue. La vérité doit sortir !

Heureusement, ce principe a deux facettes. Nos paroles peuvent être pauvres et inappropriées, mais la langue exprime le cœur aussi bien que l'esprit, la capacité d'aimer aussi bien que le pouvoir du cerveau à communiquer. Comme quelqu'un l'a écrit à Robert Murray McCheyne, dans une lettre qui n'avait pas été ouverte avant sa mort : «Ce n'était pas tant ce que vous disiez que *votre manière de parler*.» Le problème ici dépasse la capacité d'employer les mots justes. Il s'agit de la révélation du cœur.

La langue et la maturité spirituelle

Une capacité accrue dans le contrôle et l'utilisation de la langue est la preuve d'une maturité spirituelle croissante. Bien sûr, il est vrai que «l'insensé même, quand il se tait, passe pour sage» (*Proverbes 17:28*). Mais l'égoïsme à court terme de l'insensé n'est pas ce à quoi pense Jacques quand il parle de dompter la langue (*Jacques 3:7,8*). Il fait aussi bien référence à son *usage* dans la parole qu'à son *assujettissement* au silence. La suppression n'est pas la même chose que la transformation, et c'est toujours cette dernière que l'Esprit cherche à produire (*2 Corinthiens 3:18*).

Il y a là une distinction importante. Ne confondons pas une capacité partiellement naturelle (comme être doué pour parler ou pour écouter) avec une maturité spirituelle authentique. C'est une chose de mettre le tigre en cage ; c'en est une autre de l'apprivoiser et d'en faire un animal docile. Accomplir cela avec la langue est effectivement une vraie maîtrise de soi (*Jacques 3:2*).

Quelles sont donc les marques d'une langue maîtrisée et mûrie par la grâce ? Il y a peu de meilleurs inventaires pour nous conduire ici que la confession profonde de David au Psaume 51:12-17 :

«Ô Dieu ! crée en moi un cœur pur,
Renouvelle en moi un esprit bien disposé...
J'enseignerai tes voies à ceux qui les transgressent,
Et les pécheurs reviendront à toi.
Ô Dieu, Dieu de mon salut ! délivre-moi du sang versé,
Et ma langue célébrera ta miséricorde.
Seigneur ! ouvre mes lèvres,
Et ma bouche publiera ta louange.»

Ces versets méritent réflexion pour nous conduire dans un examen de soi et nous inspirer à prier pour une transformation personnelle. La langue qui a goûté les bontés du Seigneur parle judicieusement aussi bien qu'elle demeure silencieuse. Elle loue et reconforte autant qu'elle réprimande et met au défi. Une telle langue révèle un cœur qui est un véritable dépôt de grâces.

La langue et les bénédictions

L'utilisation de la langue avec grâce est essentielle en temps ordinaire pour un service qui apporte des bénédictions aux autres. C'est un des thèmes des Proverbes : «La bouche du juste est une source de vie... Sur les lèvres de l'homme intelligent se trouve la sagesse... La langue du juste est un argent de choix... Les lèvres du juste dirigent beaucoup d'hommes» (*Proverbes 10:11,13,20,21*). Il s'agit du type de parole que Paul décrit comme «accompagnée de grâce» et «assaisonnée de sel» (*Colossiens 4:6*). Elle communique aux autres la perspective du Christ qui habite dans notre cœur dans toute la plénitude de ses grâces. L'Esprit nous permet de dire des paroles «à propos» quand nous vivons dans la communion avec Christ (*Proverbes 10:31*), pénétrantes (*Ecclésiaste 12:11*) et bénéfiques (*Éphésiens 4:29*).

Nous devenons ainsi plus semblables au Seigneur Jésus, de qui nous apprenons ultimement ces choses, lui dont la Parole n'était ni bruyante ni stridente (*Matthieu 12:18,19*; cf. *2 Timothée 2:24*). Il devint un bon auditeur et, par conséquent, un orateur plein de grâce (*Luc 2:24*). C'est du moins ainsi qu'Ésaïe voit le Messie à venir : «Le Seigneur, l'Éternel, m'a donné une langue exercée, pour que je sache soutenir par la parole celui qui est abattu ; il éveille, chaque matin, il éveille mon oreille, pour que j'écoute comme écoutent des disciples» (*Ésaïe 50:4*).

Pour Jésus, la parole spirituelle ne commence pas dans sa propre bouche mais dans «toute parole qui sort de la bouche de Dieu» (*Matthieu 4:4*). En un mot, la preuve que la Parole de Dieu est une nourriture pour notre âme s'entendra dans les mots qui sortent de notre bouche.

39

Les luttes

Demandez à une salle remplie de chrétiens quel est l'apôtre avec lequel ils s'identifient le plus, et Simon Pierre obtiendra probablement la majorité des votes. Pour être honnête, il faut dire que le Nouveau Testament dit comparativement peu à propos de la plupart des autres. Néanmoins, il y a les caractéristiques d'un Pierre chez beaucoup d'entre nous : des hauts et des bas, des moments de découverte joyeuse de la grâce de Dieu et des temps où nous parlons avant de réfléchir, spirituellement parlant. Il se peut que ce soit l'ampleur de la lutte de Pierre ou les échecs répétés dont il est relevé qui le rendent si attractif à nos yeux.

La *répétitivité* de ses échecs est un phénomène troublant. Ils étaient tout aussi réels *après* la Pentecôte qu'*avant*. Avant la mort de Jésus, Pierre rejetait l'idée de la crucifixion du Seigneur (Matthieu 16:22). Il objecta à ce que Jésus lui lave les pieds (Jean 13:8), il nia connaître le Maître (Jean 18:15-18,25-27). Plus tard,

même dans l'expérience d'une vision, Pierre oppose un refus à la voix céleste, avec sa réponse, si caractéristique de lui, au commandement divin : «Non, Seigneur» (*Actes 10:14*).

Il est vrai que le contexte était différent. Pierre recevait l'appel à prêcher l'Évangile à un groupe de païens (les «craignant Dieu» dans la maison de Corneille, le centurion de la cohorte italienne). Pour un Juif pieux, cela était aussi scandaleux que manger la chair d'un animal impur. Tous les instincts de Pierre le conduisaient à refuser d'obéir au Seigneur, comme il l'avait fait avant et comme apparemment il le ferait encore (*cf. Galates 2:11ss.*). Que se passait-il dans la vie de Pierre pour qu'il puisse dire : «Non, Seigneur» ?

Au cœur du problème se trouve la lutte chez Simon Pierre pour accepter à la fois la croix et ses implications. Tous ses moments de refus semblent impliquer une incapacité à saisir la vraie signification de l'Évangile.

La croix, une fois encore

Il se peut que nous soyons tellement habitués à penser à l'infailibilité de ce que les apôtres ont écrit que nous n'arrivons pas à prendre au sérieux les échecs dans leur manière de vivre. De plus, nous ne pensons pas beaucoup au fait que dans ces échecs et ces faiblesses, ils étaient différents les uns des autres.

Par exemple, après sa conversion, Paul ne semble jamais lutter avec l'idée de la croix comme c'est le cas pour Pierre. Pour autant que nous sachions, cela peut venir de l'intimité personnelle que Pierre avait avec Jésus durant le ministère terrestre du Seigneur (ce qui n'était pas le cas de Paul). Peut-être que l'instantanéité écrasante de la rencontre de Paul avec le Seigneur crucifié et ressuscité sur la route de Damas régla pour lui le problème

une fois pour toutes. Quelle qu'en soit la raison, Pierre connut des luttes intenses au regard de la croix, n'arrivant à l'accepter qu'avec lenteur. Sa première lettre montre clairement qu'il y parvint finalement (cf. 1 Pierre 4:1,2,12-14).

En Occident, nous avons longtemps été une race de Pierre. C'était certainement le cas au temps de la Réforme, alors que Martin Luther tonnait contre la *theologia gloriae* (théologie de la gloire) que l'Église privilégiait aux dépens de la *theologia crucis* (théologie de la croix). L'idée nous est difficile de placer notre confiance en quelqu'un qui a été rejeté et crucifié. Ne laissons pas les croix que nous portons autour du cou comme ornements (même quand il s'agit d'ornements pieux) nous insensibiliser au fait que la croix était un instrument cruel d'exécution publique, pas moins létal que la seringue, la chaise électrique ou le nœud coulant.

Des implications puissantes

Le théologien John Owen avait pour habitude d'établir une distinction bienvenue entre *la connaissance de la vérité* et *la connaissance de la puissance de la vérité*. La chose est pertinente ici. Quel chrétien ne sait pas que le cœur de l'Évangile est «Jésus crucifié pour moi»? Mais dans quelle mesure résistons-nous, comme Pierre, à la puissance que cette vérité possède pour pénétrer notre esprit et à quel point l'empêchons-nous de s'emparer de nous?

La lutte de Pierre comportait une résistance aux implications de la croix. Cela se manifeste, hélas, dans son reniement du Seigneur et dans son refus de manger en communion avec les païens (*Galates 2:11ss.*). Cette résistance était déjà présente dans sa tentative d'empêcher Jésus de parler de la croix (*Matthieu 16:22*). Elle réapparaît dans son embarras en voyant son Seigneur s'age-

noueillir devant lui dans la tenue d'un serviteur. L'implication était suffisamment claire pour lui, même sans que le maître ne l'explique : ceux qui suivent Christ doivent porter la croix (*Jean 13:1ss.*). Il y a une mort à endurer, une mort au monde, à l'ancien ordre des choses, à soi-même.

À première vue, il est difficile de croire qu'un homme comme Pierre, qui avait vu les effets des préjugés pharisiens contre son cher Maître, ait pu envisager des préjugés similaires contre les croyants païens. Difficile, faut-il préciser, jusqu'à ce qu'on examine notre propre cœur ! L'appel à l'apostolat et les dons correspondants ne l'immunisaient pas face aux luttes avec des questions telles que : «Qu'arrivera-t-il à ma réputation si les gens me voient manger avec des païens ?» À ce moment-là, il lui fallait faire face à un choix, entre maintenir sa réputation ou céder aux implications sacrificielles de la croix. Il est salutaire de noter que sa détermination ne vacilla pas quand il était à Jaffa et à Césarée. Mais l'épisode d'Antioche constituait une épreuve plus difficile, en particulier quand parurent quelques hommes du parti de la circoncision (*Galates 2:12*). Alors, Pierre trébucha.

Il y a là quelque chose de très authentique, qui se reflète dans notre propre vie. Nous acceptons les implications de la croix dans tel contexte, mais nous nous effondrons dans d'autres situations.

Ce n'est que quand j'ai cédé à la croix que je deviens réellement libre. Seule la mort à moi-même me libère de moi-même ; seule la mort au monde me libère de l'esclavage du monde. Le pasteur Samuel Rutherford écrit avec pertinence et concision au sujet de la croix : «Ceux qui peuvent se charger résolument ce bois rugueux et l'y attacher habilement, trouveront en lui un fardeau aussi lourd que les ailes d'un oiseau ou les voiles d'un navire.»

Pierre se rendit finalement compte que c'était vrai. Comme Jésus l'avait prophétisé, il donna sa propre vie pour Christ (*Jean 21:18,19*).

40

Bien jouer les seconds rôles

J'assistais à un entretien d'embauche pour un nouveau pasteur associé. La personne que nous recevions était un homme éprouvé et doté d'une grande expérience, quelqu'un que je connaissais depuis de nombreuses années. Alors que la discussion avançait, un des anciens chevronnés posa cette question : « Dans quelle mesure pensez-vous être capable de bien jouer les seconds rôles ? »

Plusieurs pensées me traversèrent l'esprit. Pour commencer, je me rappelai une petite chansonnette :

« Il faut plus de grâce qu'on ne peut dire
Pour bien jouer les seconds violons. »

Puis, la pensée me saisit que l'homme que nous interrogeons avait manifestement la grâce pour cela.

Ma troisième pensée était en réalité une variation de la seconde : «Je pense que cet homme possède l'état d'esprit de Barnabas. C'est pour cela que nous avons tellement besoin de lui.»

L'état d'esprit de Barnabas

Barnabas, un nom qui signifie «fils d'exhortation», ne figurait pas sur le certificat de naissance du Lévite qui était officiellement connu sous le nom de Joseph, originaire de Chypre (*Actes 4:36*). Possédant certains biens, il avait vendu un champ et donné le bénéfice de la vente aux apôtres afin d'apporter une bénédiction à ses frères et sœurs dans la foi (*4:37*). Non seulement il avait abandonné le droit qu'il avait sur cette possession, mais il avait aussi cédé son droit de regard sur l'utilisation du produit de la vente (on peut trouver le premier sans le second !). Voilà quel type d'homme Barnabas était. Un désir d'aider l'animait, un désir centré sur l'Évangile, ainsi que de subvenir aux besoins de ses frères et sœurs dans la foi et de les édifier. Il possédait un «cœur libre pour réconforter et compatir.»

Tel était l'homme qui devint un fils d'exhortation pour Saul de Tarse, qu'il prit sous son aile alors que l'église de Jérusalem était réticente à lui ouvrir ses portes. Il le prit sous son aile jusqu'à ce que Saul trouve ses marques et s'engage dans l'ouvrage de sa vie au sein de l'Église apostolique (*Actes 9:27*).

Tout au long de sa vie d'apôtre, Paul connut beaucoup de difficultés. Entre autres choses, Satan lui dressa des embûches, les Juifs s'opposèrent à lui, Alexandre le forgeron lui fit du mal et Démas l'abandonna. Dans ce contexte, l'apôtre doit avoir souvent remercié Dieu pour «Joseph le fils d'exhortation». Même au jour où leur relation connut des tensions à cause de

Jean surnommé Marc, la détermination (à tort ou à raison) de Barnabas est typique : tout faire pour encourager Marc et l'amener à racheter sa carrière missionnaire (cf. *Actes 15:36-41*). De plus, il semble être arrivé à ce que Paul accepte Marc et le reprenne avec lui (cf. *2 Timothée 4:11*).

Il est impossible de lire ce qui est écrit sur Barnabas sans penser que toute église a besoin d'hommes comme lui. Tout pasteur a certainement besoin d'au moins un Barnabas dans son assemblée. Où trouver de tels hommes ?

Un désir encore plus élémentaire devrait nous habiter, à savoir *être* un Barnabas ! Être un homme ou une femme d'encouragement est une part essentielle du ministère chrétien authentique, quels que puissent être nos dons particuliers (cf. *Romains 12:8 ; 1 Thessaloniens 4:18 ; 5:11 ; Hébreux 3:13 ; 10:25*).

Quelles sont les caractéristiques requises ?

Jouer les seconds rôles

La première est simplement ceci : être prêt à bien jouer le second rôle. Tout encouragement authentique implique d'avoir pour volonté de «regarder les autres comme étant au-dessus de vous-mêmes» (*Philippiens 2:3*). Cela ne veut pas dire que vous devez croire que vous êtes le pire du monde en toutes choses. Ce serait irréal. Cela signifie être attentif aux autres d'une manière qui montre que vous placez leurs besoins avant les vôtres.

Mon incapacité à encourager quelqu'un d'autre provient en général d'une attention centrée sur moi-même qui m'aveugle aux besoins ou aux dons des autres, ainsi que d'un orgueil incapable de faire l'éloge de la grâce de Dieu en eux. Dans ce contexte, il est intéressant d'observer que la qualité présente en Barnabas l'était aussi chez Timothée, le second à assister Paul : «Il n'y a

personne ici, en dehors de lui, pour partager mes sentiments et se soucier sincèrement de ce qui vous concerne.» Combien il est triste d'entendre Paul ajouter : «Tous, en effet, cherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ» (*Philippiens 2:20,21*).

Une des raisons de l'échec de certains responsables chrétiens viendrait-elle du simple fait qu'ils n'ont jamais été eux-mêmes dirigés ? Est-ce dû au fait qu'ils ne se sont jamais soumis à la direction d'un autre ? Se pourrait-il qu'ils soient ignorants de l'affliction que leur propre conduite dénuée d'humanité cause aux autres ?

Le discernement spirituel

La seconde caractéristique requise est une capacité à évaluer les frères et sœurs dans la foi au travers d'une vraie règle spirituelle de jugement. Il est très triste d'assister à une discussion dans laquelle le nom d'un chrétien est mentionné, puis d'entendre les paroles des autres poignarder sa réputation dans son dos ! La plupart d'entre nous a eu des contacts bien trop douloureux avec des gens qui considèrent que leur ministère principal consiste à rabaisser violemment des frères et sœurs. Par opposition, à la fin d'une heure en compagnie de Barnabas, nombre d'entre nous pourraient repartir en se sentant grandis et mieux équipés afin de persévérer dans le service du Seigneur.

Il est utile ici de reconnaître que la croissance spirituelle d'une personne ne peut pas se mesurer à partir d'une estimation de sa taille actuelle. Une telle appréciation donne la taille de la personne, mais n'indique rien de sa croissance – deux choses très différentes. La croissance spirituelle se mesure par la distance qui sépare le point d'où elle vient de l'état où elle est dans le présent.

Selon une telle mesure, quelqu'un dont la compréhension est loin d'être parfaite, dont le caractère a encore des aspects rugueux ou qui trébuche et tombe, peut avoir fait plus de chemin et vaincu bien plus d'obstacles que ses frères et sœurs. Regarder les autres chrétiens sous cet angle permet de les encourager pour des choses que nous n'aurions jamais remarquées avant.

Il est vraisemblable que Barnabas vit en Saul quelque chose qui avait échappé aux autres. Pour ce que nous en savons, Saul n'était pas encore le plus commode des hommes. Même sans la vision reçue par Ananias (*Actes 9:10ss.*), Barnabas avait des yeux pour voir que la croissance de Saul, en un temps si court, était la preuve de l'œuvre puissante de la grâce de Dieu.

Voir Jésus correctement

La troisième caractéristique requise est une vision pleinement biblique de Jésus.

Oui, le Seigneur pouvait interpellier et reprendre les gens quand c'était nécessaire. Les pharisiens, les hypocrites et les changeurs d'argent du temple sentirent tous le fouet de sa langue sainte. Mais Jésus est le Fils d'exhortation suprême. «Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'éteindra point la mèche qui brûle encore» (*Ésaïe 42:3*). En tant qu'homme qui encourage, il refusa lui-même d'être découragé (littéralement, *écrasé*, *Ésaïe 42:4*). Comme tant d'autres choses concernant le fait d'être un chrétien, le secret ici consiste à avoir une compréhension claire de qui est Jésus, de ce à quoi il ressemble et de quel ministère il exerce, ceci afin de lui ressembler davantage quotidiennement et dans toutes nos relations.

Il se peut que ce soit à partir de sa longue amitié avec Barnabas et de sa propre observation de l'homme que Paul apprit

à dire : «Ainsi, dès maintenant, nous ne connaissons personne selon la chair ; et si nous avons connu Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette manière» (2 *Corinthiens* 5:16).

41

Le contentement : cinq étapes faciles ?

Je parlais avec un ami qui avait traversé une période marquée par des déceptions personnelles et du découragement. Il avait subi un traitement injuste et même de fausses rumeurs à propos de son caractère et de son service chrétien. Sa réponse me toucha et m'impressionna : «Ma grande consolation est simplement ceci, me dit-il, la piété avec le contentement est une grande source de gain» (cf. 1 Timothée 6:6).

Telle est la vraie réaction chrétienne face à l'adversité (qui est le contexte dans lequel le contentement spirituel est testé le plus sévèrement et se manifeste de la meilleure manière).

Un tel contentement n'est jamais le résultat d'une décision momentanée de la volonté. Il est impossible de le produire par le simple fait d'avoir un plan de gestion du temps et de la vie, bien ordonné et bien réfléchi, dans le but de se prémunir contre les revirements inattendus de la providence divine. Non, le vrai

contentement consiste à accepter tous les aspects de la volonté du Seigneur pour la simple raison que c'est *sa* providence. Cela implique ce que nous sommes dans notre être entier, et non juste ce que nous faisons ou ce que nous pouvons accomplir.

Le faire et l'être

Le contentement est une grâce sous-estimée. Au dix-septième siècle, le pasteur Jeremiah Burroughs écrivit un livre majeur sur ce thème, intitulé : *Le joyau rare du contentement chrétien*, et cela reste vrai de nos jours. Si on pouvait produire le contentement par des moyens programmés (comme «les cinq étapes du contentement en un mois»), il serait banal. Au lieu de cela, le chrétien doit le découvrir «à l'ancienne» : il doit l'apprendre.

Il est donc impossible de «fabriquer» le contentement. C'est Dieu qui l'enseigne. Nous avons besoin d'être éduqués dans ce domaine, et cela fait partie du processus de transformation qui se produit en nous à travers le renouvellement de notre intelligence (*Romains 12:1,2*). Le paradoxe est que Dieu nous l'ordonne et le crée en nous tout à la fois. Ce n'est pas nous qui l'accomplissons. Ce n'est pas le produit d'une série d'actions, mais le renouvellement et la transformation du caractère, ce qui implique la croissance d'un bon arbre qui produit un bon fruit.

Il semble que les chrétiens ont aujourd'hui du mal à saisir ce principe. Des directives claires pour la vie chrétienne nous sont essentielles. Hélas, une grande partie de l'enseignement de nature fortement programmable en vigueur dans les milieux évangéliques actuels place une telle importance sur les œuvres et accomplissements extérieurs que cela nous amène à brader la question du développement du caractère. Nous vivons dans la société la plus pragmatique au monde (si quelqu'un peut «le

faire», alors, c'est nous !). Il est douloureux pour notre orgueil de découvrir que la vie chrétienne ne s'enracine pas dans ce que nous pouvons faire, mais dans ce qui doit être fait en nous.

Connaître d'abord

Il y a quelques années, j'ai fait une rencontre quelque peu douloureuse avec cette mentalité du «dis-nous et nous ferons». Vers le milieu d'une conférence d'étudiants chrétiens, où je parlais sur le thème attribué («connaître Christ»), une délégation des organisateurs me convoqua car ils semblaient ressentir le devoir impérieux de m'interpeler pour m'expliquer à quel point mes deux premiers exposés des Écritures n'étaient pas adéquats.

«Vous vous êtes déjà adressé à nous pendant deux heures, se plaignirent-ils, et pourtant, vous ne nous avez pas encore parlé d'une seule *chose à faire*.»

Leur impatience pour faire quelque chose cachait une impatience à propos du principe apostolique selon lequel seule la connaissance de Christ permet d'accomplir quelque chose (cf. *Philippiens 3:10 ; 4:13*), ou du moins c'est ce qu'il me semblait à l'époque.

Comment tout cela s'applique-t-il au contentement ?

Le contentement chrétien signifie que ma satisfaction ne dépend pas de mes circonstances. Quand Paul parle à propos de son propre contentement, en *Philippiens 4:11*, il utilise un terme courant au sein des écoles philosophiques stoïcienne et cynique de la Grèce antique. Dans leur vocabulaire, le contentement signifie l'autosuffisance, dans le sens d'une indépendance vis-à-vis de circonstances changeantes.

Toutefois, pour Paul, le contentement ne s'enracine pas dans l'autosuffisance, mais dans la suffisance de Christ (*Philippiens 4:13*).

Il dit qu'il peut faire toutes choses – à la fois dans l'humiliation et l'abondance – *en Christ*.

Ne faites pas l'impasse sur cette dernière expression. Ce type de contentement est le fruit d'une relation continue, intime et profondément développée avec Christ.

Pour utiliser les termes de Paul, le contentement est quelque chose que nous devons *apprendre*. Là se situe le cœur du problème. Pour apprendre le contentement, nous devons nous inscrire à l'école divine dans laquelle nous sommes instruits par l'enseignement biblique et l'expérience de la providence.

Un bon échantillon des leçons apprises dans cette école se trouve au Psaume 131.

Un exemple biblique

Dans ce Psaume, l'auteur donne une description saisissante de ce que signifie l'apprentissage du contentement. Il fait le portrait de son expérience dans les termes du sevrage d'un enfant qu'on fait passer à la nourriture solide :

«Éternel ! je n'ai ni un cœur qui s'enfle, ni des regards hautains ;
Je ne m'occupe pas de choses trop grandes et trop élevées
pour moi.
Loin de là, j'ai l'âme calme et tranquille,
Comme un enfant sevré qui est auprès de sa mère ;
J'ai l'âme comme un enfant sevré.
Israël, mets ton espoir en l'Eternel,
Dès maintenant et à jamais !»

Pour bien vous représenter la scène et mieux l'entendre, rappelez-vous qu'au temps de l'Ancien Testament, le sevrage ne

prenait parfois place que lorsque l'enfant avait 3 ou 4 ans ! Il est déjà assez difficile pour la maman de supporter les cris d'un enfant mécontent et de le voir refuser la nourriture solide, avec la lutte des volontés qui se produit durant le processus de sevrage. Imaginez traverser cette situation avec un enfant de 4 ans ! Telle est la mesure de la lutte que David traverse pour apprendre le contentement.

Quel est l'objet de cette lutte ? David nous aide en relevant les deux grands problèmes qui avaient besoin d'être réglés dans sa vie.

Une ambition sainte

«Éternel ! je n'ai ni un cœur qui s'enfle, ni des regards hautains» (v.1). L'ambition n'est pas nécessairement mauvaise en elle-même. Après tout, David avait été mis à part pour le trône (1 Samuel 16:12,13). Mais une ambition plus grande l'habitait : avoir confiance dans la sage providence de Dieu pour ce qui concerne le lieu et le temps.

En plusieurs occasions, David aurait pu s'emparer du statut et du pouvoir royal par des moyens qui auraient compromis son engagement envers le Seigneur. Par exemple, le roi Saül était entré dans la grotte même où David et ses hommes se cachaient (1 Samuel 24:3ss.). Plus tard, David et Abischaï se faufilèrent dans la tente de Saül et le trouvèrent endormi (1 Samuel 26:7ss.). David aurait pu si facilement se saisir de son ennemi ou le tuer. Après tout, n'avait-il pas reçu l'onction pour devenir le futur roi ? Mais il se contentait de vivre selon les instructions de la Parole de Dieu et d'attendre patiemment que vienne le temps de Dieu.

Le contentement chrétien est donc le fruit direct d'une absence d'ambition plus élevée que celle d'appartenir au Sei-

gneur et d'être totalement à sa disposition, dans le lieu qu'il désigne, au moment qu'il choisit, selon les conditions qui lui plaît d'avancer.

Le jeune pasteur Robert Murray McCheyne écrit donc avec une sagesse mature : «J'ai toujours eu pour but et pour prière de ne pas avoir de projets pour ce qui me concerne.» La chose est rare, dirons-nous. Cela est vrai, et les gens remarquaient chez McCheyne à quel point il se contentait de poursuivre la seule ambition qui l'animait de connaître Christ (*Philippiens 3:10*). Ce n'est pas un accident si, quand nous faisons de Christ notre ambition, nous découvrons qu'il devient pleinement suffisant pour nous et que nous apprenons le contentement en toutes circonstances.

De fausses préoccupations

«Je ne m'occupe pas de choses trop grandes et trop élevées pour moi.» (*Psaume 131:1*). Le contentement est le fruit d'un état d'esprit qui comprend ses limites.

David refusait de se préoccuper de ce que Dieu ne souhaitait pas lui accorder, pas plus qu'il ne permettait à son esprit de se fixer sur ce que Dieu ne souhaitait pas lui expliquer.

De telles préoccupations étouffent le contentement. Si j'insiste sur le fait de connaître exactement ce que Dieu fait et ce qu'il planifie de faire pour mon futur, si j'exige de comprendre ses voies me concernant dans le passé, il me sera impossible de connaître le contentement avant que je sois l'égal de Dieu. Quelle n'est pas notre lenteur à reconnaître les échos du serpent d'Éden dans ces subtiles tentations mentales : «Exprime ton insatisfaction concernant les voies divines, ton insatisfaction avec la Parole et la provision de Dieu. Prends ce qu'il a interdit. Il ne

t'aime pas vraiment, alors prends-le ! Et prends-le maintenant pendant que tu en as l'occasion !»

Dans la tradition augustinienne, on a souvent dit que le premier péché était *superbia*, l'orgueil. Mais la chose est bien plus complexe que cela, car elle inclut le mécontentement. Un esprit mécontent est à la fois le fruit et la preuve d'un cœur impie.

Gardez ces principes en tête, et vous ne serez pas facilement empêtré dans le vortex mondain du mécontentement. Retournez à l'école dans laquelle vous progresserez en tant que chrétien. Étudiez les leçons, résolvez le problème de l'ambition, faites de Christ votre préoccupation. C'est ainsi que vous apprendrez à jouir des privilèges du véritable contentement.

Partie 6

Fidèle jusqu'à la fin

Le psalmiste demande : «Comment chanterions-nous les cantiques de l'Éternel sur une terre étrangère ?» (*Psaume 137:4*) À ceux qui le font, Jésus dit : «C'est bien, bon et fidèle serviteur» (*Matthieu 25:21*). Mais comment vivre fidèlement pour Christ, dans un monde incrédule ?

42

Est-il possible de séduire les élus ?

En Matthieu 24:24, Jésus avertit ses disciples : «Il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes ; ils feront de grands prodiges et des miracles, au point de séduire, s'il était possible, même les élus.»

Ces mots semblent se référer aux événements qui allaient amener la destruction de Jérusalem en l'an 70. Mais la séduction dont Jésus parle fait partie d'une tendance permanente. Depuis le commencement, Satan séduit le peuple de Dieu (*Genèse 3:13*), et il continuera de le faire jusqu'à ce que se révèle l'impie «avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers» (*2 Thessaloniens 2:9,10*).

La vision du millénium que donne l'apôtre Jean se termine avec le déchaînement mondial de la séduction de Satan (*Apocalypse 20:8*). L'avertissement de Jésus est donc pertinent pour nous aussi.

Passer à côté du sujet

«Heureusement, pensons-nous, les élus ne sont pas en danger. En effet, les paroles de Jésus impliquent que nous sommes incapables de finir comme la proie de la séduction satanique.» Lire ainsi Matthieu 24:24 revient à passer à côté du sujet, et cela pour deux raisons :

On ne tient pas compte des preuves de l'Histoire. Les chrétiens ont été et peuvent être séduits. N'y a-t-il aucun élu ces dernières années qui ait été trompé et amené à soutenir des «ministères» qui se sont avérés très différents en réalité de ce qu'ils prétendaient être ? Tristement, nous sommes plus facilement attirés par le spectaculaire («les signes et prodiges») que par l'essentiel, par la nouveauté («les faux prophètes») plutôt que par une saine orthodoxie. Si nous pensons que le chrétien ne peut pas être séduit, alors, la séduction est déjà là !

On se méprend sur la nature de l'impossibilité dont parle Jésus. Il ne dit pas que les élus ne peuvent pas être séduits. Nous en sommes tous bien trop capables. Néanmoins, il donne cette assurance : Dieu protègera et préservera son peuple. Comme pour Simon Pierre, les prières de Christ et la puissance de Dieu protégeront les élus (*Luc 22:31,32*). Cela s'accomplit à travers l'activité de la foi (*1 Pierre 1:5*).

Gardés

Comment peut-on se protéger de cette séduction spirituelle ?

En développant une *sensibilité biblique*, nous prenons conscience des stratégies de Satan dans notre vie (*2 Corinthiens 2:11*).

Avez-vous appris ce que sont les stratégies de l'ennemi ?

En développant la *connaissance de soi*, nous reconnaissons l'étendue de notre faiblesse. Puisque rien de bon n'habite dans ma chair, j'ai sans cesse besoin de dépendre du Seigneur (*Romains 7:18*).

Est-ce votre cas ?

En développant *un appétit pour la Parole de Dieu*, je deviens «exercé par l'usage à discerner ce qui est bien et ce qui est mal» (*Hébreux 5:14*), et je grandis dans le discernement.

Est-ce le cas pour vous aujourd'hui ?

43

Donner un nom à l'ennemi

Dans un petit livre remarquable, intitulé *Vers la maturité spirituelle*, le pasteur William Still¹ décrit ce qu'il appelle «les trois dimensions de la croix». Christ, écrit-il, s'occupe du péché en tant que puissance ; il s'occupe des péchés en tant qu'actes qui entraînent la culpabilité ; il s'occupe de Satan en tant qu'ennemi du chrétien. J'ai souvent entendu le pasteur Still parler de «la racine» (le péché), du «fruit» (les péchés) et de «la brute» (le diable).

La troisième dimension

Elle est importante. Nous tendons à ne pas tenir compte de l'activité du diable ou, à l'opposé, à l'exagérer. Par exemple, la prédication et la relation d'aide ne reflètent pas toujours l'enseignement du Nouveau Testament, selon lequel la lutte fondamentale du chrétien est «contre les esprits méchants dans les lieux célestes»

(Éphésiens 6:12). À l'opposé, trop de croyants confondent la maladie et le péché avec la possession démoniaque. Nous pousser à un extrême ou à un autre est bien caractéristique du diable !²

Le Nouveau Testament décrit l'ennemi spirituel de diverses manières. Par exemple Jésus l'appelle « menteur » (*Jean 8:44*), et Paul le décrit comme un frein pour l'œuvre de Dieu (*1 Thessaloniens 2:18*). Mais un des portraits les plus explicites du diable se trouve dans la vision de sa chute aux chapitres 12 et 13 de l'Apocalypse. Jean le voit comme le serpent du jardin d'Éden qui a dévoré tant de créatures qu'il est désormais devenu un puissant dragon (12:9). L'apôtre permet de reconnaître la stratégie de l'ennemi en lui attribuant des titres : le séducteur, le diable, Satan, l'accusateur. Il est les quatre à la fois, dans le sens le plus littéral et avec la plus grande force possible.

Le séducteur

Par le biais de ses agents, le Malin « séduisait les habitants de la terre » (*Apocalypse 13:13,14*). Il semble être un agneau, mais sa voix est celle d'un dragon (13:11) !

Depuis le commencement, la séduction est son activité. « Le serpent m'a séduite, et j'en ai mangé », confesse Ève (*Genèse 3:13* ; cf. *1 Timothée 2:14*). En tant que dieu de ce siècle, il aveugle l'intelligence (*2 Corinthiens 4:4*). Nous expérimentons cela à chaque fois que nous tombons dans le péché. La tentation remplit notre horizon, et nous perdons de vue ce qui s'étend au-delà. Nous cessons de penser avec clarté. Plus tard, dans notre affliction, nous disons : « Si seulement j'avais vu les conséquences ! » Mais nous étions séduits et aveuglés.

Quelle est la protection contre cette activité de l'ennemi ? Vous rappelez-vous la façon dont Jésus se défend quand le dia-

ble tente de le séduire, dans le désert ? Ancrée dans le cœur du Seigneur, la Parole de Dieu lui permet de penser bibliquement, ce qui veut dire *clairement*. Elle lui donne aussi la capacité de déceler la séduction.

Le diable

Ce nom (tiré de l'étymologie du verbe grec *jeter*) évoque l'idée de calomnie, de jeter des faussetés contre quelqu'un. On peut parler de «médisance».

Mais sur qui le diable jette-t-il la boue de ses calomnies ? Avant tout sur Dieu.

Le Malin a commencé de le faire dans le jardin d'Éden. Une abondance de bonnes choses entourait Adam et Ève : la création, les animaux, les rivières, les arbres, les fleurs, le fruit ! Mais le serpent affirme que Dieu les a placés là pour les tourner en ridicule. «Dieu a-t-il réellement dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ?» (cf. *Genèse* 3.3) Dieu n'a rien fait de tel. Il leur a donné toutes choses pour qu'ils en jouissent (*Genèse* 2:16). Seul un arbre leur est interdit (2:17).

Voyez-vous la calomnie du diable ? Il attaque le caractère généreux et plein d'amour de Dieu en l'accusant d'être un Créateur cynique. C'est une de ses stratégies favorites. «Regarde à tes circonstances», murmure-t-il, cherchant à dissimuler sa voix de dragon, «Dieu ne t'aime pas vraiment !» Veillons à ne pas être ignorants de «ses desseins» (2 *Corinthiens* 2:11).

Quelle est notre défense ? Voici celle de Paul : «Mais Dieu prouve son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, Christ est mort pour nous» (*Romains* 5:8). Laissez la croix réduire au silence les calomnies du diable et vous convaincre des merveilles de l'amour de Dieu.

Satan

Certains commentateurs suggèrent que l'idée source ici évoque une attaque par embuscade. L'assaut se fait par surprise, et son auteur se dissimule.

Pensez à Job. La tension qui se crée à la lecture de son livre vient du fait que moi (lecteur), je sais quelque chose qui est caché à Job lui-même. Je sais que, bien qu'étant sous la main souveraine de Dieu, ses souffrances sont causées par Satan. Mais Job ne voit pas l'ennemi. Il n'a aucune idée que Satan est derrière sa souffrance. Il est tombé en embuscade.

Dans un autre contexte, pensez à Jésus quand son cher disciple, Pierre, le prend à part pour le retenir d'aller à la croix. Le Seigneur identifie la véritable source de l'attaque, quand il rétorque en substance : «Hors de ma vue, *Satan*» (cf. Marc 8:33). Alors que ses yeux physiques ne voient que Simon, son regard spirituel a détecté et mis au jour Satan.

Heureusement, Dieu nous protège de Satan, lors même que nous ne sommes pas conscients de cette protection. Comment puis-je développer un discernement semblable à celui de Jésus ? Avec l'assistance de l'Esprit, par la digestion de la nourriture solide de la sagesse de Dieu. Ainsi, je suis «exercé... à discerner ce qui est bien et ce qui est mal» (*Hébreux 5:14*).

L'accusateur de nos frères

L'ennemi conserve un catalogue de notre culpabilité et de nos échecs, et il nous accuse devant le tribunal de Dieu (cf. *Zacharie 3:1,2*). Les échos de ces accusations résonnent dans le tribunal de notre propre conscience. Le pasteur John Newton le savait bien. Dans un de ses cantiques, il dit se sentir parfois :

«Courbé sous le fardeau du péché,
Par Satan cruellement acculé.»

Comment vaincre Satan quand il murmure que nous ne sommes pas faits pour être chrétiens ? L'apôtre Jean voyait comment les saints accomplissent cela : «Ils l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage» (*Apocalypse 12:11*).

Quel est ce témoignage ? «Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui justifie ! Qui les condamnera ? Christ est mort ; bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, et il intercède pour nous !» (*Romains 8:33,34*) Le chrétien peut donc chanter avec Newton :

«Sois mon refuge et mon bouclier
Qu'ainsi, abrité à tes côtés,
J'affronte mon accusateur très fort,
En lui disant que tu es mort.»

Depuis toujours, le premier principe de la guerre est de connaître la force et les tactiques de son ennemi, ainsi que savoir sur quelles ressources on peut compter. Cela est vrai autant pour le conflit spirituel que pour le combat militaire !

Notes :

1. William Still (1911-1997) était pasteur de 1945 à 1997 au sud d'Aberdeen, en Écosse. Il fut une personnalité importante en raison de son implication dans l'émergence de l'intérêt dans la prédication textuelle biblique durant la seconde moitié du vingtième siècle.

2. Voir un bon traitement biblique du sujet dans le livre *Satan, vaincu et chassé*, Frederick Leahy, éditions Europresse, Chalon-sur-Saône, 2010.

44

Grandir en stature en zone de guerre

Combien les mots : «Nous avons besoin de revenir à l'Église des débuts», jaillissent facilement de nos lèvres ! Peut-être y a-t-il une tendance innée en nous à regarder en arrière vers l'âge d'or imaginaire du passé, vers les jours où «des géants arpentaient le pays». Oh, si nous pouvions être dans la Genève de Jean Calvin, l'Édimbourg de John Knox, l'Angleterre de John Owen, l'Amérique de Jonathan Edwards et, surtout, la Jérusalem du temps des apôtres !

Or, il suffit de lire les prédications de ces hommes pour prendre conscience que la distance voile notre vue d'un enchantement trompeur. Les contemporains genevois de Calvin pouvaient se montrer indisciplinés, les enthousiastes des débuts de Knox se refroidirent par la suite. John Owen se plaignait de l'ignorance et de la léthargie de l'Église de son temps, et les paroissiens d'Edwards le démentirent de son ministère, ministère

durant lequel il prêcha quelques-uns de ses sermons les plus remarquables jamais entendus dans le pays.

Nous aurions dû apprendre de l'Église primitive que c'est ainsi que les choses se passent. Que ce soit en périodes de réveil ou de médiocrité, l'Église se construit toujours dans le sang, la sueur et les larmes. Effectivement, quand Jésus parle pour la première fois au sujet de l'édification de l'Église (*Matthieu 16:18*), il exprime clairement que cette édification prend place en zone de guerre. Il parle de conflit avec les portes de l'enfer : «Et moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur ce roc je bâtirai mon Église, et que les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle.»

Au début à Jérusalem, l'Église connut une croissance soudaine et exponentielle. C'est un thème sous-jacent des premiers chapitres du livre des Actes : trois mille s'y ajoutèrent le jour de Pentecôte (2:41) ; des conversions quotidiennes suivirent (2:47) ; le nombre d'hommes et de familles se porta rapidement à cinq mille (4:4) ; il s'en ajoutait sans cesse (5:14) ; un grand nombre de sacrificateurs crurent (6:7). En même temps, pourtant, les pasteurs-apôtres faisaient face à une opposition profonde et parfois effrayante.

La souffrance est-elle une marque de l'Église ?

La manifestation la plus évidente de cette vérité présente un paradoxe. Alors même que l'Église grandit, elle doit faire face à une persécution incessante. Des récits de moquerie, d'opposition, de souffrance et de persécution ponctuent systématiquement les chapitres 2 à 7 du livre des Actes.

De manière étrange, les formulations confessionnelles des signes et des marques de l'Église (unie, sainte, catholique et

apostolique ; prédication, sacrements et discipline) ne citent pas la souffrance. Il est possible que nos prédécesseurs y aient été tellement habitués qu'ils prenaient la présence de cet élément de la vie de l'Église simplement pour acquise. Mais il est impossible de parcourir le Nouveau Testament sans voir que la souffrance et la persécution sont les marques pérennes du peuple de Dieu. Ceux qui répondent à l'Évangile dans la repentance et la foi souffrent en conséquence.

Lorsque Luc écrit le livre des Actes, il ne vise pas d'expliquer en détail comment les apôtres géraient leur ministère dans un tel contexte. Mais, dans la première épître de Pierre, nous avons un aperçu du type d'instruction pastorale qu'ils devaient donner. L'apôtre y souligne que la souffrance est un élément fondamental dans la structure de la vie chrétienne (4:12).

Les épreuves servent à tester la foi et à démontrer son authenticité (1:6,7). Comme pour l'or qu'on éprouve dans la fournaise, les épreuves lavent et purifient le chrétien. La persécution qui cherche à vous détruire, ami croyant, accomplit l'effet inverse en réalité. Elle vous conduit à vous appuyer davantage sur Christ et à vivre plus près de lui. La personne qui souffre dans la chair pour Christ est la personne qui rejette les incitations au péché (1 Pierre 4:1,2). Quand vous avez accepté le coût de la vie de disciple (au niveau social, matériel et même physique), une nouvelle détermination se saisit de votre mode de vie.

La souffrance forme aussi le cadre dans lequel le chrétien démontre (par sa réaction radicalement différente face à l'opposition) qu'il appartient à une contre-culture ou, mieux, à la culture de Jésus. Il se soumet au gouvernement, non dans son propre intérêt, mais pour celui du Seigneur (1 Pierre 2:13). Il se soumet même à un maître difficile parce qu'il veut suivre les pas de Christ, qui a laissé un exemple (2:18-21).

Ce mot «exemple» (*hupogrammos*) est très évocateur. Il désignait l'écriture de l'enseignant que l'élève devait imiter. Jésus a rédigé le vocabulaire de la vie chrétienne pour nous, et il nous appartient de le recopier sur les pages de l'autobiographie que nous écrivons chaque jour. Certains mots ne sont pas faciles à apprendre, en particulier : p-e-r-s-é-c-u-t-i-o-n et s-o-u-f-f-r-a-n-c-e. Mais ce sont des mots clés si nous voulons que le nom de Jésus soit visible dans notre vie.

La souffrance et la gloire

Dans l'atelier divin de ce monde, la souffrance est la matière brute à partir de laquelle Dieu forge la gloire (1 Pierre 1:7 ; 4:12,13). C'est un enseignement normatif du Nouveau Testament, et l'apôtre Pierre le développe de manière très fine : «Si vous êtes outragés pour le nom de Christ, vous êtes heureux, *parce que l'Esprit de gloire, l'Esprit de Dieu, repose sur vous*» (1 Pierre 4:14).

Au travers des siècles, la perspective de la gloire à venir a été un grand réconfort pour les croyants. Mais Pierre va plus loin. La gloire n'appartient pas seulement au siècle à venir, mais elle fait partie de l'aspect actuel et réel de la souffrance. L'Esprit utilise nos souffrances pour produire la gloire, et il donne des indications anticipées sur le produit fini dès à présent dans la vie du croyant.

Nous avons parfois un aperçu de cela chez les chrétiens âgés qui ont traversé de nombreuses épreuves. Il y a une grâce en eux qui échappe à toute définition. Elle est gravée depuis l'au-delà dans leur vie. Une portion de la gloire du monde futur semble déjà les revêtir dans le monde présent.

L'argument ultime de Pierre est le suivant : ne soyez pas surpris par la souffrance (1 Pierre 4:12).

La question se pose toutefois de savoir comment le chrétien actuel peut ne pas être surpris par la souffrance. Cela ne lui est possible qu'en étant délivré d'une compréhension erronée de ce qu'être un chrétien signifie. Jésus a été crucifié par ce monde. Devenir chrétien signifie par définition suivre un Sauveur et Seigneur qui porte une croix. Cela signifie qu'on nous identifie à lui de telle sorte que l'opposition qu'il a rencontrée nous atteint inévitablement.

Paul disait qu'il portait sur son corps les marques de Jésus (*Galates 6:17*). Nous devrions donc nous demander peut-être :

«N'as-tu pas de cicatrices ?

Pas de marque cachée sur le pied, le côté ou la main ?

J'entends chanter ta puissance dans le pays ;

Je les entends saluer l'éclat croissant de ton étoile.

N'as-tu pas de cicatrices ?

«N'as-tu pas de blessures ?

Pourtant, les archers m'ont blessé et épuisé.

J'ai été cloué au bois pour mourir, déchiré

Je me suis évanoui, entouré par des rapaces :

Et toi, n'as-tu pas de blessures ?

«Pas de blessures, pas de cicatrices ?

Pourtant, le serviteur n'est pas différent du maître,

Percés sont les pieds qui me suivent.

Mais les tiens ne le sont pas.

Qui peut me suivre sans blessures ni cicatrices ?»¹

Êtes-vous quelqu'un qui porte des meurtrissures ?

Note :

1. Cantique composé par Amy Carmichael, missionnaire à Dohnavur, en Inde (1867-1951).

45

Savez-vous qui est sorti de prison ?

Voici une devinette sur une anecdote biblique : pouvez-vous identifier le seul membre de l'Église du Nouveau Testament dont le nom apparaît dans la lettre aux Hébreux ?

Voici cinq indices :

1. L'auteur semble avoir connu cette personne, ce qui n'aide pas vraiment à restreindre le champ des recherches.
2. Cette personne avait été récemment libérée de prison. Avez-vous déjà trouvé ?
3. L'apôtre Paul connaissait très bien cette personne. Vous cherchez encore ?
4. La mère de cette personne était juive et son père grec. Toujours pas d'idée ?
5. Paul a écrit deux lettres à cette personne. Vous avez deviné maintenant, n'est-ce pas ?

Si vous n'avez toujours pas trouvé l'identité de cette personne, il est temps de regarder la toute fin de l'épître aux Hébreux.

Quel est donc l'intérêt de cette devinette biblique ? Hé bien, pour commencer, elle fournit le nom de quelqu'un qui *n'a pas* écrit Hébreux ! D'autre part, elle indique quelque chose à propos de cet homme que nous n'aurions jamais su autrement. Peut-être le plus intéressant est que cela laisse entendre que cette personne, un Juif de naissance, élevé selon les Écritures de l'Ancien Testament (qui figurent de manière si prépondérante dans la lettre aux Hébreux), a conjugué la promesse de Dieu avec la foi (*Hébreux 4:2*), a fixé son regard sur Jésus (*Hébreux 12:2,3*) et a enduré des souffrances pour lui.

Bien sûr, la réponse à notre question est Timothée !

Un autre détail intéressant concerne beaucoup des croyants du Nouveau Testament dont les noms sont mentionnés dans la correspondance des apôtres. Ils illustrent fréquemment les leçons mêmes que les lettres cherchent à enseigner. Timothée ne fait pas exception. Il est manifestement à la hauteur des belles paroles que Paul écrit à son sujet en Philippiens, disant qu'il n'a personne avec lui qui partage ses sentiments comme Timothée. L'apôtre continue : «Vous savez qu'il a été mis à l'épreuve, en se consacrant au service de l'Évangile avec moi comme un enfant avec son père» (*2:20,22*). Effectivement, l'auteur d'Hébreux écrit : «Notre frère Timothée a été relâché» (*13:23*).

Quelle déclaration intrigante !

Où Timothée était-il emprisonné ? Avait-il atteint Rome à temps pour être auprès de Paul avant l'exécution de l'apôtre ? Avait-il pu apporter le manteau que Paul avait laissé chez Carpus à Troas (remarquez ici l'indication du peu de possessions que Paul devait avoir), ainsi que les précieux livres et les parchemins (*2 Timothée 4:13*) ?

Qui sait ? Ces mots énigmatiques de la lettre aux Hébreux disent deux choses importantes.

Le fruit de l'œuvre de Dieu

Ils indiquent le fruit riche que la Parole de Dieu portait dans la vie de Timothée, en parallèle avec le ministère et l'encouragement de son peuple. La plupart des commentateurs envisagent Timothée comme une personne relativement jeune, possiblement timide et craintive, peut-être affligée par des problèmes gastriques. Il est bien entendu possible d'exagérer les indices. Mais il est certain qu'il n'était pas une personnalité extravertie. Contrairement au célèbre Ignace d'Antioche, qui semblait déterminé à souffrir le martyre, Timothée avait peut-être besoin des encouragements de l'apôtre Paul pour ne pas avoir honte de l'Évangile et pour prendre sa part de souffrances (*2 Timothée 1:8*). Peut-être avait-il besoin de recevoir l'assurance que c'était *le* chemin pour tous les croyants et que le Seigneur ne l'abandonnerait pas (*2 Timothée 3:12*).

Il est certain que les mots de Paul, préparant le terrain en vue de l'arrivée de Timothée à Corinthe, n'indiquent pas que le jeune évangéliste appréciait de s'occuper de situations litigieuses ou de personnes compliquées : « Si Timothée arrive, faites en sorte qu'il soit sans crainte parmi vous » (*1 Corinthiens 16:10*).

Toutefois, Timothée avait été fidèle. Comme Moïse, il regardait l'opprobre de Christ comme une richesse plus grande que les trésors de ce monde (*Hébreux 11:26*). Il avait enduré, et voici qu'il était libéré.

Quel message nous est réservé ici ? Si nous trouvons que la description de la marche chrétienne en Hébreux est rigoureuse au point de nous intimider, rappelons-nous ceci : « Que le Dieu de

paix, qui a ramené d'entre les morts le grand berger des brebis, par le sang d'une alliance éternelle, notre Seigneur Jésus, *vous* rende capables de toute bonne œuvre pour l'accomplissement de sa volonté» (13:20,21).

Le caractère des responsables

En second lieu, la référence à Timothée aide à illustrer un thème qui parcourt tout Hébreux 13. Il s'agit des caractéristiques des vrais responsables et de l'attitude que nous devons développer et entretenir à leur égard : «Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu ; considérez quelle a été la fin de leur vie, et imitez leur foi» (*Hébreux 13:7*) ; «Obéissez à vos conducteurs et ayez pour eux de la déférence (soumettez-vous à eux), car ils veillent sur vos âmes dont ils devront rendre compte à Dieu ; qu'il en soit ainsi, afin qu'ils le fassent avec joie, et non en gémissant, ce qui ne vous serait d'aucun avantage» (*Hébreux 13:17*).

Dans sa relation avec Paul, Timothée illustre le tempérament d'un disciple. Il se souvient de l'apôtre. Il observe le fruit de sa foi, et il l'imité. Il se soumet de plein gré à la direction de Paul, en étant reconnaissant pour son père spirituel et pour la volonté que celui-ci a de l'encadrer et d'assumer une responsabilité spirituelle à son égard. C'est pourquoi, dans des mots auxquels Hébreux fait écho (13:17), Paul est «rempli de joie» à la vue de Timothée son disciple (2 *Timothée* 1:4).

C'est ainsi qu'on forme et développe les véritables responsables. Quand les conducteurs n'ont jamais été eux-mêmes conduits – pas simplement de manière formelle, mais au sens d'une dévotion et d'une soumission de cœur vis-à-vis d'une direction sage et attentionnée – ils ne sont généralement

pas bien équipés pour conduire les autres. Ils peuvent même s'attendre à bénéficier d'une soumission qu'eux-mêmes n'ont jamais voulu connaître. «Après tout, j'étais destiné à être responsable, pas disciple !», pensent-ils d'une manière insensée et souvent désastreuse.

Comme c'est là la vocation des responsables, illustrée d'une si belle manière en Timothée, l'auteur de la lettre aux Hébreux nous appelle à leur obéir et à nous soumettre à eux. Ainsi, leur responsabilité ne sera pas un fardeau (traduit de manière expressive par «non pas en gémissant») mais une joie (*Hébreux 13:17*).

Qu'en serait-il si tous les responsables dans l'église étaient comme vous ? Êtes-vous une version vivante de l'exemple fourni par la lettre aux Hébreux ?

Avez-vous montré une soumission de cœur sous la conduite des autres ? Êtes-vous prêt à souffrir et à traverser les épreuves pour les autres ? Si vous exercez la fonction d'un ancien, est-ce que vous vous plaignez simplement quand les choses deviennent difficiles, rudes et douloureuses, ou vous mettez-vous peut-être un peu en retrait en regardant en direction des autres, comme pour dire : «C'est à vous de gérer les cas difficiles, non» ?

Nous sommes pour la plupart plutôt membres que responsables de l'église. Êtes-vous une joie ou un fardeau ? Quelle question révélatrice ! Qu'il est triste de tolérer des choses comme un esprit de controverse, de domination, une personnalité difficile ou bien d'entretenir un cynisme permanent à l'égard des autres croyants (entre autres choses) ! N'avons-nous pas conscience de faire gémir nos conducteurs au lieu de leur fournir une raison de se réjouir ? Parmi les questions que nous posons à ceux qui demandent à devenir membre, ne devrions-nous pas inclure celle-ci : «Cherchez-vous à être une source de joie pour vos responsables ?»

Timothée est un modèle, à la fois pour les disciples et pour les conducteurs. Il était conducteur parce qu'il avait appris à être disciple. Une fois que nous avons été les deux, nous devenons aussi des lettres vivantes, des versions de la grande lettre aux Hébreux, ceux en qui le Seigneur fait «ce qui lui est agréable, par Jésus-Christ, auquel soit la gloire aux siècles des siècles ! Amen !» (*Hébreux 13:21*) Et amen !

46

Anatomie de la tentation

C'était le printemps de ce genre d'année dont on se souviendra toujours. Habituellement, l'esprit de notre homme se tournait vers de nouveaux projets, et il se sentait impatient de voir croître le travail de sa vie. Mais pour quelque raison imprécise, il se sentait différent cette année-ci. Un mélange étrange de nervosité, de malaise et de léthargie semblait s'être emparé de lui. Il avait besoin de faire une pause. Après tout, il l'avait certainement mérité. Il y aurait d'autres années pour un leadership énergique. Toutefois, il n'était pas satisfait et son sentiment de fébrilité demeurait.

Un soir, de bonne heure, il s'étendit sur sa couche, mais seulement pour se relever bientôt et pour tourner en rond. Il se sentait oppressé. Une bouffée d'air frais lui éclaircirait l'esprit. Il se dirigea vers la terrasse et porta les regards tout à l'entour.

Vous connaissez le reste de l'histoire :

«David... aperçut de là une femme... qui était très belle de figure. Et David envoya des gens pour la chercher... et il coucha avec elle... elle retourna dans sa maison... et elle fit dire à David : Je suis enceinte» (2 Samuel 11:2-5).

Inventaire du complot

Ce qui s'ensuivit fait froid dans le dos.

Plan A : Déguiser le péché (faire rentrer du front le mari pour un week-end tranquille à la maison avec sa femme, afin qu'on suppose que le bébé est le sien).

Échec : Cet homme (Urie) a trop profondément conscience des sacrifices consentis par ses camarades au front pour ne pas les partager. Il ne va pas vers sa femme.

Plan B : S'arranger pour que le mari soit cruellement exposé au combat et qu'il périsse.

Succès : «Les hommes de la ville firent une sortie et se battirent contre Joab ; plusieurs tombèrent parmi le peuple, parmi les serviteurs de David, et Urie, le Héthien, fut aussi tué» (2 Samuel 11:17).

Un vrai succès ?

La voie était maintenant dégagée pour que David ait la femme (Bath-Schéba de son nom) pour lui tout seul. Le mariage fut arrangé, puis l'enfant naquit. Le printemps serait bientôt là à nouveau. Mais c'était l'hiver dans l'âme du roi.

Quel est le nom de cet homme adultère, de ce séducteur éhonté, de cet homme qui concocta la mort de l'un de ses valeureux et puissants guerriers et la fit passer pour une perte militaire inévitable ? David, bien sûr ! Le roi David.

Cependant, David n'était plus l'homme selon le cœur de Dieu qu'il avait été (1 Samuel 13:14).

Alors, «l'Éternel envoya Nathan vers David» pour amener ses péchés à la lumière et prononcer le jugement divin sur lui (2 Samuel 12:1). David vivrait, mais l'enfant mourrait (vv.13,14). «David pria Dieu pour l'enfant, et jeûna... il passa la nuit couché par terre» (v.16). Au septième jour, l'enfant, le fils sans nom de David, mourut.

Jacques semble faire délibérément écho à cette histoire avec des mots qu'on ne peut décrire autrement que comme une «anatomie de la tentation» :

«Chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise. Puis la convoitise, lorsqu'elle a conçu, enfante le péché ; et le péché, étant consommé, produit la mort» (1:14,15).

Suivons la leçon d'anatomie spirituelle de Jacques :

Étape 1 : *La convoitise (nos mauvais désirs) nourrit la tentation.* Contrairement à Christ, nous ne pouvons pas dire que Satan ne peut pas trouver de porte d'entrée dans notre vie (Jean 14:30).

À moins de croire, comme Robert Murray McCheyne, que «les semences de tous les péchés sont dans mon cœur, d'autant plus dangereuses que je ne les vois pas», il est fort peu probable que nous veillions et priions afin de ne pas tomber dans la tentation (Matthieu 26:41).

Premier antidote : Connaissez votre propre cœur et veillez sur lui.

Deuxième étape : *La tentation progresse par des moyens à la fois négatifs et positifs. Sa stratégie implique un mouvement double : «attirer», puis «séduire». En premier lieu vient la perte de nos ancrages sécurisants ; puis, lorsque nous sommes à la dérive, nous nous laissons entraîner par les puissants courants de la fugace mais attrayante «jouissance du péché» (Hébreux 11:25).*

Nous voyons les deux chez David. Il fut «attiré» loin de ses devoirs royaux envers Dieu et envers son peuple (un fait douloureusement souligné par le contraste avec la fidélité d'Urie, cf. 2 Samuel 11:6-17). Il finit par dériver dans un océan de tentations, dénué de toute ancre et gouvernail. Puis David fut «séduit». La vue de la belle Bath-Schéba, et peut-être (hélas !) l'empressement ou du moins la faiblesse de celle-ci, suffirent à détruire les défenses déjà affaiblies du roi.

La tentation ne se produit pas toujours de manière aussi dramatique, mais son schéma de base est habituellement le même.

Deuxième antidote : Connaissez vos devoirs chrétiens, et respectez-les.

Troisième étape : *La tentation l'emporte quand des penchants non surveillés rencontrent une opportunité. Parfois, alors même que de forts désirs coupables nous habitent, l'occasion extérieure pour les satisfaire manque. D'autres fois, des occasions surviennent, mais nos désirs se sont détournés au profit d'autres objectifs. Seule la naïveté nous conduira à confondre ces situations avec une aptitude à résister au plein pouvoir de la tentation. C'est alors que nous avons besoin d'être en mesure d'utiliser l'épée de l'Esprit.*

L'issue de secours pour David n'aurait pas pu être plus claire. Les instructions étaient écrites sur les murs de son palais : «Tu ne convoiteras point la femme de ton prochain» ; «Tu ne déroberas point» ; «Tu ne commettras point d'adultère» ; «Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain» ; «Tu ne tueras point» (*Exode 20:13-17*). Mais il était aveuglé à leur importance, pour autant qu'il y ait même prêté attention. Bath-Schéba était si proche qu'elle occultait toute sagesse céleste dans la vision du roi.

Troisième antidote : Quand les penchants au péché rencontrent des opportunités, souvenez-vous des commandements et gardez les. «Il y a beaucoup de paix pour ceux qui aiment ta loi, et il ne leur arrive aucun malheur» (*Psaume 119:165*).

Étape 4 : *L'absence de résistance face à la tentation mène à la mort.* La mort du fils de David illustre le fruit final du péché. «Le salaire du péché c'est la mort» (*Romains 6:23*), la mort en tant que destruction de la bénédiction, que séparation d'avec Dieu, que pourriture, perte et ténèbres. Si seulement David avait demandé : «Où ces désirs me conduisent-ils ?» Mais la vision s'obscurcit quand les désirs font se rapprocher leur objet. Nous oublions que l'Écriture avertit solennellement qu'on récolte ce qu'on sème, que l'affection de la chair mène à la mort, que seuls ceux qui font mourir les méfaits de la chair vivront (*Galates 6:7,8 ; Romains 8:6,13*).

Quatrième antidote : Avant d'y impliquer votre volonté ou vos émotions, demandez-vous toujours où une action vous conduira et quelle sera sa destination finale ? Vivez toujours pour le futur et d'une manière telle que vous ne connaîtrez pas la honte lors de la venue de Christ.

Oui, nous trébuchons et péchons, mais l'apôtre, qui avait lui-même aussi connu la chute, prodigue une parole d'encouragement : «Frères... en faisant cela, vous ne broncherez jamais. C'est ainsi, en effet, que l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ vous sera largement accordée» (2 Pierre 1:10,11).

En faisant quoi, qu'est-ce qui repose dans ce «cela» ?

«Sa divine puissance nous a donné tout ce qui contribue à la vie et à la piété, au moyen de la connaissance de celui qui nous a appelés par sa propre gloire et par sa vertu ; celles-ci nous assurent de sa part les plus grandes et les plus précieuses promesses, afin que par elles vous deveniez participants de la nature divine, en fuyant la corruption qui existe dans le monde par la convoitise.

«À cause de cela même, faites tous vos efforts pour joindre à votre foi la vertu, à la vertu la connaissance, à la connaissance la maîtrise de soi, à la maîtrise de soi la patience, à la patience la piété, à la piété l'amitié fraternelle, à l'amitié fraternelle l'amour. Car si ces choses sont en vous, et y sont avec abondance, elles ne vous laisseront point oisifs ni stériles pour la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ» (2 Pierre 1:3-8).

Telle est la médecine apostolique pour les âmes malades, prescrite par celui qui tomba lui-même gravement dans le mal, mais que le Seigneur releva !

47

Danger : apostasie !

À la fin d'un cours de théologie que je donnais (heureusement, j'ai oublié le lieu), j'inclus la question suivante dans l'examen :

«Je vis alors qu'il y a un chemin qui mène en enfer, même de la porte du ciel, aussi bien que celui qui y conduit de la ville de Destruction.» *Commentez.*

Comprenant avec justesse que j'attendais une analyse sur le thème de la doctrine de la persévérance, quelques étudiants affirmèrent avec confiance que l'auteur de cette citation était évidemment un arminien ! Cette expérience m'enseigna deux leçons qui donnent à réfléchir :

1. Beaucoup de chrétiens n'ont jamais lu *Le voyage du Pèlerin* (Bunyan n'était bien sûr pas arminien !).¹

2. Ces étudiants n'avaient probablement jamais abordé les « passages d'avertissement » de l'Écriture avec une entière diligence théologique.

De tels passages d'avertissement servent presque de marques de ponctuation dans la lettre aux Hébreux, écrite pour encourager les chrétiens à continuer dans la course de la foi sans faire demi-tour (12:1,2 ; 13:22). Hébreux parle spécifiquement du danger de l'apostasie : « Prenez garde, frères, que quelqu'un de vous n'ait un cœur mauvais et incrédule, au point de se détourner [*apostēnai*] du Dieu vivant » (3:12). D'autres déclarations significatives incluent Hébreux 2:1-4 ; 3:7-15 ; 4:1-11 ; 6:1-12 ; 10:26-39 ; 12:14-29.

Comment comprendre cet enseignement ?

Dieu persévère

Regardons en premier, comme un principe biblique établi le fait que Dieu persévère dans le salut de son peuple élu. Penser autrement nie la doctrine de la persévérance des saints (avec son corollaire, qui est la sécurité éternelle des élus). Une telle pensée vide de leur signification plusieurs doctrines bibliques majeures.

Ces doctrines incluent l'élection, la prédestination et l'œuvre permanente de l'Esprit. Des passages comme Philippiens 1:6 et 2:12,13 perdent leurs couleurs et leur vigueur sans la lumière de cette vision. De même, les prières de Christ s'effriteraient devant le trône de Dieu, contrairement à Jean 17:11. Sa protection de sa brebis serait mystérieusement paralysée, contrairement à Jean 10:27-30. En outre, la possibilité de l'assurance à propos de la plénitude du salut disparaît si elle se fonde sur l'incertitude. Où est donc la confiance de Romains 8:28-39 ?

Il nous appartient aussi de persévérer

Nous avons également besoin de reconnaître que la doctrine de la persévérance signifie que le croyant lui-même doit *réellement persévérer*, souvent face à des pressions presque irrésistibles d'abandonner. La grâce adoucit la persévérance, mais elle ne la vide pas de tout effort. Il faut faire face à des tentations, résister au péché intérieur, détecter les ruses du diable et porter l'armure divine afin de le vaincre. Le croyant aura peut-être même à résister jusqu'à verser son sang (cf. Hébreux 12:4).

Mais ce sont précisément les caractéristiques d'une foi authentique. Hébreux affirme donc : veillez à ce que votre foi soit telle. C'est là tout le sens de la description des grands héros de la foi au chapitre 11, qui conduit à Christ, *LE* héros de la foi, en 12:1,2.

La grâce et non les expériences

Nous avons besoin ensuite de prendre conscience que les expériences spirituelles ne sont pas identiques à la grâce qui sauve.

Ce principe découle d'Hébreux 6:4-12, souvent considéré comme la preuve absolue que le vrai chrétien peut commettre l'apostasie. On dépeint les versets 4 à 6 comme la description du chrétien la plus claire de tout le Nouveau Testament : être éclairé, goûter le don céleste, avoir part au Saint-Esprit et goûter la bonne parole de Dieu et les puissances des siècles à venir. Ces paroles ne décrivent-elles pas assurément le croyant ?

Or, ce qui frappe à propos des expériences que décrivent ces versets n'est pas tant ce qu'ils disent que ce qu'ils *omettent de dire*. Rien n'est dit à propos de la confiance en Christ, de la repentance, de porter la croix ou d'aimer le Seigneur Jésus-Christ et nos frères et sœurs croyants.

En fait, on aurait pu écrire ces versets à propos de Judas Iscariot. La lumière de Christ avait éclairé sa vie. Il avait goûté le don céleste et partagé les expériences de l'Esprit avec les autres apôtres. Il avait été exposé à la bonté de la Parole de Dieu pendant plusieurs années. Les puissances du siècle à venir s'exerçaient tout autour de lui au travers du ministère de guérison et de salut de Jésus. Mais Christ n'a jamais purifié ni choisi Judas (*Jean 13:10,11,18*). Longtemps avant la trahison de celui-ci, Jésus savait qu'il était un démon (*Jean 6:70*). L'homme était dénué de toute foi ! À la fin, la repentance lui échappa, l'abandonnant au seul remords (*Matthieu 27:3*).

L'auteur d'Hébreux rend cette distinction claire pour ses premiers lecteurs. Quand les gens qui ont vécu ces expériences spirituelles «sont tombés», dit-il, il est impossible de les restaurer (6:6). Par opposition, il dit à ses lecteurs : «Nous attendons, pour ce qui vous concerne, des choses *meilleures* et *favorables* au salut.» (v.9). Ces croyants avaient foi dans l'espérance de l'Évangile et ils avaient manifesté l'amour qui est le fruit central de l'Esprit. Cela indiquait que le salut véritable et permanent leur appartenait.

Ne négligez pas la grâce

Le message est clair. Ne confondez pas de belles expériences avec une grâce abondante. Quelques-uns, l'ayant fait, ont vécu un naufrage spirituel. Comme le conseille l'auteur, soyez bien plutôt sur vos gardes et ne négligez pas la grâce (2:3). Veillez à ce que votre cœur ne s'endurcisse pas par la séduction du péché et que vous ne tombiez pas dans la désobéissance et le manque de foi (3:13,18 ; 4:2,6). Prenez garde à ne pas négliger l'importance de la communion fraternelle (10:25). Veillez à ne pas pécher délibérément (10:26). Ne reculez pas face aux difficultés (10:38), et

ne refusez pas «d'entendre celui qui parle... dont la voix ébranla alors la terre» (12:25,26).

Dans son *Voyage du Pèlerin*, John Bunyan écrit : «Je vis alors qu'il y a un chemin qui conduit en enfer, même de la porte du ciel, aussi bien que celui qui y conduit de la ville de Destruction.»¹ Tristement, bien qu'ayant atteint ce point, certains n'y sont pas venus au moyen de la grâce, de la foi et de la repentance. Ils se sont peut-être menti à eux-mêmes. C'est pourquoi Hébreux insiste sur l'examen de conscience. Assurez-vous que votre profession de foi implique la possession de Christ.

Quiconque entend la voix de Christ, l'écoute par la foi et le suit ne périra jamais (*Jean 10:27-30*). Nous trébuchons, certes, mais il nous gardera de toute chute définitive (*Jude 24*), car nous avons sa promesse :

«Tous ceux que le Père me donne viendront à moi, et je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi» (*Jean 6:37*).

Note :

1. John Bunyan, *Le voyage du Pèlerin*, éditions Qui je crois, CLC, La Béguine de Mazenc, 1982, p.245.

48

La mise à mort du péché

Les conséquences d'une conversation peuvent changer la manière dont on pense ultérieurement à sa signification et à son importance.

Un jeune pasteur de mes amis vint s'asseoir vers moi à la fin d'une conférence dans son église pour me demander : «Avant que nous allions nous coucher, rappelle-moi les étapes à suivre pour aider quelqu'un au sujet de la mise à mort du péché.» Je restai avec lui assis à parler pendant un peu de temps avant d'aller au lit. J'espère que cet échange l'a autant béni que moi.

Je me demande encore s'il avait posé sa question en tant que pasteur ou simplement pour lui-même – ou les deux.

Comment répondriez-vous au mieux à cette question ? La première chose à faire est de *se tourner vers les Écritures*. Oui, allez consulter les théologiens (ce qui n'est jamais une mauvaise idée !) ou quelque autre conseiller, mort ou vivant. Mais souvenez-vous

que dans ce domaine, nous ne sommes pas livrés aux seules bonnes ressources humaines. Nous avons besoin de recevoir l'enseignement «qui sort de la bouche de Dieu» pour que les principes que nous voulons apprendre à appliquer portent à la fois l'*autorité* et la *promesse* de Dieu qui leur permet de fonctionner. Le Seigneur Jésus lui-même croyait à cela (*Matthieu 4:4*).

Quelques passages à étudier me viennent à l'esprit : Romains 8:13 ; 13:8-14 (le texte qui changea la vie d'Augustin) ; 2 Corinthiens 6:14-7:1 ; Éphésiens 4:17-5:21 ; Colossiens 3:1-17 ; 1 Pierre 4:1-11 ; 1 Jean 2:28-3:11. Il est intéressant de noter que seuls deux de ces passages contiennent le verbe que nous traduisons souvent par «mettre à mort», et que le contexte de chacun de ces passages est plus large que la simple exhortation à mettre à mort le péché. Comme nous le verrons, cette observation s'avère être d'une grande importance.

Un bon point de départ

Colossiens 3:1-17 est probablement le meilleur endroit où commencer.

Les croyants à Colosses étaient des chrétiens relativement récents. Leur conversion du paganisme à Christ avait été une expérience radicale. Ils étaient entrés dans le monde merveilleusement nouveau et libérateur de la grâce. En fait (en cherchant à lire entre les lignes), il se peut qu'ils se soient sentis un temps comme délivrés à la fois de la sanction du péché et de son influence même, tant leur nouvelle liberté était merveilleuse. Puis, bien entendu, le péché avait refait surface. Ayant expérimenté le «déjà» de la grâce, ils découvraient le douloureux «pas encore» de la croissance dans la grâce. Cela vous semble-t-il familier ? C'est à ce point que les jeunes chrétiens enthousias-

tes deviennent vulnérables à des «recettes», des solutions de facilité.

Or, tout comme dans notre sous-culture évangélique, les recettes rapides ne résolvent pas les problèmes sur le long terme. À moins de bien saisir les principes de l'Évangile, les Colossiens couraient le risque de tomber entre les griffes des faux enseignants avec leurs promesses d'une vie spirituelle supérieure. C'est ce que Paul redoutait (2:8,16). Les «méthodes de sainteté» étaient en vogue (2:21,22) et, de plus, elles *semblaient* être profondément spirituelles, exactement ce qu'il fallait pour de jeunes croyants sincères. Mais, dit Paul, une telle chose «est sans valeur réelle et ne sert qu'à satisfaire la chair» (2:23).

Les nouvelles méthodes ne peuvent pas fournir un fondement adéquat ni un modèle pour traiter le péché. Seule la compréhension du fonctionnement de la méthode de l'Évangile en est capable. C'est ici le thème de Colossiens 3:1-17.

Paul donne le modèle et la détermination dont nous avons besoin. Comme les athlètes de saut en longueur des Jeux Olympiques, nous ne gagnerons pas à moins de quitter le *lieu de l'action* pour retourner à un endroit depuis lequel nous pourrions *prendre de l'élan* en vue de l'effort fatigant qui consiste à s'occuper du péché.

Comment Paul nous enseigne-t-il donc à faire cela ?

Une nouvelle identité

En premier lieu, l'apôtre souligne l'importance pour nous *de nous familiariser avec notre nouvelle identité en Christ* (3:1-4).

Combien il est fréquent, lorsque nous échouons spirituellement, de nous lamenter en disant que nous avons oublié qui nous sommes vraiment !

Le chrétien possède une nouvelle identité. Il n'est plus «en Adam», mais «en Christ». Il n'est plus dans la chair mais dans l'Esprit, plus dominé par l'ancienne création, mais vivant dans la nouvelle (*Romains 5:12-21 ; 8:9 ; 2 Corinthiens 5:17*).

Paul prend le temps d'expliquer la chose :

- Nous sommes morts avec Christ (3:3, nous avons même été ensevelis avec lui, 2:12).
- Nous sommes ressuscités avec Christ (3:1).
- Notre vraie vie est cachée avec Christ en Dieu (3:3).
- Nous sommes unis à Christ d'une manière tellement inséparable que nous paraîtrons dans la gloire avec lui (3:4).

On peut souvent relier l'échec à traiter la présence du péché à l'amnésie spirituelle. Nous oublions quelle est notre nouvelle et véritable identité. En tant que croyant, je suis quelqu'un qui a été délivré de la domination du péché et qui est donc libre et motivé pour combattre les vestiges du péché dans mon cœur. Je dois connaître ma nouvelle identité, me reposer sur elle, en tirer des leçons et agir sur cette base : je suis en Christ.

La mise au jour du péché

Deuxièmement, Paul continue en dévoilant *les mécanismes du péché dans tous les domaines de notre vie (Colossiens 3:5-11)*. Si je veux traiter le problème du péché bibliquement, je ne dois pas faire l'erreur de penser qu'il est possible de limiter mon attaque à un seul domaine de défaillance.

Tout le péché doit être traité. Ainsi, Paul passe en revue les manifestations du péché dans la vie privée (v.5), dans la vie publique au quotidien (v.8) et dans la vie d'église (vv.9-11, «les

uns aux autres» et «ici» indiquent la communauté des croyants dans l'église).

L'enjeu de la mise à mort du péché en moi est comparable à celui d'un régime alimentaire (une forme de mise à mort en soi !). Une fois que je commence, je découvre qu'il y a toutes sortes de raisons pour lesquelles je suis en surpoids. Je lutte en réalité contre moi-même, et pas simplement contre les calories. Je suis le problème, plus que les frites bien grasses ! La mise à mort du péché est la transformation de toute une vie.

Des instructions pratiques

Troisièmement, l'exposé de Paul offre des *conseils pratiques pour la mise à mort du péché*.

Il semble parfois que l'apôtre donne des exhortations («Faites donc mourir... » 3:5) dénuées d'aide «pratique» quant à comment cela se fait. De nos jours, les chrétiens vont souvent à Paul pour apprendre *quoi* faire, avant d'aller à la librairie chrétienne locale pour découvrir *comment* le faire !

Pourquoi cette déviation ? Probablement parce que nous ne nous attardons pas assez longtemps sur ce que Paul dit. Nous ne plongeons pas nos pensées assez profondément dans les Écritures. En effet, de manière caractéristique, Paul entoure chacune de ses exhortations d'indications sur la façon dont il convient de la mettre en pratique.

C'est bien le cas ici. Remarquez comment ce passage permet de répondre à nos questions sur le «comment».

1. *Apprendre à reconnaître le péché pour ce qu'il est vraiment*. Appelons les choses par leur nom. Dites : «débauche» (v.5), et non : «Je suis un peu tenté» ; «impureté» (v.5), et non : «J'ai du mal à gérer mes

pensées» ; voyez que la «cupidité... est une idolâtrie» (v.5), au lieu de dire : «Je pense que je dois mieux ordonner mes priorités.» Ce thème se répète à travers toute la section. Il démasque avec force l'illusion que nous entretenons à notre propre sujet, et cela nous aide à mettre au jour le péché qui rôde dans les recoins cachés de notre cœur !

2. *Voir le péché pour ce qu'il est vraiment dans la présence de Dieu.* «C'est à cause de ces choses que la colère de Dieu vient» (3:6). Les maîtres de la vie spirituelle parlaient autrefois de traîner nos convoitises à la croix (même si elles se débattaient bec et ongles), aux pieds d'un Christ qui endosse la colère de Dieu. Mon péché ne conduit pas à un plaisir durable, mais il entraîne le saint courroux divin. Voyez la vraie nature de votre péché à la lumière de sa punition. On pense trop facilement que le péché est moins grave chez le chrétien que chez l'incroyant : «C'est déjà pardonné, n'est-ce pas ?» Pas si nous le *pratiquons*, pas s'il est la caractéristique de ma vie (1 Jean 3:9) ! Adoptez la perspective céleste du péché, et ressentez de la honte pour les choses dans lesquelles vous marchiez autrefois (3:7 ; cf. Romains 6:21).

3. *Reconnaissez l'incohérence de votre péché.* Vous vous êtes dépouillé du «vieil homme», et vous avez revêtu «l'homme nouveau» (3:9,10). Vous n'êtes plus désormais votre «ancien moi». L'identité que vous aviez «en Adam» a disparu. Le «vieil homme a été crucifié avec [Christ], afin que le corps du péché (ce qui signifie probablement «la vie dans un corps dominé par le péché») soit réduit à l'impuissance, pour que nous ne soyons plus esclaves du péché» (Romains 6:6). Une nouvelle personne vit une vie nouvelle, sinon nous vivons en contradiction avec qui nous sommes «en Christ».

4. *Mettez le péché à mort* (v.5). C'est aussi «simple» que cela. Refusez de lui céder, affamez-le et rejetez-le. Il est impossible de «mettre à mort» le péché sans éprouver la douleur de cette mise à mort. Il n'y a pas d'autre moyen !

Remarquez toutefois que Paul place cela dans un contexte très important et plus large. La tâche *négative* de mettre à mort le péché ne s'accomplit pas indépendamment de l'appel *positif* de l'Évangile à «revêtir» le Seigneur Jésus-Christ (*Romains 13:14*).

Paul énonce ce principe en Colossiens 3:12-17. Se contenter de faire le ménage dans la maison nous laisse à la merci d'une prochaine invasion du péché. Quand nous comprenons le principe du «merveilleux échange» de l'Évangile de la grâce, nous commençons à faire quelques avancées réelles dans la vie de sainteté. Les désirs et les habitudes coupables du péché doivent être à la fois *rejetés* et *échangés* contre des grâces et des actions semblables à celles de Christ (3:12,13). Comme nous sommes revêtus du caractère de Christ et que l'amour unit ses grâces (v.14), tant dans notre vie personnelle que dans la communion de l'église (vv.12-16), le nom et la gloire de Christ se manifestent avec éclat en nous et parmi nous (3:17).

Ce sont ici quelques-unes des choses dont mon ami et moi avons discuté lors de ce dimanche soir mémorable que je mentionnais au début du chapitre.

Nous n'avons pas eu l'occasion par la suite de nous demander l'un à l'autre : «Comment vas-tu ?» Ce fut notre dernière conversation, car il mourut quelques mois plus tard.

Je me suis souvent demandé comment ces quelques mois se sont passés pour lui. La sincérité personnelle et la préoccupation pastorale de sa question résonnent toujours dans mon esprit. Notre dernière conversation a pour moi un effet similaire à ce

que le pasteur Charles Simeon dit avoir ressenti dans les yeux de son portrait tant apprécié du célèbre missionnaire Henry Martyn : «Ne vous amusez pas !»¹

Note :

1. Charles Simeon (1759-1836) fut un des pasteurs les plus influents dans l'histoire du courant évangélique au sein de l'Église d'Angleterre, tout particulièrement s'agissant de la promotion de la prédication biblique. Il fut pasteur à Cambridge pendant plus d'un demi-siècle, et il aida un grand nombre d'étudiants, se nouant d'amitié avec eux, parmi lesquels figurait le jeune et brillant Henry Martyn (1781-1812). Avant sa mort prématurée, ce dernier partit comme missionnaire au Moyen-Orient, traduisit entre autres choses le Nouveau Testament en Ourdou, en Perse et en Arabe. Simeon gardait un portrait de Martyn pour se rappeler son zèle pour Christ.

49

Chasser l'amour du monde par une affection nouvelle

Personnage remarquable, Thomas Chalmers (1780-1847) était un des hommes les plus doués de son époque. Il fut mathématicien, théologien évangélique, économiste. Il fut aussi un réformateur ecclésial, politique et social.

Son sermon le plus populaire fut publié sous un titre énigmatiques : «La puissance d'expulsion d'une nouvelle affection.» Il y exposait une idée d'une importance permanente pour l'expérience de la foi chrétienne, à savoir qu'il est impossible de détruire l'amour pour le monde par la simple démonstration de sa vacuité. Seuls un attachement et un amour nouveaux (envers Dieu et provenant de Dieu) sont capables de chasser l'amour du monde dans notre cœur. L'amour du monde et l'amour du Père ne peuvent pas coexister dans un même cœur (1 Jean 2:15), et seul le second peut expulser le premier, d'où le titre du sermon de Thomas Chalmers.

De nouvelles affections

La vie chrétienne authentique, sainte et juste, requiert comme énergie un nouvel attachement envers le Père. Un tel attachement fait partie de ce que le poète appelait «la félicité que j'ai connue quand pour la première fois j'ai vu le Seigneur». C'est un amour pour ce qui est saint, et il semble porter un coup fatal aux affections de notre chair au début de la vie chrétienne.

Toutefois, nous découvrons bientôt que tout morts au péché que nous soyons en Christ (*Romains 6:2*), le péché n'est en aucun cas mort en nous. Parfois, la persistance de son influence nous surprend, et elle semble même nous maîtriser par l'une ou l'autre de ses manifestations. Nous découvrons alors qu'il nous faut sans cesse renouveler nos «nouvelles affections» pour les choses spirituelles, et cela tout au long de notre pèlerinage. Nous nous retrouverons face à un sérieux danger spirituel si nous perdons notre premier amour.

La substitution n'est pas un substitut

Nous faisons parfois l'erreur de substituer d'autres choses à ces nouvelles affections. Dans ce contexte, les remplaçants favoris sont l'activité et l'érudition. Nous devenons actifs au service de Dieu au sein de l'église (en occupant des positions autrefois tenues par ceux que nous admirions, et nous mesurons notre croissance spirituelle au regard du poste atteint). Nous nous engageons avec énergie dans l'évangélisation (et, dans le processus, nous mesurons notre force spirituelle en termes d'influence croissante). Ou bien, nous nous engageons au niveau social, dans des activités morales et politiques (et mesurons notre croissance en termes d'engagement).

Dans un autre registre, nous reconnaissons peut-être la fascination et le défi intellectuel de la foi évangélique et nous nous consacrons à comprendre les systèmes théologiques de l'Évangile, que ce soit en eux-mêmes ou pour communiquer la chose à d'autres. Nous mesurons alors notre vitalité spirituelle en termes de clarté ou de «justesse» que de notre théologie. Or, aucune position, influence, aucun engagement ni justesse ne peuvent expulser l'amour du monde de notre cœur. En fait, ces choses peuvent même en être l'expression.

D'autres substituent (à tort) les règles de la piété à l'amour affectueux pour le Père : «Ne prends pas ! ne goûte pas ! ne touche pas !» (*Colossiens 2:21*) Malgré leur air de sainteté, ces disciplines n'ont en réalité aucun pouvoir pour restreindre l'amour du monde (*cf. Colossiens 2:20-23*). La racine du problème n'est pas dans ce que je mange ou non, qui je fréquente ou non, mais dans mon cœur, d'où la mondanité n'a pas encore été expulsée.

Il n'est que trop possible de manifester par tous les moyens dont je viens de parler une forme de piété authentique tout en étant dénué de sa puissance. Alors, mon cœur reste exposé, en dépit de mon intelligence. L'amour du monde n'est pas anéanti, mais seulement détourné. Seul un amour nouveau, l'amour pour Christ avec tout ce qu'il implique, est à même d'expulser et d'extraire l'ancien amour pour ce monde. Seuls ceux qui attendent avec impatience la venue de Christ seront protégés contre l'abandon de la foi que cause un amour pour le monde, comme ce fut le cas pour Démas (*2 Timothée 4:10*).

La voie du rétablissement

Comment peut-on recouvrer le nouvel attachement pour Christ et son royaume qui nous avait permis autrefois de museler si

puissamment l'amour du monde qui nous dominait depuis si longtemps ? Je parle de l'affection qui nous avait alors poussé à crucifier «la chair avec ses passions et ses désirs» (*Galates 5:24*).

Qu'est-ce qui avait créé ce premier amour ? Vous en rappelez-vous ? C'était notre découverte de la grâce de Christ dans la prise de conscience de notre propre péché.

Nous sommes incapables par nature d'aimer Dieu pour ce qu'il est. En fait, par nature, nous le détestons. Or, l'amour pour le Père est né dans notre cœur quand nous avons découvert la réalité sur nous-mêmes et appris à connaître l'amour surnaturel du Seigneur pour nous. Il nous a pardonné beaucoup, en conséquence de quoi nous avons beaucoup aimé (*Luc 7:47*). Nous nous sommes réjouis dans l'espérance de la gloire, dans l'affliction, et nous nous sommes même réjouis en Dieu lui-même (*Romains 5:2,3,11*). Cette affection nouvelle a d'abord semblé supplanter notre mondanité, puis la maîtriser. Les réalités spirituelles – Christ, la grâce, l'Écriture, la prière, la communion fraternelle, le service, la vie pour la gloire de Dieu – remplissaient notre vision et paraissaient si grandes et désirables que les autres choses semblaient diminuer en comparaison et même devenir insipides.

La manière par laquelle nous maintenons «la puissance d'expulsion d'une nouvelle affection» est la même que celle par laquelle nous l'avons découverte pour la première fois. Ce n'est que lorsque la grâce conserve tout notre émerveillement qu'elle garde son pouvoir en nous, quand nous revenons à Christ et à sa croix, où l'amour de Dieu envers nous s'est démontré (*Romains 5:8*). C'est uniquement lorsque je reste conscient de la profondeur de mon état de péché que je peux garder à l'esprit l'immense richesse de la grâce.

Nombre d'entre nous partagent les tristes questions du poète :

«Où est la félicité que j'ai connue,
Quand pour la première fois j'ai vu le Seigneur ?
Où est la vision qui rafraîchit tant l'âme,
La vision de Jésus et de sa Parole ?» (*William Cowper*)

Rappelons-nous d'où nous sommes tombés, repentons-nous et revenons à notre premier amour pour pratiquer nos premières œuvres (*Apocalypse 2:5*).

50

Le repos du sabbat

L'auteur anonyme de l'épître aux Hébreux décrit la supériorité du Seigneur Jésus-Christ de diverses manières. L'une d'elles, qui constitue le thème sous-jacent des chapitres 3 et 4 de la lettre, est l'affirmation selon laquelle Jésus-Christ offre le repos que ni Moïse ni Josué ne pouvaient procurer.

Sous la conduite de Moïse, le peuple de Dieu fut désobéissant et n'entra pas dans le repos de Dieu (3:18). De plus, Hébreux 4:3 cite le Psaume 95:11 et laisse entendre que Josué ne pouvait pas offrir au peuple le «vrai repos» puisque Dieu parle «dans David» au sujet du repos qu'il donnera un autre jour (*Hébreux* 4:7). Cela implique «qu'il y a donc un repos de sabbat réservé au peuple de Dieu» (*Hébreux* 4:9).

En parlant de ce repos (3:18; 4:1,3-6,8), l'auteur utilise constamment le même mot (*katapausis*). Puis, de manière inattendue, il emploie un terme différent en Hébreux 4:9 où, en

parlant du «repos» réservé au peuple de Dieu, il utilise le mot *sabbatismos*, qui n'apparaît nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament. Le sens de ce terme est spécifiquement celui d'un repos de sabbat.

Dans le contexte d'Hébreux, il s'agit fondamentalement du «repos du sabbat» qui se trouve en Christ («Venez à moi... je vous donnerai du repos», *Matthieu 11:28-30*). Ainsi, le paradoxe véritablement chrétien que nous expérimentons dans notre nouvelle vie en Christ est que nous nous «empressons donc d'entrer dans ce repos» (4:11).

Depuis Augustin d'Hippone, les chrétiens reconnaissent que la Bible décrit l'expérience humaine suivant un schéma fait de quatre points : dans la création, la chute, la rédemption et enfin la gloire.

Un certain nombre de chrétiens sont familiers avec les échos de ce schéma, qu'on retrouve par exemple au chapitre 9 de la Confession de foi de Westminster ou dans l'excellent livre de Thomas Boston, «La nature humaine dans son état quadruple». Ce n'est donc pas une surprise qu'il y ait quatre manières pour l'homme d'expérimenter le sabbat qui a été fait pour lui.

L'innocence

Dieu créa l'homme à son image, le destinant «naturellement», en tant qu'enfant de Dieu, à refléter la vie et l'activité de son Père. Puisque celui-ci avait travaillé de façon créatrice pendant six jours et s'était reposé le septième, Adam devait l'imiter, comme le fait un fils. Le septième jour leur permettait de marcher ensemble dans le jardin. C'était le moment pour Adam d'écouter et d'apprendre tout ce que le Père avait à lui montrer et à lui raconter sur les merveilles de son œuvre créatrice.

Ainsi, le jour du sabbat était chaque semaine pour ainsi dire la «fête du Père». Il était «fait» pour Adam et renfermait en soi une annonce du futur. Le Père avait fini son œuvre, mais ce n'était pas le cas d'Adam – pas encore.

La Chute

Adam tomba dans le péché et détruisit tout, y compris le sabbat. Au lieu de marcher avec Dieu, il se cacha de lui (*Genèse 3:8*). C'était le sabbat, le jour du Père, leur moment de communion, mais Dieu devait se mettre à sa recherche !

Ce nouveau contexte permet de comprendre la signification du quatrième commandement, en Exode 20:8. Il est donné à l'homme déchu. C'est pourquoi il contient un impératif. L'homme ne doit pas travailler mais se reposer. Vu de l'extérieur, cela signifie cesser les tâches ordinaires afin de venir à la rencontre de Dieu. Intérieurement, cela implique de mettre fin à toute autosuffisance afin de se reposer sur la grâce de Dieu.

Le salut

Quelle différence la venue de Jésus apporte-t-elle au jour du sabbat ?

Nous trouvons le repos éternel dans le Christ crucifié et ressuscité (*Matthieu 11:28-30*), et nous sommes restaurés dans la communion avec Dieu (*cf. v.27*). Les trésors perdus du sabbat sont restaurés en Christ. Nous nous reposons de tous les efforts que nous déployons pour atteindre l'autosuffisance, et l'accès au Père s'ouvre désormais à nous (*Éphésiens 2:18*). Alors que nous le rencontrons, il se manifeste à nous, nous montre ses voies, son monde, ses buts, sa gloire. Tout ce qui était temporaire dans le

sabbat mosaïque reste derrière, alors que nous expérimentons la réalité vers laquelle ce sabbat dirigeait, à savoir une communion intime avec le Sauveur ressuscité, étant affranchis de la pression des œuvres du quotidien. C'est le jour du Seigneur.

La gloire

Mais nous n'avons pas encore atteint le but. Nous luttons encore pour nous reposer des œuvres de la chair. Nous devons encore nous empresser «d'entrer dans ce repos» (*Hébreux 4:11*). C'est pourquoi la nature hebdomadaire du sabbat perdure, afin de nous rappeler que nous ne sommes pas encore arrivés à la maison du Père. Puisque ce repos ne nous appartient qu'à travers l'union avec Christ, dans sa mort et sa résurrection, nos luttes pour rejeter l'ancienne vie et jouir de la nouvelle continuent jusqu'à la gloire.

Quelqu'un demandera : «Comment est-ce que cela impacte mes dimanches en tant que chrétien ?»

D'une part, cette perspective du sabbat permet de réguler toute la semaine. Dimanche est le «jour du Père», et nous avons rendez-vous avec lui. L'enfant qui demande si ce temps ensemble va être long souffre d'un problème de dysfonctionnement relationnel. La question n'est ni théologique ni intellectuelle. Quelque chose ne va pas dans sa relation avec Dieu.

Cette perspective du jour du Seigneur permet aussi en général de traiter de manière non-légaliste les questions de type : «Est-il permis de faire ceci ou cela le dimanche, étant donné que je n'ai pas le temps de le faire le reste de la semaine ?» Si je formule la question ainsi, le problème n'est pas lié à la façon dont j'utilise mon temps le dimanche, mais plutôt comment je fais mauvais usage du reste de la semaine.

Cette perspective du jour du Seigneur me permet aussi de le voir comme un avant-goût du ciel. Elle m'enseigne que quelque chose va sérieusement de travers si l'adoration, la communion fraternelle, le ministère et le rayonnement des églises n'expriment pas cela.

Hébreux enseigne que la gloire éternelle est un repos de sabbat. Ce sera un «jour du Père» perpétuel ! Si nous apprenons donc ici-bas les plaisirs du rythme hebdomadaire que Dieu nous donne, nous ne trouverons plus étrange d'entendre décrire la gloire éternelle comme un sabbat sans fin !

Conclusion

En Jésus seul

Les chapitres de ce livre se sont simplement «agencés» un jour, un peu comme les noms des destinations se réarrangent d'eux-mêmes sur les grands panneaux des «Départs». dans les grands aéroports. À un moment donné, *En Jésus seul* est né, un titre venant le compléter. À moins que les réflexions autour du titre ne soient à l'origine de l'agencement des chapitres. Je n'en suis plus tout à fait sûr.

En tout cas, je suis conscient des influences qui ont «déclenché» cette expérience. À l'époque, je prêchais sur l'évangile selon Jean lors des cultes dominicaux à l'église. Lors des rassemblements du mercredi, j'exposais le récit de la chambre haute en Jean 13-17, et les jeudis, j'étais engagé dans une série de messages sur l'apôtre Jean lui-même. Il aurait été difficile dans ce contexte de ne pas penser à Jésus seul !

En outre, c'est durant cette période que mon collègue et ami de longue date, Alan Groves, nous a quittés pour être avec Christ. Je n'écris pas «pour être avec Christ» comme un euphémisme pour «décédé», une manière de dire quelque chose que je préférerais ne pas dire. Non, Alan vivait en Christ et avec Christ. Il a simplement poursuivi cette vie d'une manière nouvelle et

plus glorieuse. Il savait ce dont Paul parle quand l'apôtre dit qu'il avait le désir de partir (il utilise le verbe qu'on utiliserait pour parler d'un navire qui relâche ses amarres et s'engage dans un voyage en mer). Mon ami est parti pour être avec le Seigneur, ce qui de loin est le meilleur (*Philippiens 1:23*).

Je suis tout particulièrement reconnaissant pour la relation que j'ai eue avec cet homme pendant la dernière année de sa vie. Nous nous connaissions depuis presque vingt-quatre ans, mais ce fut dans la dernière année que je fus amené à découvrir de manière plus complète le cœur qu'il avait pour Christ.

Pour une raison que j'ignore, j'avais toujours eu le sentiment qu'il était un peu plus âgé que moi, alors qu'en réalité il était plus jeune de quelques années. Peut-être était-ce dû au fait qu'il était professeur d'Ancien Testament. Il y a quelque chose de spécial chez les hommes de foi érudits qui ont passé des années penchés sur la Bible hébraïque, lisant de droite à gauche, absorbant chaque nuance de sens.

Il y avait toutefois une autre raison. Pour ce qui concerne la grâce, la foi et l'amour pour Christ, il était un frère aîné pour moi. J'ai souvent été frappé par la façon dont il illustrait parfaitement l'exhortation de Paul à Timothée de vivre «afin que tes progrès soient évidents pour tous» (*1 Timothée 4:15*). Sa vie constituait un défi discret pour les étudiants, les collègues et les pasteurs qu'il avait si longtemps contribué à équiper et former.

Lorsque nous étions de jeunes hommes, nous avons rejoint à peu près en même temps le corps enseignant du séminaire de théologie de Westminster, à Philadelphie. Nous avons partagé ces nombreuses bénédictions particulières inhérentes au fait de travailler au contact d'hommes qui avaient presque deux fois notre âge, que nous avions connus d'abord en tant que théologiens (et, dans le cas d'Alan, en tant que professeurs),

et que nous avions depuis appris à aimer en tant qu'amis. Ces privilèges étaient uniques.

Avec les années, j'ai observé la croissance régulière en grâce d'Alan. À la fin, elle coulait de lui, comme si c'était naturel.

Une des premières impressions que j'ai eue de lui était de voir combien il aimait sa femme et par la suite sa famille, et pourtant sans rien de la fausse fierté du type «lettre de Noël» («Ne sommes-nous pas magnifiques ? Votre famille peut-elle égaler la nôtre ?»). C'était un amour simple, honnête et centré sur Christ.

Je chéris le courriel qu'il m'envoya pour me décrire comment, assis dans son véhicule, il avait regardé deux étudiants taper dans un ballon de football, alors qu'ils attendaient les autres pour commencer la partie. La description qu'il faisait de cette chorégraphie était spéciale parce que l'un des étudiants était son fils aîné et l'autre mon troisième fils. Ce qui rend la chose si particulière est qu'il savait cela mais pas eux. Ce n'est que plus tard qu'il apprit qu'il les avait vus de loin découvrir que leurs pères étaient amis et collègues. Je pouvais sentir son sourire et entendre l'enthousiasme paisible dans sa voix alors que je lisais ses mots. Cela avait été un moment unique pour lui que de voir nos vies s'entrelacer à nouveau, une génération après.

Si Alan aimait et appréciait tant sa famille et ses amis, c'est parce qu'il se réjouissait en Christ.

Dans nos derniers échanges, une fois passées les questions à propos des familles, le thème dominant était tout simplement : Christ seul, et ce que le connaître et lui faire confiance signifie. Voir le visage d'Alan s'éclairer d'un sourire au fur et à mesure de notre discussion était toujours un spectacle qui valait le détour.

Parfois, il me disait combien il avait réfléchi sur quelque chose que j'avais dit, mais il était évident, une fois face à face,

qu'il connaissait ces choses déjà mieux que moi ! C'était particulièrement vrai de nos conversations à propos de l'expérience de la présence de Christ.

Voici comment son courriel à propos de nos fils se poursuivait. Le mois de mai précédent, au début de l'année académique au séminaire de Westminster, il avait prononcé un discours poignant basé sur Jean 15, sur le thème de l'union avec Christ. C'est un sujet dont nous avons déjà parlé ensemble, mais son discours en avait exprimé la grâce et les merveilles d'une manière magnifique. Je lui avais écrit un mot pour le remercier, et voici une partie de sa réponse :

«La note que tu m'as laissée en juin, après la remise des diplômes, a été une source constante de méditation et d'encouragement : la grâce EN CHRIST, la grâce par et dans le Fils de Dieu. Toutes les routes conduisent à lui, à la miséricorde que nous avons en lui.

«Dieu m'a montré sa grâce en Christ dans cette période plus qu'à tout autre moment de ma vie. C'est un réconfort que notre union avec Christ, lui qui vit à jamais. Merci pour tes mots.

«Cette période de vie a été une époque de croissance continue dans le Seigneur. Dieu a continué d'être un Père, qui montre son amour en n'abandonnant pas le processus de sanctification. Je veux dire par là qu'il continue de me discipliner. La discipline ! Il ne cesse jamais d'être un Père. Jusqu'à mon dernier souffle, j'apprends que ni moi ni personne ne sera jamais libre du besoin de se conformer à l'image du Sauveur. Dieu continue de mettre le doigt sur des problèmes dans mon cœur. Au lieu de désespérer, j'ai appris que c'est son grand amour qui est à l'œuvre pour

continuer à sanctifier. J'en suis reconnaissant. L'absence de discipline signifierait que je ne suis pas un fils. Et cela est bien pire que n'importe quelle discipline !

«Dieu a été proche à tout moment. Je suis un homme béni, et j'ai reçu cette grâce d'avoir le temps de voir son amour et ses bénédictions au travers de son peuple. Encore meilleure est la bénédiction de sentir sans cesse sa présence et son réconfort. Je n'ai jamais expérimenté sa proximité autant que ces derniers mois. La Parole prend vie. Je suis submergé par son amour, et je me retrouve souvent en larmes devant son amour et sa gloire.

«Il y a des moments d'affliction, affliction pour ce que je laisserai derrière, affliction d'avoir été un instrument tellement émoussé dans sa main, et pourtant il ne m'a jamais laissé ni abandonné. La grâce en Christ ! La vie habite en moi par son Esprit. Il y a beaucoup de moments où je comprends si bien ce que Paul dit à propos du gain de mourir. Voir Jésus face à face... Je me languis de ce jour. Il y a de la joie chaque jour car je suis capable de le louer avec le souffle que j'ai. Tant de choses me semblent très différentes.

«Comment puis-je aimer comme lui ?»

Je ne fus donc pas surpris, lorsque j'ouvris le fascicule du programme de la cérémonie d'enterrement d'Alan, de trouver deux choses en particulier. La première était le choix du cantique d'ouverture : «En Jésus seul» :

«En Jésus seul est mon espoir,
Lui, ma lumière, ma force, mon chant,
Pierre angulaire, solide rempart,

Même quand l'orage devient violent.
Oh, quel amour ! Oh quelle paix !
Les luttes cessent, la peur se tait.
Mon réconfort, mon plus grand bien,
Dans l'amour du Christ, je me tiens.»

Combien mon ami avait connu cette grâce et nous avait montré comment expérimenter le triomphe du couplet final :

«Je vis en paix, je meurs sans crainte,
Gardé par la puissance du Christ.
Du premier cri au dernier souffle,
Jésus est maître de ma vie.
Les plans des hommes ou du malin
Ne peuvent m'arracher de sa main
Et, qu'il revienne ou me rappelle,
Par la force du Christ je tiendrai.»

La deuxième chose que je trouvai dans le fascicule des obsèques était une lettre qu'il avait écrite pour ceux qui assisteraient à la cérémonie. Le thème était là encore «Jésus seul». En voici le contenu :

«Lorsque j'ai traversé la vallée de l'ombre de la mort, j'ai marché main dans la main avec Jésus, celui qui a déjà traversé cette vallée et qui en est sorti vivant, ressuscité des morts. Alors que je tiens sa main et que je lui fais confiance, je suis aussi ressuscité avec lui, car c'est pour cela qu'il a suivi ce chemin, pour ressusciter ceux qui lui ont fait confiance. Sa houlette, son bâton et sa croix cruelle sont devenus mon réconfort.

«Maintenant que je suis mort, je viens devant Dieu, le roi de l'univers, et je viens en Christ. Il a accepté de souffrir et de mourir sur la croix à ma place, afin que grâce à lui j'obtienne le pardon du péché et la victoire sur la mort. J'ai maintenant reçu la résurrection et la vie éternelle qui ont été ma seule espérance, passée, présente et à jamais.

«J'ai eu une vie vraiment bénie. Dans mon jeune âge, j'ai pris conscience que Jésus n'était pas un simple personnage de bande dessinée, mais qu'il est réel et que je pouvais réellement le connaître. J'aimerais pouvoir vous décrire quelle fut la puissance de ce moment de compréhension, et j'y ai repensé à maintes reprises au fil des ans, m'émerveillant sans cesse de la vérité de ce fait central.

«Le Seigneur m'a placé dans la famille parfaite, où des parents pleins d'amour m'ont élevé avec des frères et sœurs merveilleux. Dieu me donna une femme formidable qui a été ma joie alors que nous avons élevé ensemble quatre enfants merveilleux. Le Seigneur m'a donné l'opportunité d'être impliqué intimement dans les vies de tellement de frères et sœurs formidables, en tant que pasteur et ancien à l'église, et comme professeur au Séminaire de Westminster. À travers la famille et le ministère, j'ai eu le privilège d'aimer et d'être aimé par chacun d'entre vous, et j'ai été continuellement frappé par la richesse que chacun de vous a laissée dans ma vie.

«Toute ma vie durant, Christ n'a jamais changé. Même maintenant que j'ai grandi et changé, il est encore celui que j'ai aimé ce premier jour. Rien ne changera jamais la manière dont je vins à lui. L'histoire est la même chaque jour de ma vie : je viens à Dieu en Christ. Son amour pour moi a été inébranlable. Il m'a cherché chaque fois que je

me suis détourné de lui et il m'a accueilli chaque fois que je suis revenu à lui. La prière constante de mon cœur, pour ma propre vie et celle de ceux qui m'ont entouré, a été que nous voyions Jésus et qu'il soit accueilli et présent parmi nous.

«Il y a peut-être quelques-uns présents ici qui n'ont jamais placé leur confiance en Christ pour la vie, qui n'ont jamais su qu'il est la réponse au péché et à la mort dans nos vies. Je vous exhorte à écouter quand il affirme être le Fils de Dieu, à considérer qu'il n'est pas resté dans la mort et qu'il envoie un message à travers les siècles, selon lequel la vie est en lui et en lui seul. Aussi humiliante qu'elle ait semblé, sa mort à la croix fut sa gloire, car c'est par elle qu'il a vaincu nos véritables ennemis, le péché et la mort. Par son sacrifice ultime, il humilia toutes les puissances déployées contre lui.

«Si vous luttez pour saisir la foi, laissez-moi vous encourager en vous disant qu'il a toujours été présent dans les moments les plus difficiles auxquels j'ai fait face. La mort est vaincue. Je suis en Christ, tout comme vous êtes en Christ. Vivons donc de la grâce que nous avons reçue. Vivons par Christ, ce qui signifie le chercher chaque jour, lui demander de nous ouvrir les yeux et de nous saisir de ce que nous voyons.

«Cherchez-le et aimez-le de tout votre cœur. Aimez de tout votre cœur ceux qu'il aime, jusqu'à livrer votre vie pour lui. Jésus est le chemin, la vérité et la vie. Nous n'avons d'espérance en aucun autre, mais en lui, notre espérance dure à jamais. Nous sommes affligés, mais dans l'espérance. L'espérance d'une résurrection et de la vie éternelle. Ensemble avec Jésus.

«Pendant la plus grande partie de ma vie chrétienne, j'ai désiré voir Jésus en face, me joindre aux chœurs célestes dans sa présence, autour de son trône royal, et célébrer sa louange de manière nouvelle. Quelque chose d'autre a grandi à travers le temps, à savoir le sentiment permanent que ce n'est pas pour moi seul. Être seul avec Jésus n'est pas ce qu'il veut, ni ce que je veux. Être là avec vous tous, ceux qu'il aime et ceux que j'ai appris à aimer, telle est la joie véritable. J'ai souvent pensé à l'entrée au ciel comme à la ligne d'arrivée d'une course. Jésus est là, et il attend ceux qui le cherchent, ceux qui lui font confiance et qui le suivent. Mais il ne s'agit pas pour moi d'une course à finir premier ou seul. C'est plutôt une course que nous devons finir ensemble, bras dessus, bras dessous, en nous encourageant les uns les autres dans la foi.

«Dieu est bon. Depuis le commencement, son amour inébranlable tient bon, et il tiendra jusqu'au bout. Il est un Dieu de grâce, lent à la colère, riche d'un amour inébranlable. Faites-lui confiance de tout votre cœur, car il est fidèle.»

Tel est le message de ce livre. Il aurait sans doute eu le même titre, même en dehors de l'influence de mon ami. Après tout, ce titre est la devise qu'on utilise pour décrire la redécouverte de l'Évangile par les réformateurs au seizième siècle. Je suis reconnaissant que la publication de cet ouvrage m'ait poussé à réfléchir sur les vingt-cinq dernières années de la grâce de Dieu envers moi, et tout particulièrement sur les amitiés par lesquelles il m'a béni si richement sur le chemin.

Vivre vraiment en Jésus seul est le mode de vie de Dieu pour nous. Ma prière est que ces réflexions sur cette vie puissent

être, pour vous aussi, une aide et un encouragement à vivre *En Jésus seul*.

Sommaire

Avant-propos	5
Préface	11
Partie 1	
La Parole a été faite chair	
1. Prologue pour Christ	17
L'identité de Jésus	18
La révélation en Jésus	18
L'accomplissement en Jésus	19
L'œuvre de Jésus	20
2. Jésus est-il le père Noël ?	23
Le christianisme à la sauce «père Noël»	24
Le véritable Jésus	25
Un Noël chrétien	27
3. La Parole était Dieu	31
La grammaire	32
Le contexte	33
L'Évangile	33
La théologie	34
Une raison pour les paroles de Jean	35
4. L'humanité de Christ	37
La victoire	38
L'expiation	39
La consolation	40
6. L'Archègos	43
Archègos - le premier et le second	44
Retour vers le futur	45
7. Le Sauveur s'abaisse pour vaincre	49
L'origine	50
Le salut	50
L'élévation	51
L'application	52

Partie 2
Le cœur du sujet

7. L'échange de l'épître aux Romains	57
La découverte d'une clé	58
Le grand échange	59
Par la foi	62
8. Hébreux - Qu'est-ce que ça m'apporte ?	67
Christ est la clé de l'Ancien Testament	68
Jésus-Christ est suprême	69
L'humanité de Jésus	70
La nature de la vraie foi	71
9. Comparaitre, paraître et apparaître	73
Trois temps	74
Le passé	75
Le présent	75
Le futur	76
10. Un vrai sacrificateur et un sacrifice efficace	79
La réalité derrière la copie	80
Une copie de l'authentique	81
Un moyen terrible, une fin glorieuse	82
11. Souverain Sacrificateur et Intercesseur	83
Les qualifications des souverains sacrificateurs	84
La prière sacerdotale	84
La gloire au lieu de la honte	85
Un aperçu des trésors	86
12. Le Christ-Roi	89
Oint et confronté à l'opposition	90
Le premier Adam	91
Le dernier Adam	91
La bataille décisive	92
La consommation finale	93
13. Hier, aujourd'hui et éternellement	95
Christ ne change pas	96
Les évangiles sont importants	97
La vérité est fondamentale	98

14. La résurrection et la vie	101
Jésus est vraiment homme	102
Jésus est puissant	103
La consommation de toutes choses	104

Partie 3

L'Esprit de Christ

15. La grande fête	109
Une déclaration étonnante	110
Quelle est la source du fleuve d'eau vive ?	111
Et alors ?	113
16. Le Saint-Esprit	115
Saint-Esprit ?	116
Se focaliser sur l'Esprit ?	117
Un autre comme Jésus	118
Jésus et l'Esprit	118
Dans la vie de Dieu	119
17. Quand vient l'Esprit	123
Convaincre de péché	124
Convaincre de justice	125
Convaincre de jugement	125
Leçons à en tirer	126
18. Voir Jésus à la Pentecôte	129
Le couronnement	130
Derrière des portes fermées	131
Les prémices	132
19. La promesse de puissance	133
Comment expliquer cela ?	134
La Pentecôte est-elle un événement unique ?	135
Un mot pour ceux qui aiment la doctrine	136
La puissance vient par la communion	136
20. Un réveil caché	139
Réveil en Palestine	140
Un réveil au moment le plus inattendu	141
Le secret	142

21. Les signes d'un vrai réveil	145
Les signes distinctifs	146
Une vue microcosmique	147
Préservé de deux dangers	149
22. La joie dans la lumière	151
Analogies ?	153
La soif de l'immédiat	154
La lumière de l'Esprit dévoilée	155

Partie 4

Les privilèges de la grâce

23. L'union avec Christ	161
Deux analogies	161
Demeurer en Christ	162
L'utilisation du sécateur	164
24. Christ en nous	167
Comment Christ habite-t-il en nous ?	168
Quelle différence la présence de Jésus en nous fait-elle ?	170
25. Avoir part à l'héritage de Christ	173
L'héritier	174
Notre héritage	175
26. Né de nouveau, mais seulement d'en haut	177
Nous sommes chair	179
Nous sommes spirituellement aveugles	179
Nous sommes esclaves	179
27. Du vin nouveau à la place du vieux	183
Du vin nouveau	183
Un nouveau temple	184
Une nouvelle naissance	184
Une eau nouvelle	185
Une nouvelle vie	186
28. Les trois temps du salut	189
Des copies du futur	190
Alliance, sacerdoce et sacrifice	191
Une alliance éternelle	192
Un si grand salut	193

29. La vie de la foi	195
Assurance et preuve	195
Trop spirituel ?	196
Abraham et Moïse	197
Les promesses de Dieu	199
30. S'appuyer sur les promesses	201
Promesses et sainteté	202
Vivre selon la promesse	203
31. La prière de la foi	205
Une association avec le spectaculaire	206
La prière d'une personne juste	207
Une prière légitime	208
32. La plus grande des hérésies protestantes ?	211
Les biens à venir	213
Le sacrifice final, un salut complet	214
Une assurance merveilleuse	214
Mise en œuvre pratique	215

Partie 5

Une vie de sagesse

33. Les privilèges entraînent des responsabilités	219
Venir à la cité éternelle	221
Une assemblée, une famille, un royaume	221
Exhortations positives et négatives	222
La structure de l'alliance	223
34. Là où Dieu regarde en premier	225
Une dévotion dans le secret	226
Le devoir devient délice	227
Coram Deo	228
35. Le discernement, ou penser les pensées de Dieu	231
La nature du discernement	232
L'impact du discernement	233
36. Le mystère de la volonté de Dieu	237
Des empreintes de pas dans la mer	238
Les grandes décisions	239
Les épreuves	240
Les tragédies	240
Toutes choses	240

37. Manger du boudin noir	243
Principe 1	244
Principe 2	245
Principe 3	245
Principe 4	246
38. Le pouvoir de la langue	249
La langue et le cœur	250
La langue et la maturité spirituelle	251
La langue et les bénédictions	252
39. Les luttes	254
La croix, une fois encore	255
Des implications puissantes	256
40. Bien jouer les seconds rôles	261
L'état d'esprit de Barnabas	262
Jouer les seconds rôles	263
Le discernement spirituel	264
Voir Jésus correctement	265
41. Le contentement : cinq étapes faciles ?	267
Le faire et l'être	268
Connaître d'abord	269
Un exemple biblique	270
Une ambition sainte	271
De fausses préoccupations	272

Partie 6

Fidèle jusqu'à la fin

42. Est-il possible de séduire les élus ?	277
Passer à côté du sujet	278
Gardés	278
43. Donner un nom à l'ennemi	281
La troisième dimension	281
Le séducteur	282
Le diable	283
Satan	284
L'accusateur de nos frères	284
44. Grandir en stature en zone de guerre	287
La souffrance est-elle une marque de l'Église ?	288

La souffrance et la gloire	290
45. Savez-vous qui est sorti de prison ?	293
Le fruit de l'œuvre de Dieu	295
Le caractère des responsables	296
46. Anatomie de la tentation	299
Inventaire du complot	300
Un vrai succès ?	300
47. Danger : apostasie !	305
Dieu persévère	306
Il nous appartient aussi de persévérer	307
La grâce et non les expériences	307
Ne négligez pas la grâce	308
48. La mise à mort du péché	311
Un bon point de départ	312
Une nouvelle identité	313
La mise au jour du péché	314
Des instructions pratiques	315
49. Chasser l'amour du monde par une affection nouvelle	319
De nouvelles affections	320
La substitution n'est pas un substitut	320
La voie du rétablissement	321
50. Le repos du sabbat	325
L'innocence	326
La Chute	327
Le salut	327
La gloire	328
Conclusion - En Jésus seul	331
Index des références bibliques	341



Ligonier Ministries est une organisation internationale de formation de disciples chrétiens fondée par le D^r R. C. Sproul en 1971. Sa mission est de proclamer, d'enseigner et de défendre la sainteté de Dieu dans toute sa plénitude auprès du plus grand nombre de personnes possible. L'emblème de la Bibliothèque Ligonier est devenu une marque de confiance dans le monde entier et dans de nombreuses langues.

Motivé par le Grand Mandat, le ministère Ligonier partage des ressources pour contribuer à la formation de disciples dans le monde entier, que ce soit en format imprimé ou numérique. Des livres, des articles et des séries d'enseignements vidéo dignes de confiance sont traduits ou doublés dans plus de quarante langues. Nous désirons soutenir l'Église de Jésus-Christ en aidant les chrétiens à connaître davantage leur foi, à mieux la comprendre, la vivre et la communiquer.

FR.LIGONIER.ORG

FACEBOOK.COM/LIGONIERFR

Un large éventail de livres et de brochures de qualité sur de nombreux sujets spirituels est publié par les éditions **Europresse** et disponible dans toutes les bonnes librairies chrétiennes.

Pour consulter la liste des livres et connaître leur contenu, se connecter au site Internet, visiter la page **Europresse** de Facebook ou prendre contact à l'adresse dont les détails sont indiqués ci-dessous.

Pour obtenir des renseignements sur l'œuvre missionnaire menée par **Europresse** au moyen des émissions de radio «*Échos de la Vérité*» et du cours de formation biblique C.F.C., consulter la page appropriée sur le site Internet ci-dessous ou prendre contact avec les bureaux (*en page 4 du présent livre*).

Éditions EUROPRESSE

europresse.france@wanadoo.fr

www.europresse-editions.com

Dans un âge où la communication se complaît à employer des termes tout autant sensationnels qu'ils sont vagues, il est nécessaire pour le croyant en Christ de savoir ce qu'il croit, et de le savoir de manière précise. Il n'est toutefois pas question d'une orthodoxie pointilleuse et froide. L'Écriture présente la vie chrétienne comme une source bouillonnante dont l'eau vive jaillit avec force jusque dans la vie éternelle. Or, cela n'est possible que lorsqu'on connaît la vérité ou plutôt Celui qui est LA Vérité.

Ce livre est une série d'articles, écrits au cours d'une longue période, et il fait précisément cela – mettre le lecteur en contact avec le Sauveur. Il détourne ses regards de la scène continuellement changeante de ce monde pour les fixer sur celui qui règne d'éternité en éternité et qui est venu ouvrir la voie de la gloire à son peuple.

L'auteur écrit au sujet de choses profondes et fondamentales, mais il le fait avec un style des plus ordinaires – qui peut écrire un chapitre sur la grande question de la liberté chrétienne et l'intituler «Manger du boudin noir» ?

Sans cesse, le lecteur est encouragé à regarder vers Christ, à venir à lui et à marcher dans ses pas, lui qui suscite la foi et qui la mène à la perfection. Chacun des chapitres est court et peut servir de méditation quotidienne, colorant ainsi la teneur de chaque jour pour celui qui aime son Seigneur.



Sinclair Ferguson – *Écossais d'origine, il a récemment pris sa retraite du pastoral dans son pays. Il continue pourtant à prêcher en de nombreux endroits du globe. Il a enseigné la théologie pendant de nombreuses années à la faculté de Westminster, aux États-Unis. Il siège au conseil d'administration d'une maison d'édition chrétienne anglophone réputée. Prédicateur et conférencier renommé dans le monde anglophone, il est l'auteur de plusieurs livres, dont plusieurs sont publiés en français («Connaître Dieu pour l'adorer», «À la découverte de la volonté de Dieu», «Sola Gratia», «Où est la sagesse ?»).*